

Michel Bideaux

EUROPÉENS EN VOYAGE (1500-1800)

Une anthologie



VIII La Turquie et l'empire ottoman – 979-10-231-1341-9



Ce livre n'est pas une histoire des découvertes (en un temps où le monde s'est pourtant bien agrandi), pas davantage un recueil d'expéditions aventureuses (elles n'ont pourtant pas manqué). Il privilégie l'expérience immédiate d'Européens qui voyagent, souvent à titre privé, et d'abord chez eux et chez leurs voisins. Ils sont curieux de tout : la table, le vêtement, les spectacles, les saveurs et les senteurs. Mais sérieux aussi : ils se préparent, s'informent, aiment à être reçus des grands de ce monde. Un peu de vanité, peut-être, mais surtout un vif désir d'apprendre. Touristes avant l'heure et témoins à l'occasion, ils admirent le patrimoine culturel du voisin, mais épient le rival envié ou détesté pour faits d'armes ou de religion ; ils s'ouvrent aussi aux vieilles civilisations asiatiques, à la lointaine Russie ou à l'Amérique inouïe. Au retour, ils deviennent de grands conseillers : le guide pratique de voyage n'est pas loin, mêlant le bon usage de l'autre à la mise en scène de soi. La plume est parfois rapide, mais l'expérience sensible et le regard critique servent bien l'appétit de savoir.

EUROPÉENS EN VOYAGE
(1500-1800)
UNE ANTHOLOGIE

I M A G O
M U N D I 

collection dirigée par François Moureau

dernières parutions :

11. *Le théâtre des voyages. Une scénographie de l'Âge classique*
François Moureau

12. *Relations savantes. Voyages et discours scientifiques*
Sophie Linon-Chipon & Daniela Vaj (dir.)

13. *Espaces lointains, espaces rêvés dans la fiction romanesque du Grand Siècle*
Marie-Christine Pioffet

14. *Voyager avec le diable.*
Voyages réels, voyages imaginaires et discours démonologiques (XV^e-XVII^e siècles)
Grégoire Holtz & Thibault Maus de Rolley (dir.)

15. *Captifs en Méditerranée (XVI^e-XVIII^e siècles). Histoires, récits et légendes*
François Moureau (dir.)

16. *L'Orientalisme des voyageurs français au XVIII^e siècle.*
Une iconographie de l'Orient méditerranéen
Iriní Apostolou

17. *Idées et représentations coloniales dans l'océan Indien*
Norbert Dodille (dir.)

18. *Un horizon infini. Explorateurs et voyageurs français au Tibet (1846-1912)*
Samuel Thévoz

19. *À la découverte de la Palestine.*
Voyageurs français en terre sainte au XIX^e siècle
Guy Galazka

Série Textes

Alexandre-Olivier Exquemelin, *Histoire des aventuriers flibustiers*
Établissement du texte, glossaire, index, introduction et notes
par Réal Ouellet et Patrick Villiers

Marc Lescarbot, *Voyage en Acadie (1604-1607)*
suivis de la *Description des mœurs souriquoises comparées à celles des autres peuples*
Édition critique de Marie-Christine Pioffet

Michel Bideaux

Européens en voyage
(1500-1800)
Une anthologie

SORBONNE UNIVERSITÉ PRESSES
Paris

Ouvrage publié avec le concours de l'université Paris-Sorbonne

Les PUPS, désormais SUP, sont un service général
de la faculté des Lettres de Sorbonne Université.

© Presses de l'université Paris-Sorbonne, 2012
© Sorbonne Université Presses, 2020

ISBN PAPIER : 978-2-84050-766-6

PDF COMPLET – 979-10-231-1333-4

TIRÉS À PART EN PDF :

I Discours sur le voyage – 979-10-231-1334-1

II Italie – 979-10-231-1335-8

III France – 979-10-231-1336-5

IV Grande Bretagne – 979-10-231-1337-2

V Péninsule ibérique – 979-10-231-1338-9

VI Europe centrale – 979-10-231-1339-6

VII Aux marges orientales et nordiques – 979-10-231-1340-2

VIII La Turquie et l'empire ottoman – 979-10-231-1341-9

IX Afrique noire – 979-10-231-1342-6

X Moyen-Orient – 979-10-231-1343-3

XI Inde – 979-10-231-1344-0

XII Sibérie – 979-10-231-1345-7

XIII Extrême-Orient – 979-10-231-1346-4

XIV Arctique – 979-10-231-1347-1

XV Amérique du Nord – 979-10-231-1348-8

XVI Antilles – 979-10-231-1349-5

XVII Amérique ibérique – 979-10-231-1350-1

XVIII Océanie – 979-10-231-1351-8

Mise en page d'Emmanuel Marc Dubois & Adrien Nour/3d2s (Paris)
d'après le graphisme de Patrick Van Dieren

SUP

Maison de la Recherche
Sorbonne Université
28, rue Serpente
75006 Paris

tél. : (33)(0)1 53 10 57 60

sup@sorbonne-universite.fr

AVANT-PROPOS

Michel Bideaux

Bien avant que la littérature ne soit devenue ce que nous entendons couramment aujourd'hui par ce terme (un catalogue de librairie nous l'apprendrait plus sûrement qu'une définition), les livres de voyage avaient tout naturellement droit de cité parmi les ouvrages « littéraires » : une phrase souvent rapportée, de Jacques Carel de Sainte-Garde, nous apprend qu'en 1663, ils tiennent le haut du pavé, à la Cour comme à la Ville, depuis qu'ils ont pris la place des romans. Sans pour autant que cette fonction peut-être frivole leur ait fait perdre l'ambition, pour les plus sérieux d'entre eux, de figurer parmi les *bonae litterae*, ces belles-lettres d'humanité sans lesquelles on ne serait que rustre, soudard ou petit-maître ; et de fait, humanistes du XVI^e siècle ou auteurs graves du suivant ne dédaignent pas de publier le récit de leurs pérégrinations. Ils savent ce qu'a été et continue d'être la contribution des voyageurs au progrès des connaissances, qu'il s'agisse de la soudaine expansion du monde connu ou du savoir sur les civilisations-mères. Nous continuons de les tenir pour des acteurs majeurs de cette ouverture et de la révolution intellectuelle qu'elle a provoquée.

Mais ce n'est pas ce dont il s'agit ici. Leurs livres ont été retenus moins pour l'aliment qu'ils ont apporté à la réflexion spéculative que pour ce qu'ils ont offert à la lecture la plus immédiate, et d'abord ce que leurs auteurs mêmes leur ont demandé : consigner un itinéraire singulier, une expérience irremplaçable. C'est que ces auteurs ne sont pas toujours les meilleurs analystes de leurs témoignages (voyez Thevet), et que leurs constructions intellectuelles datent parfois. La Mothe Le Vayer, Diderot, Rousseau même (quoi qu'il en dise parfois) savent mieux qu'eux-mêmes tirer parti des matériaux qu'ils leur livrent. Ou encore, nos voyageurs, revenus au logis, préfèrent recourir à leur bibliothèque : pour le troisième livre de ses *Essais*, Montaigne tire davantage de la lecture de Gomara que de son propre séjour en Italie. Nos voyageurs partent, ils ne savent pour combien de mois, et ils enregistrent goulûment. Mais ce n'est pas tout de voir ou même de témoigner : « J'étais là, telle chose m'advint ». Ils sont gens pressés et l'observation leur est souvent mesurée : interdits qui l'entravent en Turquie, accidents qui ailleurs abrègent le voyage. Pour conclure, il y faudrait la durée.

Mais la durée, qu'elle suscite ou conforte les représentations, le fait aussi au détriment de l'observation : les jésuites au Canada nous apprennent beaucoup plus sur l'Indien dans leurs premiers contacts que dans les relations tardives où ils se prévalent d'illusoire succès.

8 La perspective retenue est donc celle d'un touriste. Mais d'un jeune Lord du Grand Tour plutôt que des *Mémoires d'un touriste* : à cette date (1838), Stendhal – et d'autres – ont remplacé depuis longtemps le « tour des horizons » (A. Pasquali) par le retour sur soi. D'un voyageur qui s'informe et se forme et s'instruit, soucieux d'un juste regard sur l'objet, en vue d'une profitable appréhension, d'une connaissance objective donc, mais qui serait plus pratique que spéculative. De là l'obligation de bien mobiliser les cinq sens de nature pour composer une image qui ne puisse être désavouée par le second venu, une volonté plus pédagogique que scientifique de servir au prochain : récits, guides qu'il faudra confirmer ou affiner plutôt que désavouer. Ce n'est donc pas la totalité de l'expérience du voyage qui sera considérée (elle mettrait trop en avant les expéditions aventureuses, les péripéties extraordinaires), mais la relation qui s'instaure entre un sujet plus ou moins compétent et un objet qu'il lui faut percevoir dans des conditions en partie provoquées. Elle produit des pages qui composent un bon usage de l'autre (hommes et pays), une mise en scène de soi passablement réitérable ; elle propose à la lecture des scènes et des paysages suffisamment dignes d'intérêt pour que le lecteur soit tenté un jour d'aller à leur rencontre. Ces voyages sont aussi – exceptons tout de même la *Peregrination* de Mendes Pinto ! – des invites au voyage.

Saveurs, senteurs, spectacles : il convient de privilégier les sensations nées du contact initial. Non que nos premiers sentiments soient toujours les plus naturels : ils peuvent révéler l'observateur aussi bien que le trahir quand, par sa nouveauté ou sa prégnance, l'objet inouï lui impose l'impensé, voire l'inconcevable, et il serait trop facile de dresser un relevé des bévues commises depuis Colomb. Mais sur la plaque sensible du sujet, de telles sensations livrent un premier enregistrement : par la fraîcheur du regard et de l'écoute, elles donnent à la nouveauté pleine licence d'entrer, avant de se voir tôt ou tard corsetée dans des cadres conceptuels anciens.

Cette priorité ne vaut, toutefois, que sous bénéfice d'inventaire. D'abord parce que ces livres sont ordonnés et soumis au jeu de l'écriture. Le soir, à l'étape, ou plus encore après son retour, le narrateur peut fort bien choisir de commencer son récit par une notation singulière, mais postérieure, ou par un panorama qui ne lui est pas apparu d'emblée. Ensuite, un deuxième regard peut révéler une appréhension plus vive des objets et des hommes. Enfin, les préoccupations sensorielles ne sont pas les mêmes chez tous. Montesquieu, parlementaire et écrivain déjà célèbre, est attendu, à Gênes comme à Augsbourg, et son regard

aiguisé peut d'emblée, lors de l'accueil, percevoir « l'esprit » d'un régime. Il en va de même pour de Brosses en Italie ; et pour le chanteur irlandais Michaël Kelly qui visite Vienne, le sensible et l'immédiat, c'est d'abord Salieri et Mozart. L'observation empirique a valeur d'évidence avant de devenir aliment pour l'esprit d'un voyageur qui ne s'offre en proie au monde qu'afin d'avoir mieux prise sur lui. Il convient donc de privilégier ici ce qui touche, intéresse, amuse, instruit, déconcerte, mais sans trop déranger : la libre sexualité, les sacrifices humains, le cannibalisme suscitent de telles interrogations (Léry, Montaigne, Cook) qu'elles manifestent l'insuffisance de la saisie immédiate.

Gardons-nous encore de nous en laisser imposer par les noms. La Fontaine sur la route du Limousin compose un attachant « voyage littéraire » ; mais il est un exilé plutôt qu'un voyageur. Racine aussi, à tout prendre, qui ne se rend à Uzès que pour y cueillir un bénéfice afin de vivre à Paris. Mais voilà : arrivé en terre d'oc, il pose sur les natifs un regard naïf, c'est-à-dire empli de préjugés, et ses lettres sont d'un Parisien du XVII^e siècle qui découvre la province française. Il convenait donc de retenir Racine.

1492-1522 : trois décennies suffisent pour que l'œcumène s'augmente soudainement de l'Amérique, de l'Afrique sub-équatoriale et du Pacifique. En 1780, au retour de la dernière expédition de Cook, la carte des océans est dressée : sur leurs rivages, La Pérouse ne trouve plus à découvrir que des miettes, et deux étendues glacées. Mais à ne considérer que la geste héroïque des découvreurs et des bâtisseurs d'empires, on pourrait ne pas s'apercevoir que, dans l'intervalle, c'est le voyage qui a changé de nature, en devenant sa propre finalité. On connaît mieux aujourd'hui ce que fut la mobilité des hommes du moyen âge : mais le cheval du marchand lui servait à être exact aux rendez-vous des foires et le bourdon du pèlerin scandait sa marche vers un horizon spirituel. L'homme des temps modernes voyagera de plus en plus pour voyager, pour connaître et se connaître. Refusant de rester rivé à son clocher et demeurer étranger en son propre pays, il quitte Paris pour découvrir la province, ou Londres afin de parcourir l'archipel britannique. La pratique du voyage n'est pas neuve, mais s'enrichit et se codifie. Tard venus aux grandes expéditions maritimes – exceptons J. Cabot à Terre-Neuve (1497) –, les Anglais sont, dès le XVI^e siècle, attentifs à celles des autres (voir le recueil de R. Eden, 1555), avant même qu'Elizabeth I^{re} et R. Hakluyt ne fassent de l'expansion océanique une cause patriotique. Mais surtout, de F. Moryson à A. Young, ils se montrent les plus constants arpenteurs de l'espace européen, et d'abord pour la connaissance de leur propre pays.

Ainsi s'observe, entre 1500 et 1800, une ouverture au monde et une ouverture du monde. Voir, posséder, savoir : face à cette libération des trois concupiscences recensées par saint Jean, un théologien aurait quelque raison de s'alarmer. Et

tout autant de s'inquiéter de l'inflation du subjectif, qui bientôt prend le relais. Triomphante avec Stendhal ou Byron (je ne voyage pas pour connaître le monde, mais pour me connaître, moi), on la trouve déjà résolument affirmée chez Montaigne à Rome : le refus de s'intéresser aux dimensions du Panthéon ou aux caleçons de la signora Fulvia cache mal, sous le dénigrement polémique des *nugae*, l'inversion de priorités ; la connaissance objective passe désormais au second plan.

10 « Petits voyages » et « grands voyages » : l'illustre collection de Bry avait, entre 1590 et 1620, choisi cette partition, non selon les distances parcourues, mais selon le degré de nouveauté. Ainsi les premiers se rapportaient-ils aux rives déjà partiellement visitées d'Afrique et d'Asie, les autres à la découverte absolue que les xv^e et xvi^e siècles faisaient de l'Amérique. Nous pourrions à notre tour considérer que les voyages accomplis sur le « vieux » continent européen sont de « petits » voyages au regard de tous les autres. Mais sans pour autant les opposer à eux. Tout voyage impose en effet un déplacement qui dérange l'ordre du quotidien et dispose à voir d'autres horizons, autrement. Les perceptions neuves éveillent à la différence, et d'abord à celle qui nous *unit* à notre voisin, proche et dissemblable. L'exotisme de proximité ouvre sur l'étonnement et la réflexion, la merveille se révélant plus tard et plus loin, quand avec la distance s'accroît l'étrangeté. Mais dès qu'elle s'intensifie, la fréquentation des autres pays d'Europe est pour le voyageur l'occasion d'un premier crayon de l'étranger qui habite en lui ; il n'est pas besoin d'autre justification de la place accordée ici à un continent qui ne saurait être vieux pour nos tard venus à l'expérience viatique, à cette Europe qu'ils ne se lassent pas de parcourir et de décrire, interprétant à peine le précepte de Diderot : pour un Français, tout doit être précédé du voyage de France.

De multiples intérêts, produits de la nationalité, de la culture et de l'expérience personnelle, règlent l'exercice de la curiosité de nos voyageurs. Il nous semble cependant reconnaître chez la plupart un intense intérêt pour les grands de ce monde, qui ne se retrouve plus à un semblable degré aujourd'hui, alors que ces grands voyagent eux-mêmes beaucoup et veillent à ce que les médias nous le fassent savoir. Les hommes des xvi^e-xviii^e siècles (et les élites sociales ne font pas exception) sont loin d'avoir d'eux une image aussi précise – fût-elle superficielle – que celle que chacun de nous peut se composer à présent. On sourira peut-être de cette avidité mise à rencontrer ou à croiser Grégoire XIII, Elizabeth I^e, Henri IV ou Philippe II, comme des démarches effrontées de James Boswell pour obtenir audience de Frédéric II, Rousseau ou Voltaire. Non pour une rencontre avec l'Histoire, ou la composition en pied d'un portrait : mais pour en rapporter une photo-souvenir, si l'on peut dire. Ne la traitons pas avec condescendance : nous lui devons d'étonnants instantanés, et il faut cette

complicité de voyeurs pour que la palpitation du voyageur se communique à nous.

Longs, incommodes, souvent dangereux, ces voyages requièrent des préparatifs que nous avons peine à concevoir. De là – pour ne rien dire des guides spécifiques à chaque pays – une pléthore de « méthodes », « instructions », *regimini* dont les recommandations peuvent nous paraître superflues ou saugrenues. Mais ces manuels du savoir-(sur)vivre *odéporique* révèlent, autant que la difficulté de l'entreprise, le sérieux avec lequel on s'y engage. Bien loin du « village global » dans lequel nos touristes s'ébrouent aujourd'hui (selon des rituels qui se sont appauvris en s'uniformisant), les voyageurs d'antan affrontaient les surprises chaque fois renouvelées de la route, de la table et du logis. Il ne faut pas s'étonner de les trouver soupçonneux d'entrée : chaque journée apporte sa brassée d'inconnu, à domestiquer pour que l'agrément de la découverte ne soit pas payé au prix fort. À l'exception peut-être de quelques cortèges princiers, de telles servitudes constituaient le lot quotidien de chaque voyageur. Même lorsqu'elles dispensent leurs conseils sous une forme impersonnelle, les relations qui ont souci de ces contraintes révèlent à la fois ce qui est le vécu de tous et l'épreuve personnelle qui en a été faite. De telles pages, même quand elles ne sont pas toujours soutenues par la qualité de la plume, méritaient d'être retenues.

Quel mode de présentation adopter ? L'empan chronologique retenu inviterait à commencer par l'Amérique. Mais sa découverte est, à tout prendre, le fruit d'une spéculation ingénieuse, doublée d'une méprise. Le but, à l'aube des grandes découvertes, reste celui qu'il était au Moyen Âge : l'Orient, ses trésors, ses mirages. Au prix d'un contournement (celui de l'Afrique) qu'impose l'emprise musulmane sur les routes terrestres. Les vaisseaux qu'Espagnols et Portugais lancent sur des mers inconnues ne témoignent d'abord que d'un impérialisme commercial. Colomb, Gama, Magellan, Cortés ne voyagent pas ; ils conduisent des expéditions. L'Europe qui voyage au moyen âge est celle des pèlerins ou des marchands : on se déplace plus qu'on ne parcourt. Bientôt s'y ajoute un autre pèlerinage, plus séculier mais toujours spirituel : la Rome humaniste en est le terme. Mais à la flèche, d'autres préfèrent le circuit, et les Anglais observent que, loin de signifier une servitude, le déplacement offre la chance d'une formation : sans négliger de parcourir leur archipel, ils inventent le Grand Tour. Recherchant sur le continent ce que l'insularité septentrionale leur refuse, ils exigent de leurs élites qu'elles se trempent et s'éprouvent par la connaissance de l'Autre, révisant de plus à leur profit les schémas de la *translatio (studiorum ou imperii)* qu'Italiens et Français avaient accommodés à leur avantage. La multiplicité des témoignages britanniques, aux XVII^e et XVIII^e siècles, ne doit donc rien aux hasards du marché du livre. Non

que l'abondance fasse toujours loi : devant le nombre de publications que le xvi^e siècle avait consacrées aux Turcs, Geoffroy Atkinson en avait conclu à tort que ce temps était resté passablement indifférent à la découverte de l'Amérique. Mais ici, c'est à la lumière de l'empirisme que la quantité doit être considérée : si, comme l'enseigne Locke, la connaissance intellectuelle procède directement de la multiplicité des expériences, alors la masse des narrations de source anglaise relatives aux cinq continents¹ légitime la place importante que ce livre leur réserve. Surtout s'il entend préférer à l'esprit de système ou à la réflexion morale ou politique l'apport de la perception immédiate (ce dont on a *tâté*, pour le dire avec Montaigne) et de la découverte spontanée.

12

Il était légitime d'accorder un droit d'aînesse à l'Italie : terre de transit obligé pour les pèlerins médiévaux, terme romain des dévotions humanistes, institutrice enfin de toute civilité, quand Samuel Johnson verra en elle (1776) le couronnement du Grand Tour : on ne saurait être véritablement homme tant qu'on n'a pas accompli le voyage d'Italie. Le reste s'ordonne comme il peut : faute de nécessité logique, il suffira de quelques principes assez apparents. La bibliothèque viatique n'est pas également répartie entre les langues européennes : nous avons tenté, sans nous en faire une loi, de diversifier l'origine de nos voyageurs. En les suivant selon les aires géographiques, nous n'avons recherché qu'un principe commode de classement et, à l'occasion, de comparaison.

Tous ces lieux, à des titres divers (et sans qu'il soit toujours question de découverte, qui conduirait à un traitement strictement historique), ont suscité les vives impressions consignées dans nos récits : par là se trouvait écarté le voyage utopique, cependant qu'il n'était pas question de privilégier les explorateurs : certains pourront paraître bien maigrement représentés, quand des voyageurs tard venus voient leur nom reparaitre. Les auteurs retenus ont tous une expérience directe de la pérégrination, même si leurs textes peuvent être parfois distanciés d'elle (Linschoten, Mendoza) ; les quelques exceptions consenties (Bacon, Hall, Chapelain, Du Halde) l'ont été au titre de leur autorité politique et spirituelle, ou de leur familiarité avec la littérature viatique. On pourra enfin considérer que la carte dessinée par les pages retenues comporte bien des blancs : mais ceci n'est pas un panorama. Pas davantage un palmarès : reproduire une fois encore des textes illustres n'aurait guère servi la connaissance du voyage ; aussi ont-ils été parfois écartés au profit d'autres, moins célèbres ou moins accessibles, et n'y a-t-il pas quelque affinité entre la pratique viatique et la tentation de recherche et de découverte ? J'ai tenu à respecter, autant que possible, les unités textuelles (chapitres, notamment), quitte à renoncer

1 Avec une plus faible représentation pour l'Amérique hispanique où, depuis le schisme religieux, les Anglais ne sont pas les bienvenus.

à certaines notations brillantes, mais dont la brièveté conviendrait mieux à un florilège. Ce n'est donc pas seulement là contrainte d'anthologie, même s'il a fallu souvent jouer des ciseaux à contrecœur. Le lecteur n'aura pas trop de peine à relever les absences les plus bruyantes. Qu'il se console encore à la pensée qu'il pourrait, avec ces voyageurs écartés, constituer une anthologie des mieux fournies.

Même s'il s'ordonne selon les lieux visités, pour les raisons que nous avons vues, ce volume est moins une revue des horizons qu'une recollection des expériences. Ce ne sont donc pas les sites qui demandaient à être illustrés ici mais, chaque fois qu'il a été possible, l'aventure singulière qu'il convenait de confirmer ou de nuancer par le témoignage de l'image : contemporaine du voyage et, si la chance le permettait, œuvre du voyageur. Sans rendre un compte toujours satisfaisant de ce qui était offert à l'œil (et le savons-nous toujours ?), elle compose un paysage mental, peut-être appauvri ou déformé, qui complète le texte et, sans toujours l'*illustrer* par son éclat, le confirme dans sa singularité. Et semblable à « l'enfant, amoureux de cartes et d'estampes » (Baudelaire), le lecteur trouvera par elles matière à renouveler son « immense appétit » d'expérience et de rêve.

On ne pouvait proposer ces pages à la lecture sans préciser à chaque fois, le plus sobrement possible, en quel lieu ou à quel titre elles figuraient dans l'ouvrage. Leurs auteurs ne sont pas également connus : de là ces notices bio-bibliographiques réduites à l'essentiel, et délibérément restreintes pour les plus illustres d'entre eux. Les notes d'accompagnement sont strictement informatives. L'orthographe a été modernisée (sauf exception), les textes en langue étrangère traduits (j'ai fait mon profit des précieuses suggestions d'Isabel Moutinho, les approximations étant miennes). Lorsqu'existait une version ancienne proche de la date de leur rédaction, et satisfaisante, elle a été retenue au profit d'une relative homogénéité de langue.

HUITIÈME CHAPITRE

La Turquie et l'Empire ottoman

INTRODUCTION

Dès que les Ottomans ont étendu aux xv^e-xvi^e siècles leur domination sur les Balkans et sur le nord du continent africain, il y a lieu de considérer leur empire comme une entité territoriale et humaine, en dépit des fortes disparités ethniques et religieuses des peuples qui le constituent. En même temps, c'est le regard sur le Turc qui change. Stéphane Yerasimos a montré¹ comment les Ottomans, après avoir détruit l'empire chrétien d'Orient et s'être installés durablement en Europe, cessent d'être l'incarnation d'un principe mauvais qu'il faut éradiquer pour devenir des voisins redoutables qu'il vaut mieux connaître afin ne pas trop avoir à souffrir de leur inimitié. De là l'intérêt des relations de voyages sur leur pays, un ton qui oscille entre fascination et répulsion et, à côté de Jérusalem qui demeure plus que jamais la destination privilégiée des pèlerins, l'émergence d'un second pôle, séculier, celui-là : Constantinople, siège d'un pouvoir fortement centralisé qui recouvre bientôt la vieille métropole byzantine des monuments symboliques de son identité. Fonctionnaires de la république vénitienne, gentilshommes allemands et français, négociants britanniques et, bien sûr, pèlerins chrétiens de toutes nationalités forment l'essentiel des cohortes de visiteurs dont le passage est facilité par la discipline à laquelle le sultan soumet ses administrés, même si celle-ci fléchit après la mort de Soliman le Magnifique et doit composer avec les caprices des individus et des pouvoirs locaux.

Voir Pierre Martino, *L'Orient dans la littérature française au xvii^e et au xviii^e siècle*, Paris, Hachette, 1906 ; Clarence D. Rouillard, *The Turk in French. History and Literature, Thought and Literature (1520-1660)*, Paris, Boivin, 1938 ; Guy Turbet-Delof, *L'Afrique barbaresque dans la littérature française aux xv^e et xviii^e siècles*, Genève, Droz, 1973 ; Denise Brahimi, *Voyageurs français du xviii^e siècle en Barbarie*, Lille, ARTL, 1976 ; Dominique Carnoy, *Représentations de l'Islam dans la France du xviii^e siècle*, Paris, L'Harmattan, 1998 ; Marie-Christine Gomez-Géraud, *Le Crépuscule du grand voyage. Les récits des pèlerins à Jérusalem (1458-1612)*, Paris, Champion, 1999 ; Frédéric Tinguely, *L'Écriture du Levant à la Renaissance. Enquête sur les voyageurs français dans l'empire de Soliman le Magnifique*, Genève, Droz, 2000 ; Alexandra Merle, *Le Miroir ottoman*.

1 *Les Voyageurs dans l'Empire ottoman (xiv^e-xvi^e siècles)*, Ankara, Société turque d'histoire, 1991.

Une image politique des hommes dans la littérature géographique espagnole et française (XVI^e-XVII^e siècles), Paris, PUPS, 2003 ; Pierre Belon, *Voyage en Égypte*, éd. Grégoire Holtz, Paris, Klincksieck, 2004.

LA TURQUIE

Jean Thévenot : « Sommaire de l'humeur des Turcs »

Après avoir décrit tout au long les coutumes et habitudes des Turcs, il est bon d'en faire ici un petit abrégé, et de représenter en peu de lignes leur naturel et leurs mœurs. Beaucoup croient en Chrétienté que les Turcs sont de grands diables, des barbares, et des gens sans foi, mais ceux qui les ont connus et conversés en ont un sentiment bien différent ; car il est certain que les Turcs sont bonnes gens, et qui suivent fort bien ce commandement qui nous est fait par la nature de ne rien faire à autrui que ce que nous voulons qui nous soit fait. Quand je parle ici des Turcs, j'entends les Turcs naturels, et non pas ceux qui passent d'une autre religion à la leur, lesquels sont en grand nombre en Turquie, et qui assurément sont capables de toutes sortes de méchancetés et de vices, comme l'expérience le fait connaître, et pour l'ordinaire aussi infidèles aux hommes qu'ils ont été à Dieu ; mais les Turcs natifs sont honnêtes gens, et estiment les honnêtes gens, soit Turcs, Chrétiens, ou Juifs. Ils ne croient point aussi qu'il soit permis de tromper ni dérober, non plus un Chrétien qu'un Turc ; je sais bien qu'on me peut demander : pourquoi donc font-ils tant d'avanies aux Francs¹ ? Mais il est certain que ce sont les Chrétiens et les Juifs qui les leur font faire, et les gâtent, et servent d'instruments à se ruiner les uns les autres, par une envie damnable qui règne même parmi les Francs qui vont en Levant. L'usure parmi les Turcs est un très grand péché, et peu en usage. Ils sont fort dévotieux, et fort charitables ; ils sont fort zélés pour leur religion et tâchent tous de l'étendre par tout l'univers ; et quand ils estiment ou aiment un Chrétien, ils le prient de se faire Turc. Ils sont fidèles à leur Prince, auquel ils portent grand respect, et lui obéissent fort aveuglément ; on ne voit point de Turcs qui trahissent leur Prince et qui se rangent du côté des Chrétiens. Ils ne se querellent point, et ne portent pas d'épée par la ville, pas même les soldats, mais seulement des cangiar². Ils se battent peu, et les duels n'ont jamais été connus chez eux, ce qui vient principalement de la sage politique de Mahomet, qui leur a ôté deux grandes sources de querelles, le vin et le jeu : car les bons Turcs ne boivent point de vin, et ceux qui en boivent ne sont point estimés, non plus que

1 « Francs » : « nom que les Turcs donnent ordinairement aux chrétiens d'Europe, hormis aux Grecs (P. della Valle, *Les Fameux Voyages de Pietro della Valle*, Paris, s.n., 1661-1665, p. 48).

2 « Cangiar » : gouverneur d'une place.

ceux qui mangent de l'opium ou de la coque de Levant³, qui les enivre. Pour le jeu, quoiqu'ils jouent à plusieurs jeux, c'est toujours pour rien, de sorte qu'ils ne se battent jamais, parce que s'il arrive quelque querelle entre eux, le premier qui passe les met d'accord, ou bien celui qui se plaint appelant son compagnon en justice devant des témoins, il n'oserait refuser d'y aller, autrement ce serait se condamner ; et là, chacun ayant dit ses raisons, celui qui a tort étant condamné, et souvent puni de coups de bâton, s'il l'a mérité.

Ils sont fort sobres, et ne font point d'excès par la quantité de viande, non plus que par la qualité ; les traiteurs y seraient fort inutiles, et l'on peut dire qu'ils mangent pour vivre, et ne vivent point pour manger. C'est à peu près tout le bien qui se peut dire d'eux.

374

Quant à leurs vices, ils sont fort superbes, s'estimant plus qu'aucune autre nation ; ils se croient les plus vaillants de la terre, et il semble que le monde ne soit fait que pour eux : aussi méprisent-ils en gros et en général toutes les autres nations, et principalement celles qui ne suivent point leur Loi, comme les Chrétiens et les Juifs ; ils appellent ordinairement les Chrétiens chiens : même il y a des Turcs si superstitieux que si en sortant le matin de leur logis, leur première rencontre est d'un Chrétien ou d'un Juif, ils rentrent vivement au logis en disant : « *Aouz billah min et scheitan el redgim* », c'est-à-dire Dieu nous garde du Diable. Pour le vulgaire, il croit faire une bonne action de se moquer d'un Chrétien, principalement s'il est Franc ; mais c'est parce que notre façon d'habit étant fort différente de la leur les choque fort, et ils disent que nous sommes de ces singes n'ayant point de queue ; mais à Constantinople il ne se commet pas grande insolence envers les Francs, soit pour la grande fréquentation qu'ils ont avec eux, ou plutôt parce qu'on les ferait châtier assez facilement s'ils faisaient du mal ; toutefois, il se donne toujours quelque coup de bâton en passant, principalement par quelque ivrogne. Pour moi je n'y ai jamais reçu aucune peine, seulement me trouvant un jour dans Constantinople, sans janissaire, les petits garçons nous jetèrent quelques trognons de pommes ; mais il sortit des ouvriers des boutiques, qui courant après eux les firent bientôt retirer. Aussi, lorsque voulant partir de Constantinople, je pris congé de Monsieur de La Haye, ambassadeur pour le Roi, il me demanda si je n'avais reçu aucun déplaisir pendant le temps que j'y avais séjourné ; et comme je lui répondis qu'on ne m'avait pas seulement jeté une fois mon chapeau par terre (ce qu'ils font assez souvent, les chapeaux leur choquant la vue), il me dit que j'avais été heureux, et que je pouvais me vanter d'en être sorti à meilleur marché qu'aucun autre.

Les Turcs cultivent peu les sciences, et ils se contentent d'apprendre à lire et à écrire, et étudient souvent l'Alcoran, dans lequel sont compris leur droit civil

3 Dans les anciennes pharmacopées, l'anamirte, ou coque du Levant, servait à préparer des pommades, ou des appâts pour le poisson.

et leur droit canon ; quelques-uns s'appliquent encore à l'astrologie, et peu à d'autres sciences.

Ils sont fort amoureux, mais d'un amour brutal : car ils sont grands sodomites, et c'est un vice fort commun chez eux, dont ils se cachent si peu que toutes leurs chansons n'ont point d'autre sujet que cet amour infâme, ou le vin. Ils sont fort avaricieux, et c'est pourquoi on gagne facilement leur amitié par l'argent, ou autres présents ; on reçoit toute courtoisie d'eux par le moyen de l'argent, et il n'y a rien qu'on n'obtienne à la Porte du Grand Seigneur par le moyen de l'argent ; on ne fait voler les têtes qu'avec l'argent ; et enfin, l'argent est là le grand talisman, aussi bien qu'ailleurs. Pour les gens du vulgaire, pourvu que vous les fassiez bien boire, ils sont tout à vous. Voilà le principal de leurs mœurs.

Relation d'un voyage fait au Levant, Paris, L. Bilaine, 1664, chap. XIV,
p. III-III3.



Ill. 20. « Le Turc », dans F. Deserps, *Recueil de la diversité des habitz*, 1567

Quand Moryson publie son *Itinerary* (1617), de nombreux ouvrages ont déjà informé l'Europe chrétienne des mœurs des Ottomans : Belon, Postel, Nicolay, Villamont, etc. Mais ses observations riches et précises, comme à l'ordinaire, renouvellent le sujet.

[...] Je me rappelle la fréquence de leurs bains et ablutions, l'extrême propreté de leur linge et de tous leurs vêtements ; mais je ne crains pas de dire qu'ils se nourrissent négligemment, sans pompe ni magnificence. Les plus riches mangent assis en tailleur, les genoux fléchis, sur des tapis, quand ils mangent chez eux, ou, ce qui est le plus fréquent, sur l'herbe quand ils prennent leurs repas dans les jardins ou au bord des rivières. Et leur table est si basse qu'ils l'atteignent aisément en étant assis par terre. Ils étendent dessus une longue serviette pour s'essuyer les mains, mais les voyageurs sur la route et les Turcs ordinaires se servent d'herbe au lieu de serviette. D'autres transportent avec eux une table de cuir de couleur rouge ou jaune, qui s'ouvre et se ferme comme une bourse, et sur laquelle ils ne peuvent mettre qu'un plat à la fois, et quand elle est vide, elle est suspendue par des boucles.

376

En route, ils mangent ordinairement par terre, et toujours assis en tailleur. Ils font bouillir leur viande jusqu'à ce qu'elle soit très tendre et qu'ils puissent la rompre avec leurs doigts, car ils n'ont devant eux ni couteaux ni plusieurs plats, mais sont assis en cercle autour d'un seul plat. Au cours de leur repas, tous disent ensemble une seule Action de grâces et ne parlent pas en mangeant, mais font silencieusement leur besogne. Ils ont abondance de toutes sortes de nourriture, de viande (excepté le porc) comme d'oiseaux et d'autres choses, mais s'abstiennent de poisson. Ils ont abondance de blé (du moins suffisamment pour leur diète tempérée), qui est très bon et beaucoup plus grand que le nôtre. Ils ignorent l'art d'apprêter la volaille et les oiseaux, l'art de la chasse ou de la cuisine, et n'ayant pas d'appétits lascifs qui les poussent à la glotonnerie, se contentent de plats simples. Leur sobriété sur ce point ne saurait être assez louée, et puisque leurs plus grands hommes peuvent se contenter de se nourrir de riz et de boire de l'eau, il n'est pas surprenant qu'ils entretiennent aisément de grandes armées en campagne.

Tout le nécessaire de ménage des Turcs se résume à un pauvre pot pour y bouillir la viande, une cuiller de bois, une coupe en cuir ou en bois pour boire, un pauvre lit ou un matelas, voire souvent un couvre-lit, la terre leur servant de châlit, de table et de tabouret. Ils n'ont pas besoin d'une armée de cuisiniers et de souillons pour apprêter les mets et nettoyer les plats. Ils se nourrissent volontiers de lait caillé fermenté mélangé à du pain et de l'eau, ordinairement appelé *Mishmish* et de fromage frais, et ont abondance de lait, de vache ou de chèvre. Au lieu de pain, ils mangent des galettes sans levain cuites dans la cendre,

mêlées d'habitude à une sorte de graine. Ils se nourrissent d'ordinaire de poules et de riz, soit trempé, soit avec une poule ou du mouton dans un récipient percé de trous, sans y mettre aucun liquide quand il est sur le feu, de sorte que n'ayant d'autre jus que celui de la viande, le riz devient très épais. Leur plus précieuse nourriture est contenue dans ces étroites limites. Quand le temps est venu, ils consomment beaucoup de fruits, et conservent le raisin pour l'hiver, de sorte que vous le croiriez frais. Comme les juifs, ils détestent la viande de porc. Quant au reste, je n'ai jamais vu ni entendu par le rapport des autres que les plus riches d'entre eux recherchent d'autres plats que ceux que j'ai nommés et j'ai souvent vu des hommes de la meilleure condition manger à la bouilloire, sans autre plat devant eux. Leur viande de mouton est très savoureuse, et les moutons de Syrie et des parties adjacentes d'Asie sont d'une telle taille que bien souvent leur queue, qui leur pend jusqu'au talon, très fournie et grasse, et tissée serrée en de nombreuses tresses, pèse trente livres ou plus. Ils ont aussi de la venaison, car dans les forêts on trouve beaucoup de chèvres sauvages éparses et j'ai vu en Syrie une sorte de daim qu'on appelle gazelle, comme j'ai vu de la même espèce en Angleterre, provenant de Barbarie.

Comme ils aiment beaucoup les fruits, ils en ont d'excellents, en de nombreuses variétés et en grande quantité, notamment des abricots, des cantaloups, et diverses sortes de citrouilles⁴, extrêmement riches d'un jus très frais, d'une fraîcheur très agréable par grosse chaleur. Alors que je me trouvais mal en point, malade d'une fièvre qui m'avait presque décharné, je désirai passionnément manger de ce fruit, qui ne me fut nullement nocif et plutôt salutaire. Dans le port d'Alexandretta (ou Scanderona), un Grec, maître d'un navire vénitien, me fit présent de quatre ou cinq pommes, qu'il appelait comme ils le font communément « pommes d'Adam », et jamais de ma vie je ne goûtai d'un fruit si délicat. Sa forme était celle d'une longue poire ou, plutôt recourbée comme un concombre de la petite espèce, avec une peau extrêmement fine, de la couleur d'une pêche ; l'extrémité en était ouverte, le jus facile à sucer, très agréable et assez semblable à celui d'une figue fraîchement cueillie. Si je devais détailler toutes les variétés agréables de fruits, je n'en finirais pas.

Quand ils ont mangé (et non pendant le repas), les Turcs s'entendent comme de bons compagnons, et comme les chevaux, boivent en une seule fois, aussi avidement que si l'eau était changée en vin. Ceux qui sont zélés observateurs de leur Loi, et plus particulièrement quand ils ont pris la route, mais aussi les Turcs en général consomment très volontiers cette boisson. C'est pourquoi ceux qui sont en voyage dressent leur tente près de pures fontaines ou d'eaux courantes, qu'ils connaissent ou recherchent soigneusement, comme nous le faisons des

4 « *Pompions* », ou *pumkins*. Mais des pastèques, plutôt.

meilleures auberges ou tavernes. En outre, ils ont d'ordinaire une coupe (si je peux la nommer ainsi, car c'est une bourse de cuir qui s'ouvre ou se ferme avec des cordes) pendant au pommeau de leur selle ; quand ils sont à cheval, ils la descendent dans la fontaine pour en tirer de l'eau à boire, n'oubliant pas de goûter à une bonne source comme si c'était du meilleur vin. Leur eau, et notamment dans les provinces plus au sud, a cette propriété contraire aux nôtres, qu'elle libère le ventre non moins que le riz le resserre. [...] Le vin est interdit par la loi de Mahomet, qui autorise l'eau-de-vie communément appelée *arech*, dont souvent ils boivent même jusqu'à l'ivresse. Et soit erreur commune de l'humanité de désirer les choses défendues, soit licence des soldats qui chaque jour croît plus forte que tout autre, soit fainéantise qui leur donne l'illusion d'obéir à la Loi de Mahomet en ne plantant pas de vignes, non seulement les janissaires, mais aussi les musulmans pieux boiront du vin largement, jusqu'à l'ivresse, avec des chrétiens, des ambassadeurs ou d'autres. Si des chrétiens de passage apportent du vin pour leur consommation et bénéficient de la protection d'un janissaire, ils iront familièrement boire avec eux, et s'ils n'ont pas de protecteur, ils prendront leur vin et ce qu'il leur plaira, car leur faux prophète a seulement provoqué le vice par cet interdit. Beaucoup de provinces produisent de riches vins, dont les meilleurs sont les vins grecs, qui néanmoins m'ont semblé pour la plupart irriter et corroder l'estomac et les entrailles ; il en va de même de ceux des monts Liban et Anti-Liban, les blancs comme les rouges, qui sont apportés à Tripoli et jusqu'à Alep (les vins de la région de Jérusalem étant de petits vins âpres). Mais le meilleur de tous est le vin blanc de Palormo, en Anatolie, qui est comme le vin de Canarie, mais plus agréable au goût, n'étant ni si doux que lui, ni si âpre ni si fort que le sherry⁵. Ce vin est transporté à Constantinople, où les vignes plantées par les chrétiens produisent de bons vins, mais celui-là est le plus estimé, car si les chrétiens sont seuls à planter et à vinifier, les Turcs sont très contents d'en prélever leur part à leurs dépens.

Quand les soldats turcs allant au combat ne trouvent pas de vin, ils boivent le jus d'un pavot noir appelé opium, pour porter leur courage à une sorte de fureur, eux-mêmes se croyant plus vaillants de ce fait. Car bien que nous tenions cette herbe dangereuse pour la santé, surtout si elle est prise en grande quantité, il n'est pas un Turc, du plus grand au plus petit, qui n'en fasse un usage quotidien, rien n'étant plus fréquemment semé, ne poussant plus généreusement, notamment en Anatolie, rien ne trouvant plus facilement un acheteur. Même si leurs chameaux et dromadaires tombent en chemin, ou s'il leur faut faire un plus long trajet que d'habitude, comme il advient parfois à la

5 *Sherry sacke* : sur ce vin, voir A. Fanshawe, *Mémoires*, éd. J. Lofttis, Oxford, Clarendon Press, 1979, p. 231, n. 1.

guerre ou en voyage, ils leur donnent de cette herbe, qui remonte leur énergie et les excite si bien qu'ils marcheront jusqu'à tomber morts.

Dans ce vaste empire, je n'ai pas vu d'auberges, pas même dans les villes, et l'on trouvera difficilement des lits parmi les chrétiens ; et si c'est le cas, les draps sont faits d'un coton que la chaleur rend insupportable, car les Turcs dorment généralement sur des tapis bouclés, et parfois dans les villes sur des matelas, couverts d'un édredon, et ils couchent en voyage sur de la paille, du foin ou de l'herbe. Dans toute la région de la Palestine, ils dorment ou bien sur le toit des maisons, sur un sol plâtré ou bien dans les cours, sur la terre, en plein air, avec pour dais le ciel pailleté d'étoiles. Non seulement les étrangers mais les Turcs également portent tous les jours des pantalons de lin, de sorte que dans les provinces non sujettes au froid, on peut mieux supporter ce pauvre hébergement. Mais les voyageurs turcs ont pour auberges des hôpitaux construits en pierre, avec des cloîtres à la manière des monastères où, grâce à de charitables donations d'aumônes, tous les voyageurs peuvent trouver là de la nourriture pour leurs repas de plusieurs jours, et notamment les pèlerins pour La Mecque, à l'intention desquels ils ont été spécialement fondés. Ces maisons sont appelées communément *kawne* (d'autres prononcent *cains*) et leurs cloîtres couverts (construits à leur mode avec un seul toit très haut) sont accessibles aux Turcs comme aux autres voyageurs, qui y coucheront ensemble franchement, comme de bons compagnons, sur les matelas qu'ils auront apportés ou à même le sol, si l'on ne peut avoir de paille. Les voyageurs chrétiens apportent en effet des matelas et les victuailles nécessaires et, quand ils en manquent, se les procurent dans les villes et chaque jour peuvent acheter des aliments frais dans les villages, mais il leur faut préparer leurs propres repas.

L'art de la cuisine n'est pas plus avancé en Turquie qu'il ne l'est chez nous au pays de Galles, car faire griller du fromage en Galles ou faire bouillir du riz en Turquie suffit pour enseigner librement l'art de la cuisine.

An Itinerary [...], London, John Beale, 1617, t. III, livre III, p. 128-130.

Pietro della Valle : le café

Introduit sans doute en Égypte vers 1600, par des soufis du Yémen, le café est mentionné par de nombreux voyageurs du XVII^e siècle. En 1574, un médecin de Ferrare envoie des graines à un élève de G. Rondelet. 1706 : le bourgmestre d'Amsterdam en offre un plant à Louis XIV (voir Alfred Conesa, *La Fabuleuse aventure du café*, Paris, Éditions de Paris/Montpellier, Max Chaleil, 2006). Son usage aida les Arabes à se détourner de celui du vin. Lithgow le célèbre dans l'introduction en vers de la septième partie de son *Total Discourse*, 1632. Selon Monconys, « c'est une boisson plus noire et plus amère que la suie détrempée ; néanmoins, il n'y a homme ni femme qui n'en

boive deux fois le jour, et il n'y a aucune rue, où pour le moins il n'y en ait en une grande taverne » (*Journal des voyages de M. de Monconys*, Lyon, Boissat et G. Remeur, 1665, t. I, p. 189). Lors du Ramadan, ils prient et jeûnent pendant le jour et une partie de la nuit.

Ils passent tout le reste de la nuit dans les divertissements et les jeux, particulièrement en certains lieux publics destinés et entretenus exprès pour cet office, où même en d'autres temps s'assemblent force gens pour y passer quelques heures à se régaler, en buvant souvent tour à tour et à diverses reprises et gorgées, à cause qu'ils boivent tout chaud, et plus d'une tasse d'un certain breuvage d'eau noire qui enivre et qu'ils nomment *Cahué*, en quoi ils mettent le divertissement de leurs conversations, comme nous ferions à peu près au jeu des dames et des échecs. Et même en ce mois de leur grand jeûne dans ces cabarets de *Cahué* qu'ils appellent, il y a des bateleurs et des bouffons qui entretiennent la compagnie de mille bagatelles⁶. [...]

380

Les Turcs ont aussi un autre breuvage, dont la couleur est noire, et pendant l'été il est fort rafraîchissant, au lieu qu'il échauffe bien fort en hiver, sans changer pourtant d'essence et demeurant toujours la même boisson, que l'on avale chaude, parce qu'elle passe par le feu, et l'on la boit à longs traits, non durant le repas, mais après, comme une espèce de friandise, et par gorgées, pour s'entretenir à son aise dans la compagnie des amis ; et l'on ne voit guère d'assemblées parmi eux où l'on n'en boive. À cet effet, l'on entretient exprès un grand feu, auprès duquel on tient toutes prêtes de petites écuelles de porcelaine remplies de ce mélange ; et quand cela est assez chaud, il y a des hommes commis à cet office, lesquels ne font autre chose que porter ces petites écuelles à toute la compagnie, le plus chaudement qu'il se peut, en leur donnant aussi à chacun quelque graine de melon pour mâcher en passant le temps ; et avec ces graines et ce breuvage, qu'ils nomment *Cahué*, ils se divertissent dans leurs conversations, ou de fêtes publiques ou de récréations particulières, quelquefois l'espace de sept à huit heures. J'en bus l'été dernier par manière de rafraîchissement avec de la graine de melon, et avec assez de satisfaction, quoiqu'elle n'ait presque point de saveur : ou s'il y en a quelqu'une, je ne sais pas bien en quoi elle consiste ; mais si l'on ne sait pas la boire comme il faut, on est souvent en danger de se brûler les lèvres et la langue, ce qui ne m'empêche pas d'y trouver quelque plaisir, sans que je puisse en donner la raison. Il me semble d'avoir lu quelque part que les Anciens usaient pareillement de breuvages semblables, et si cela est, il y a apparence que c'était la même chose : parce qu'en plusieurs autres manières d'agir tant de ce pays, que d'ailleurs, je trouve tous les jours des vestiges et des restes de notre antiquité. Ce breuvage, si je m'en souviens, se fait avec la graine ou le fruit d'un certain arbre qui croît en Arabie vers La Mecque, et le fruit qu'il

6 Dont des ombres chinoises.

produit, nommé *Cahué*, d'où ce breuvage tire son nom, est de forme ovale, et de même grosseur que des olives médiocres ; et pour faire cette composition, on n'en prend quelquefois que l'écorce qui est tendre, et quelquefois que les noyaux seulement, qui sont comme deux fèves ; et ils ont opinion que de ces deux sucS différents, l'un rafraîchit et l'autre échauffe ; mais je me ne souviens pas si le réfrigératif est celui de l'écorce, ou bien l'autre. La façon d'en faire du breuvage est telle. Ils font brûler ou les écorces ou les noyaux de ces fruits, chacun à son goût et à sa fantaisie, et les réduisent en une poudre très déliée, et d'une couleur noirâtre qui ne plaît guère à la vue, et cette poudre qui se conserve longtemps, se trouve toujours dans les boutiques des droguistes.

Quand on en veut prendre, on fait bouillir de l'eau dans de certains vases faits exprès qui ont le bec long et délié, pour le verser proprement dans de petites écuelles ; et après que l'eau a bouilli suffisamment, on y jette de cette poudre de *Cahué* à proportion de la quantité des gens qui en doivent boire, et l'on laisse encore bouillir ensemble quelque temps cette poudre avec cette eau, jusqu'à ce qu'elle perde son amertume dégoûtante, qu'elle retiendrait toujours sans une parfaite coction. Après, on verse cette composition pour être bue aussi chaude que la bouche et le gosier le peuvent souffrir, dans de petites écuelles de porcelaine dont j'ai parlé, ne se laissant avaler que peu à peu, et à diverses reprises⁷, à cause de la chaleur actuelle, et qu'après qu'elle a pris la saveur et la couleur de cette poudre, dont la masse descend et demeure au fond de la cruche. Pour en user plus délicieusement, on mêle avec cette poudre de *Cahué* quantité de sucre, de cannelle et un peu de girofle, ce qui lui donne une pointe exquise, et la rend beaucoup plus nourrissante. Mais même sans ces délicatesses, avec cette poudre de *Cahué*, cette boisson est assez agréable au goût ; et si on les en veut croire, elle contribue notablement à la santé, aidant la digestion, fortifiant l'estomac, et arrêtant le cours des fluxions et des catarrhes : ce sont de bonnes propriétés, si elles sont effectives. Ils disent aussi qu'après le souper elle empêche que l'on s'assoupisse, et pour ce sujet ceux qui veulent étudier la nuit en prennent pour lors. Il s'en débite ici une telle quantité que l'on dit que l'impôt sur le *Cahué* monte à une somme très considérable au profit du Grand Seigneur. Quand je serai sur le point de m'en retourner, j'en porterai avec moi, et ferai connaître à l'Italie ce simple qui lui est peut-être inconnu jusqu'à présent. Si l'on le buvait aussi bien avec du vin, comme on fait avec de l'eau, j'oserais m'imaginer qu'il pourrait bien être le Népenthe d'Homère⁸, qu'il dit qu'Hélène

7 Selon Jean Thévenot, dans *Relation d'un voyage fait au Levant*, Paris, L. Bilaine, 1664, p. 63 : « ce breuvage est amer et noir et sent un peu le brûlé ; on le boit à tous petits traits de peur de se brûler, de sorte qu'étant dans une *cavehane* (ainsi nomment-ils les lieux où on le vend tout préparé), on entend une assez plaisante musique de humerie ».

8 Homère, *Odyssée*, chant IV, 221 (n.d.a.).

avait eu d'Égypte ; étant tout certain que le café est apporté ici de ce pays-là ; et comme ce Népenthe était le charme des soucis et de l'ennui, de même le *Cahué* sert aujourd'hui aux Turcs d'entretien et de passe-temps ordinaire, leur faisant couler doucement quelques heures en conversation, non sans entremêler parmi leurs buvettes force discours joyeux et récréatifs qui insinuent peut-être dans les esprits cet oubli des tristesses que le Poète attribue à la vertu de son Népenthe.

Les Fameux Voyages de Pietro della Valle, Paris, s. n., 1661, p. 62-63 et 90-92.

Lady Wortley Montagu : mon vêtement turc

Le mode de vie oriental a fasciné l'épouse de l'ambassadeur britannique : ils consacrent leur temps à la musique, aux jardins, aux vins et aux mets délicats, alors que nous nous consumons à la politique et dans l'étude... « J'aimerais mieux être un riche *effendi* avec toute son ignorance que Sir Richard Newton avec tout son savoir » (*The Letters and Works [...]*, éd. J. A. S. Wortley Mackenzie, Paris/London, A. et W. Wharnccliffe, 1837, t. I, p. 301-302).

À la Comtesse de ***⁹, Andrinople 1^{er} avril 1717

[...] Je suis à présent habillée en Turquie ; je m'imagine cependant que vous penseriez comme moi que cela sied admirablement. Je me propose de vous envoyer mon portrait ; en attendant en voici l'esquisse.

Le premier article de ma parure est une paire de caleçons fort amples, qui tombent jusque sur mes talons, et qui cachent les jambes plus modestement que vos jupes : ils sont d'un damas couleur de rose clair à fleurs d'argent. Mes souliers sont de maroquin blanc¹⁰ et brodés en or. Là-dessus flotte une chemise de belle gaze de soie blanche, avec une broderie sur les bords : cet habit a de larges manches qui descendent à la moitié du bras, et on l'attache au col avec un bouton de diamant ; mais la forme et les nuances de la gorge se discernent très bien à travers. *L'entari* est une camisole, juste à la taille, de damas blanc broché en or, avec de très longues manches qui tombent par-derrière, ornées de franges d'or, et l'on y met des boutons de diamants ou de perles. Mon caftan, qui est de la même étoffe que les caleçons, est une robe exactement faite à ma taille, et qui descend jusqu'aux pieds, avec de fort grandes manches étroites et pendantes. Sur tout cela porte une ceinture d'environ quatre doigts de largeur, et qui est entièrement parsemée de diamants ou autres pierreries, quand on peut faire cette dépense ; sinon on la fait d'une broderie magnifique de satin ; mais il faut l'attacher par devant avec une agrafe de diamants. Le *Curdée* est une

9 Lady Mar.

10 *white kid* : chevreau blanc.

robe lâche qu'on écarte, ou dont on s'enveloppe selon le temps qu'il fait ; c'est un riche brocard (le mien est vert et or) doublé d'hermine ou de martre ; les manches ne pendent que fort peu au bas des épaules. La coiffure consiste en un bonnet qu'on nomme *Talpoche* ; en hiver c'est un beau velours enrichi de perles ou de diamants, et en été on porte une étoffe légère et éclatante en argent. Ce bonnet, qui se fixe sur un côté de la tête, est un peu incliné, avec un agrément d'or à l'extrémité ; on l'attache, ou avec un cercle de diamants, comme j'en ai vu plusieurs, ou avec un mouchoir d'une riche broderie. À l'autre côté de la tête, les cheveux paraissent négligemment, et les dames ont la liberté d'y mettre des fantaisies ; les unes y placent des fleurs, d'autres un panache de plumes de héron, en un mot des caprices ; mais la mode la plus générale est un grand bouquet de pierreries, qui imitent des fleurs naturelles, c'est-à-dire des boutons de perles, des roses de rubis différemment nuancées, des jasmins de diamants, des jonquilles de topaze, etc. ; tout cela est si bien travaillé et émaillé qu'il est difficile de rien concevoir de plus beau. Les cheveux tombent de toute leur longueur par-derrrière : ils forment plusieurs tresses, avec des perles ou du ruban toujours en grande quantité. Je n'ai jamais vu de si belles chevelures ; j'ai compté sur la tête d'une seule femme jusqu'à cent dix tresses pareilles, toutes naturelles. Au reste il faut convenir que tous les genres de beauté sont ici plus ordinaires que chez nous. Il serait surprenant de trouver une jeune personne qui ne fût pas charmante. Les Turques ont le plus joli teint du monde, et généralement de grands yeux noirs. Je puis vous protester que la cour d'Angleterre (quoiqu'à mon avis elle soit la plus belle de toute la Chrétienté) ne renferme pas tant de beautés qu'il y en a ici sous notre protection¹¹. Les Grecques et les Turques donnent généralement une forme particulière à leurs sourcils ; elles ont l'usage d'appliquer au tour de leurs yeux une sorte de teinture noire, qui dans l'éloignement, ou aux bougies, relève beaucoup leur couleur naturelle. Je suppose que plusieurs de nos Dames seraient ravies d'avoir ce secret, mais il est trop visible pendant le jour. Elles teignent aussi leurs ongles en couleur de rose ; j'avoue cependant que je ne saurais assez m'accoutumer à cela pour y trouver quelque agrément.

Quant aux mœurs, on peut dire, comme Arlequin, que *c'est de même que parmi nous*¹², et les Turques, pour n'être pas Chrétiennes, n'en commettent pas un seul péché de moins. À présent que je connais un peu le ton du pays, j'admire, ou la discrétion exemplaire, ou l'extrême stupidité de tous les auteurs qui ont écrit à ce sujet. Il est très facile de voir que les femmes turques ont réellement plus de liberté que nous. Il n'en est aucune, de quelque rang

¹¹ De l'ambassadeur d'Angleterre.

¹² Dans la pièce d'Aphra Behn, *The Emperor of the Moon* (1687), Harlequin note que cette moralité s'applique à la Lune comme à la Terre.

qu'elle soit, qui puisse paraître dans les rues sans ses deux mousselines, l'une qui couvre tout son visage à l'exception des yeux, et l'autre qui cache toute sa coiffure, et qui tombe à la moitié du dos ; on masque ainsi entièrement la taille avec une machine qu'on nomme *Férigée*¹³, sans lequel personne ne se montre. Ce férigée a des manches étroites qui vont jusqu'au bout des doigts, et il enveloppe le corps à peu près comme une cape ; c'est en hiver une étoffe de drap, et en été une pièce de soie unie. Vous devinez donc combien tout cela déguise, de sorte qu'on ne pourrait discerner une femme de condition de son esclave. Il est impossible au mari le plus jaloux de reconnaître sa femme quand il la rencontre, et il n'est point d'homme qui ose en toucher, ou en suivre une dans la rue.

384

Cette mascarade éternelle donne aux Turques pleine liberté de se réjouir sans danger d'être surprises¹⁴. Le plan le plus ordinaire des intrigues est d'assigner un rendez-vous au soupirant dans des boutiques de Juifs, qui sont aussi accessibles que nos magasins de marchandises des Indes ; et même des gens qui n'ont aucune emplette à faire ne se font pas scrupule d'aller acheter des minuties, et de passer en revue des articles précieux que l'on trouve principalement chez les Juifs. Les femmes de qualité laissent rarement connaître à leurs amants qui elles sont, et il est si difficile de pénétrer ce secret qu'on ne peut jamais guère soupçonner par le nom celle avec qui l'on a eu un tendre commerce pendant plus de six mois. Vous comprenez bien que le nombre des femmes fidèles est fort court dans un pays où elles n'ont rien à craindre de l'indiscrétion d'un favori, puisque nous en voyons tant qui ont le courage de s'exposer à cela dans ce monde, sans compter la punition dont on les menace dans l'autre ; morale qu'on ne prêche jamais aux dames turques. Elles ne craignent pas beaucoup d'ailleurs le ressentiment de leurs maris, car les riches sont dépositaires de toutes les finances¹⁵. En un mot, je regarde les femmes de Turquie comme la seule nation libre de l'Europe ; le Divan même les respecte, et le Grand Seigneur, quand il fait exécuter un Bacha, ne viole jamais les privilèges du harem (ou appartement des femmes) ; on n'y fait point de recherches, et il reste entièrement à la veuve. Elles sont reines de leurs esclaves, sur lesquelles le mari n'a aucune inspection, à moins que ce ne soit une ou deux vieilles que l'épouse lui désigne.

13 Ample voile de sortie.

14 Pietro della Valle avait déjà relevé (sans omettre les risques auxquelles elles s'exposaient) cette liberté relative et l'adresse des femmes turques à conduire des intrigues galantes (*Les Fameux voyages [...], op. cit., p. 42-43*).

15 En fait, seulement leur argent personnel (« *all their money in their own hands* »). Le texte anglais ajoute qu'elles l'emportent avec elles en cas de divorce, augmenté d'un supplément que le mari est tenu de leur donner.

Il est vrai que, par la Loi, les Turcs peuvent avoir quatre femmes, mais il n'y a pas d'exemple qu'un homme de rang ait pris cette liberté, ou qu'une femme de distinction l'ait souffert. Quand un mari s'avise d'être inconstant (comme cela peut arriver), il entretient sa maîtresse dans une maison à part, et la voit aussi mystérieusement qu'il est possible ; *c'est tout comme parmi nous*. Entre tous les Grands de cette cour, je ne connais que le *Testerdar* (le Trésorier) qui ait, pour son propre usage, des esclaves qu'il loge dans la partie de la maison qu'il occupe, car une esclave, une fois attachée au service d'une Dame, est entièrement à sa disposition ; eh bien, on en parle comme d'un libertin, ou ce que nous appellerions un débauché : sa femme ne veut pas le voir, quoique elle continue de vivre dans sa maison. Vous voyez donc, ma chère sœur, que les mœurs des hommes ne diffèrent pas aussi prodigieusement que nos écrivains de voyages voudraient nous le persuader. Peut-être serait-il plus amusant d'ajouter à tout ceci quelques coutumes surprenantes de ma façon ; mais rien ne me paraît plus aimable que la vérité, et je crois que rien ne vous touche davantage. Je finis donc en réitérant une grande vérité, c'est que je suis etc. etc.

Lettres de Mme Wortley Montagne, écrites pendant ses voyages en Europe, en Asie et en Afrique [...], trad. fr. J. P. Brunet, Amsterdam, J.-F. Boitte, 1763, p. 114-120.

Pietro della Valle : balançoires de Constantinople

L'auteur a quitté Naples pour s'embarquer à Venise (8 juin 1614). À Constantinople, il est l'hôte de François Dupuy, vice-consul de France. Il rencontre aussi Achille de Harlay, baron de Sancy, ambassadeur de France, qui veut le retenir chez lui. Sa troisième lettre répond à une précédente de son ami Martino Schipano du 9 octobre ; elle mentionne le docteur qui est auprès de son correspondant (lui-même médecin) dans une ville de Naples en fête.

En 1553, P. Belon avait évoqué dans son *Voyage au Levant [...]*, « la manière de se brandiller en Turquie » (éd. A. Merle, Paris, Chandeigne, 2001, p. 486). P. Mundy (séjour de 1617-1620) accompagne sa description de dessins des balançoires de Constantinople, sous trois formes : l'escarpolette, « une grande roue de charrette sur la circonférence de laquelle sont fixés de petits sièges sur lesquels sont assis les enfants ; on met la roue en marche, ils tournent tous à l'horizontale » et une grande roue verticale « comme celle de la vieille maison de la douane à Londres (*The Travels [...]*, éd. Richard Carnac Temple, London, The Hakluyt Society, 1907 ; New York, Kraus reprints, 1967-1972, t. I, p. 58-59).

Depuis que je suis en cette ville, j'ai vu leurs deux Beirams¹⁶, le grand et le petit, qui sont leurs Pâques, qu'ils ne célèbrent qu'en mangeant extraordinairement,

¹⁶ Seker Bayrami (fête des Sucreries), marquant la fin du Ramadan, et Kurban Bayrami (fête du Sacrifice), dix semaines plus tard.

et avec des réjouissances publiques par les rues, et des lumières partout, et des prières continuelles et dans les mosquées. Les jeux [et] les divertissements que l'on voit par toute la ville de jour et de nuit sont principalement de belles escarpolettes que l'on nomme chez les Romains *Cannofendolè*, que je crois que les Napolitains appellent *saliepengolè* ; où entre des poutres fort élevées, qui sont dressées à cet effet sous des tentes, et sont ornées de feuillages, de fleurs, de clinquants, de festons, de cartes peintes, de divers ouvrages de coton, et de plusieurs autres gentillesses, chacun est bien reçu pour son argent à se faire sauter autant qu'il lui plaît, par deux, quatre, six et huit hommes, qui se tiennent là tout exprès, et avec certaines cordes, ils élèvent en l'air et, comme l'on dit, jusqu'aux étoiles celui qui les paie pour avoir ce divertissement, qui se fait au son de quantité d'instruments barbares et de clochettes, avec une musique de chansons aussi peu délicate : et tout cela ne passe dans mon estime que pour un plaisir de fous, tant à l'égard de celui qui se fait branler, que pour ceux qui le regardent. Les Italiens qui sont ici appellent ce passe-temps un jeu de bricoles, et ceux qui se font branler ainsi, des bricoleurs ; et il n'est point de jeunes gens, ou Turcs ou Chrétiens, qui se piquent d'esprit et d'adresse, qui en ce temps ne soient curieux de s'y faire paraître : surtout quand il s'y rencontre quelques dames, pour faire preuve de l'agilité de leur corps, et de leur disposition ; de sorte que pour y réussir ils mettent bas le *féragé*, et bien souvent le *dulaman* [dolman] aussi, qui est la veste ou la sottanelle de dessous, ou du moins ils la retroussent et la ceignent tout à l'entour, paraissant en chausse et en pourpoint, comme s'ils imitaient les martingales des bateleurs ; ce qui est assez agréable à voir ; et dans cet exercice violent, chacun s'étudie à faire le mieux qu'il peut. Les dames y vont la nuit pour faire de même ; et parce que la place où elles s'assoient est justement comme un tranchoir de bois suspendu de trois cordes, entre lesquelles on se tient de même que si l'on était à cheval, quelquefois deux femmes s'y tiennent ensemble l'une sur l'autre, visage contre visage et dans une posture dont je laisse l'imagination à votre jugement. En d'autres rencontres, parce qu'en cette escarpolette il y a deux de ces tranchoirs pour s'asseoir, vis-à-vis l'un, de l'autre, et un peu éloignés, une personne se mettra dans l'un, et l'autre dans l'autre ; si ce sont deux hommes, ils tâchent de se rencontrer et de se pousser en l'air à grands coups de pieds, et chacun s'efforce de faire aller de travers son compagnon ; mais si ce sont des femmes, elles font ce qu'elles peuvent pour se colleter et pour se donner le croc en jambe, ou bien pour prendre avec les mains quelques fruits attachés fort haut ; bref il s'y fait des jeux les plus jolis du monde.

Il m'a pris fantaisie d'éprouver aussi cette sorte de passe-temps, ce que j'ai fait avec grand plaisir, quoique pour être encore apprenti, je ne sache pas me guinder bien droit, et je donnais sujet de rire aux femmes qui me regardaient ;

mais ces agréables risées, au lieu de me rebuter, augmentaient ma satisfaction, et je m'animais d'autant plus à tourner de travers tout exprès, afin qu'elles, qui ne pouvaient pas avec pudeur me regarder au visage, eussent du moins la liberté de me prendre, les unes par les jambes, les autres par les habits, pour m'arrêter. Outre ce jeu de bricoles, ils ont encore un autre divertissement qu'ils se procurent par de certaines grandes roues de bois, qui tournent les unes de travers, comme les machines intérieures des moulins, et les autres de haut en bas, comme la roue de la Fortune, sur toutes lesquelles sont assises plusieurs personnes tout à l'entour, et se font tourner quelques heures en cet état. Ceux qui tournent la roue de haut en bas sont accouplés et disposés comme les lampes que l'on met parmi nous en certaines roues faites exprès pour éclairer agréablement une salle ; car ces lampes, quoiqu'elles soient au-dessous de la roue, reviennent toujours à la même assiette la tête en haut, sans pouvoir être renversées en faisant ce tour. Enfin tous ces divertissements ne sont point à leur gré si l'on ne tourne continuellement la tête, comme font les dervis dans leurs danses, dont je vous ai déjà entretenu. Ils le pratiquent ainsi, comme je pense, à cause qu'ils tiennent que les anges font de la sorte, et peut-être pour d'autres considérations de leur créance fabuleuse. Je voulus faire l'essai de cette roue semblable à celle de la Fortune ; et j'étais ravi de m'y voir si prestement transporté de haut en bas et de bas en haut ; mais le tour que l'on lui donnait allait si vite, qu'un certain Grec du nombre des autres qui étaient assis dessus avec moi, cria tout haut « *soni, soni, c'est assez, c'est assez* » parce qu'il n'en pouvait plus. Au reste, il faut que cette roue soit remplie de personnes pour donner un juste contrepoids, et l'on s'y met quelquefois huit, et davantage. Si notre Docteur y eût été avec moi, je crois qu'il aurait fait des merveilles, à cause qu'il a bonne tête. En ces mêmes jours de réjouissance, les Turcs marchent aussi par les rues avec des flacons, et des carafes d'eau de naphte qu'ils jettent çà et là sur les passants, et toute leur dévotion s'évapore ainsi par ces récréations folâtres, qui me semblent quasi de même nature que celles de Naples la veille de Saint-Jean, si l'exercice des bricoles pouvait ressembler à la cavalcade de votre vice-roi.

Les Fameux Voyages de Pietro della Salle, Paris, s. n., 1661, p. 93-95.

Thomas Dallam voit le harem (1599)

Thomas Dallam a remis lui-même au Sultan l'orgue qu'il avait fabriqué pour lui sur ordre d'Elizabeth I^{re}, et le cadeau a été agréé. L'auteur prolonge un peu son séjour et noue quelques contacts avec les *jemoglans* qu'on a attachés à son service. Lors de son voyage (février 1599-mars 1600), il manifeste à l'égard du palais royal les curiosités qui seront celles de tout jeune voyageur de son temps.

Le dernier jour de septembre, je fus rappelé au sérail pour remettre en état des choses qu'ils avaient déréglées¹⁷, et les deux *jemoglans*¹⁸ qui gardaient le lieu me firent un accueil très aimable, me demandant s'il me plairait de rester toujours avec eux, et que je ne manquerais de rien de tout ce que pourrais désirer. Je leur répondis que j'avais en Angleterre une femme et des enfants qui attendaient mon retour. Ils me demandèrent alors depuis combien de temps j'étais marié, et combien d'enfants j'avais. Bien que je n'eusse ni femme ni enfants, je leur fis cette réponse pour m'excuser.

Ils me dirent encore que si je voulais demeurer, le Grand Seigneur me donnerait deux femmes, deux de ses concubines ou deux vierges des meilleures que je pourrais choisir moi-même, à la ville ou à la campagne.

Ce même soir, alors que monseigneur était à son souper, je lui rapportai l'entretien que nous avons eu dans le sérail, et il me pria de ne jamais leur faire de refus catégorique, mais de me montrer avec eux aussi joyeux que je pourrais et de leur dire que s'il plaisait à monseigneur que je demeure, je serais très content de rester ; de cette manière ils n'essaieront pas de vous retenir par force et vous pourrez trouver une meilleure occasion de partir quand il vous plaira.

OCTOBRE

Le deux octobre, monseigneur l'Ambassadeur donna une fête à bord de notre navire, à laquelle il invita le baile de Venise et certains Turcs.

Le vendredi douze, je fus envoyé à la cour, ainsi que les dimanche et lundi suivants, sans autre raison que pour me montrer les appartements privés du Grand Seigneur, son or et son argent, ses sièges d'apparat ; et celui qui me les montrait voulut que je m'assoie en l'un d'eux et que je tire de son fourreau l'épée avec laquelle le Grand Seigneur couronne son roi.

Quand il m'eut montré beaucoup d'autres choses qui m'étonnèrent, traversant ensuite une petite cour carrée pavée de marbre, il me désigna une grille dans un mur, mais me fit signe du doigt qu'il ne pouvait pas y aller lui-même. Quand je parvins à la grille, le mur était très épais, et grillagé fortement de fer des deux côtés. Mais par cette grille je pus voir trente des concubines du Grand Seigneur qui jouaient au ballon dans une autre cour. Je les pris tout d'abord pour de jeunes gens, mais quand je vis leurs cheveux pendre sur leur dos, tressés et rassemblés en bas avec un pompon de petites perles, et à d'autres signes manifestes, je reconnus qu'elles étaient femmes, et vraiment des plus jolies.

17 Dans l'orgue qui vient d'être offert au Sultan.

18 « *Jemoglans* » : *adjemoglans* (littéralement *adjemi*, fils d'étrangers) ; prisonniers de guerre, ou fils de chrétiens captifs exerçant au sérail des fonctions serviles.



Ill. 21. « Le laquais turc », dans F. Deserps, *Recueil de la diversité des habitz*, 1567

Elles ne portaient sur la tête qu'une petite coiffe d'or, qui en couvrait seulement le sommet, pas de ruban à leur cou, rien d'autre que de beaux colliers de perles et un bijou pendant sur leur gorge, et des bijoux aux oreilles. Leurs habits ressemblaient à une cape de soldat, certains de satin rouge, d'autres de bleu, ou d'autres couleurs, et ceints d'une dentelle de couleur contraire ; elles portaient des culottes de scamatie¹⁹, une fine étoffe de coton, aussi blanche que de la neige et fine que de la mousseline, car à travers elle j'aurais pu discerner la peau de leurs cuisses. Ces culottes leur descendaient à mi-jambe ; certaines portaient de fins buscs de Cordoue et d'autres avaient les jambes nues, avec un anneau d'or à la cheville ; elles portaient aux pieds des pantoufles de velours hautes de quatre à

19 De l'italien *scamatare*, battre un tissu avec un brisoir.

cinq pieds. Je restai si longuement à les contempler que celui qui m'avait révélé tant de grâces commençait à se montrer très courroucé envers moi²⁰. Il fit une grimace et se mit à trépigner pour me faire cesser de regarder, ce que je répugnais à faire, car ce spectacle me plaisait merveilleusement.

Early Voyages and Travels in the Levant, éd. J. Th. Bent, London, The Hakluyt Society, 1893 p. 73-75.

Robert Withers : les appartements du Grand Seigneur

La description est très proche de celle que laissera Tommaso Alberti (voyage de 1609, dans *Viaggiatori del Seicento*, éd. Marziano Guglielminetti, Torino, UTET, 1967, p. 320-322) qui, décrivant les cuisines du sérail, donne plus de détails que Withers n'en avait fourni plus haut.

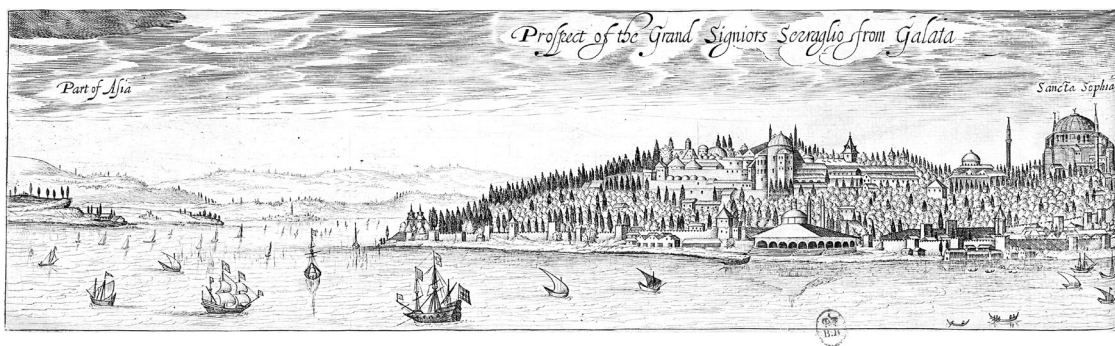
390 La dite cour²¹ se termine à une troisième porte, appelée la Porte du Roi, qui conduit aux appartements réservés pour lui et certains gentilshommes qui veillent continuellement sur lui. Personne ne peut y entrer qu'avec la permission expresse du Grand Seigneur (quand il s'agit de personnes d'importance) ; mais les médecins et ceux qui s'occupent de la laiterie, de la cuisine, de la nourriture et des égouts peuvent aller et venir avec la seule permission du *Capi Agha*, qui est le premier chambellan du sérail. C'est à lui qu'est confiée la garde de cette porte ; il est toujours présent (parce qu'il réside là) entouré d'une compagnie d'eunuques blancs semblables à lui. De la sorte, ce que l'on sait de ce qui se passe derrière cette porte l'est pour l'essentiel par ouï-dire ; car ou bien l'on ne peut pas le voir, ou bien si on le voit, ce ne peut être qu'en l'absence du roi. On doit être introduit par quelque personne de qualité et d'autorité, par une des portes du côté de la mer, lesquelles ne peuvent être franchies qu'avec grande difficulté, et par argent (la gratification pour le guide) : car ils n'ont pas seulement un grand respect pour la personne de leur roi, mais aussi, en son absence, pour ses appartements.

Après avoir passé la troisième porte (qui a aussi un très beau porche), on débouche aussitôt sur la pièce dont nous avons parlé, assignée aux audiences publiques²², dans laquelle le Grand Seigneur se rend pour donner audience aux ambassadeurs et aux bachas. Il y a aussi une autre très jolie cour, pavée de très beau marbre associé à un ouvrage de mosaïque, où sont de nombreuses et

20 Withers souligne (comme tant d'autres) l'interdit rigoureux : dans S. Purchas, *His pilgrimes*, *op. cit.*, p. 352, rubrique : « *None may see the Kings women* », puis « *If any other should but attempt (by some trick in conveighing himselfe into some private corner) to see the women, and should bee discovered, hee should immediately put to death* ».

21 La deuxième cour, ou cour des Cérémonies, ou place du Divan.

22 L'Arz Odasi.



Ill. 22. « Le sérail du Grand Seigneur vu de Galata », dans G. Sandys,
A Relation of a Journey [...], 1610

déliçates fontaines et de tous côtés de somptueux édifices, dans lesquels le roi aime à venir manger et se distraire quelque temps.

Il advint que, me tenant là un bon moment, le roi étant sorti chasser²³, pour la grande amitié qui était entre moi et le *Kahiyah of the Bustangi Bashee*²⁴, j'eus l'occasion, lui me servant de guide, de pénétrer dans le sérail, en entrant par une porte du côté de la mer ; là, il me montra de nombreuses chambres réservées du roi, divers bains, et beaucoup d'autres choses très curieuses et plaisantes, à la fois pour l'excellence de leurs dorures et l'abondance des fontaines qu'on y trouvait. Je vis notamment une suite d'appartements d'été construits au sommet d'une petite colline, si bien composés de salles et de chambres et agréablement pourvus de sièges et d'un riche mobilier que cela pouvait fort bien être la résidence d'un si grand prince. Il y avait entre autres un hall qui ouvrait vers l'est, mais soutenu seulement de très beaux piliers, et qui donnait sur un lac artificiel carré (qu'ils appellent *hawooz*) alimenté par une trentaine de fontaines. Elles étaient construites sur une sorte de terrasse en marbre très fin qui entourait ledit lac de telle sorte que l'eau descendait des fontaines dans le lac, et du lac coulait à travers divers canaux dans certains jardins. Là, deux hommes auraient pu marcher de front sur la terrasse et entendre la douce harmonie que faisaient continuellement les fontaines à travers leurs conduits de plomb, de sorte que le lieu était tout à fait délicieux. Et sur le lac était un petit bateau sur lequel, à ce qu'on me dit, le Grand Seigneur allait quelquefois avec ses muets et ses bouffons pour les faire ramer çà et là en les faisant parfois sauter dans l'eau ; et fréquemment, marchant avec eux sur les berges du lac, il les jetait dedans jusqu'à la tête et aux oreilles.

²³ C'est dans une circonstance semblable que T. Alberti peut en 1609 visiter le sérail du sultan Osman II.

²⁴ Chef des jardiniers du Sultan, le *bostandjibachi* exerce des fonctions importantes à la cour ; il assure notamment la sécurité des palais impériaux.

Je regardai également par une fenêtre qui était dans le mur de ladite salle, et vis la chambre à coucher de Son Altesse, dont les murs étaient couverts des plus fines céramiques piquées de fleurs de toutes les couleurs, qui produisaient un effet très délicat. Les avant-portes étaient en drap d'or de Bruges et leurs chambranles de velours cramoisi bordé d'or et de perles ; les montants du châlit étaient creux, et d'argent, et, en guise de pommeaux, portaient à leurs sommets des lions de cristal ; le dais qui le surmontait était de drap d'or, de même que les traversins et les matelas. On avait recouvert le sol de cette chambre (comme des autres, d'ailleurs) et les sofas de très riches tapis persans de soie et d'or, et les coussins pour s'asseoir ou s'appuyer étaient faits de très riche drap d'or.

392 Au milieu de ladite salle était suspendue une très grande lanterne de forme ronde, avec des montants d'argent doré, richement parés de rubis, d'émeraudes et de turquoises ; en outre, ses vitres étaient de très beau cristal, qui faisait un effet splendide. Je vis également un bassin et une aiguière pour la toilette, en or massif, orné de rubis et de turquoises, qui embellissait extrêmement la chambre.

Derrière la salle était un espace pour le tir, où je vis des flèches et des arcs très imposants ; et l'on me montra là, à travers du cuivre et du fer, de si étonnantes ouvertures faites à coups de flèches par le roi lui-même, que je pensai presque impossible qu'elles aient pu être faites par le bras d'un homme.

S. Purchas, *His Pilgrimes* (1625), Glasgow, Mac Lahose, 1905-1907, 20 vol., t. IX, p. 327-329.

LES BALKANS SOUS LE JOUG OTTOMAN

William Lithgow en Grèce (1614)

La Grèce de la Renaissance n'attire pas les visiteurs et, jusqu'en 1750, les descriptions d'Athènes sont rares sous leur plume. Tournefort se montre peu sensible au spectacle de ses ruines, et Bernardin de Saint-Pierre le lui reprochera. Pour l'évocation de la décadence d'Athènes sous le régime turc et de sa grandeur passée, voir Cornelio Magni (voyage de 1674), *Relazione della città di Atene*, Parme, G. Rosati, 1688 (dans *Viaggiatori del Seicento*, éd. cit., p. 649-657), influencé par J. Spon (*Relation de l'état présent de la ville d'Athènes*), qu'il a connu ; François Moureau, « Nointel, Caylus, Fourmont : la Grèce du retour aux sources (1670-1730) », dans *Le Théâtre des voyages. Une scénographie de l'âge classique*, Paris, PUPS, 2005, p. 133-140.

Lors des trois premiers jours de notre voyage, nous eûmes une route agréable, un pauvre logis, mais bonne chère et du plaisir pour notre argent. Mais le quatrième, entrant dans la région accidentée et désolée d'Arcadie, de tout le jour nous ne vîmes de village, mais en revanche abondance de bétail sans bergers¹. Sur ce chemin désertique, je vis beaucoup de monuments singuliers, de châteaux en ruines, dont je ne pus savoir les noms à cause de l'ignorance de mon guide. Mais j'ai bonne mémoire que parmi ces rochers, j'avais le ventre pincé et tout le corps las de gravir ces fastidieuses montagnes, qui n'étaient pas sans faire souffrir ma poitrine. Toutefois, en dépit de ma douleur, le souvenir de ces chants mélodieux des bergers d'Arcadie, sur lesquels de graves poètes ont si bien écrit, divertit mon corps fatigué de nombreuses et douces imaginations. Ayant passé ces stériles confins, nous entrâmes dans la plaine orientale de Morée, autrefois appelée Sparte, où fleurit jadis cette fameuse cité de Lacédémone, aujourd'hui détruite, et dont il ne demeure que la mémoire et des débris de ruines. Marchant toujours vers la mer, nous laissâmes Modon et Naples² à main droite, et le soir du sixième jour, nous dressâmes nos tentes dans les villages inhabités d'Argos

1 Note marginale : bien que l'Arcadie ait été autrefois riante, aujourd'hui elle n'est le plus souvent que désolée et inhabitée.

2 Beaucoup de désordre dans la toponymie. Modon (nom donné par les Français à l'actuelle ville de Methoni) est au sud-ouest de la Morée, ancien nom du Péloponnèse ; Naples correspond sans doute à Neapoli dans la pointe S-E de la péninsule, d'où le voyageur peut s'embarquer aisément pour Kithira (Cythère, la Cerigo des Vénitiens). Mais une ville de Crète porte aussi ce nom et l'ancienne Nauplie (aujourd'hui Nafplio), dans la baie d'Argos, s'est appelée Napoli di Romania après sa reconquête passagère par Venise en 1686. Enfin, Athènes est à l'est du Péloponnèse, mais sans lui appartenir.

et de Mycènes, d'où avait été ravie la malheureuse Hélène. Là, j'eus le sol pour oreiller, pour chambre les champs du vaste monde et le tourbillon des vents pour servir de toit à mon logis dévasté par l'hiver, et les humides vapeurs de la déesse de la nuit du froid nocturne pour accompagner mon repos dans un lit que j'aurais souhaité autre.

Dans cette contrée, je ne pus rien trouver – à part le nom – qui réponde aux fameuses relations laissées par les auteurs anciens, sur l'excellence de ce pays, la barbarie des Turcs et du Temps ayant dégradé tous les monuments de l'Antiquité. Pas de trace d'honneur, pas d'habitation d'honorable apparence, pas d'hommes possesseurs du pays qu'ils habitent ; mais bien plutôt des prisonniers enfermés dans des prisons, des esclaves dépendant de maîtres cruels et tyranniques.

394

Le septième jour après notre départ d'Argos, nous arrivâmes à Athènes³ : une ville toujours habitée, dans la partie est du Péloponnèse, près de la frontière avec la Macédoine. Elle s'appela d'abord Cécropie⁴, avant de devenir l'Athènes de Minerve. La cité qui fut mère et source de tous les arts libéraux et de toutes les sciences est aujourd'hui complètement en ruines. Si l'on s'en rapporte aux murs de fondation toujours en place, le circuit de l'Athènes d'autrefois était environ de six milles italiens mais il est bien diminué et l'on y trouve bien peu de maisons habitées. Ils ont abondance de tout ce qui est requis pour les besoins de la vie, et je n'en fis pas une petite expérience, car ces Athéniens ou Grecs me festoyèrent quatre jours durant avec une extrême gentillesse, me fournissant des provisions nécessaires pour mon voyage de Crète. Ils me transportèrent aussi sans bourse délier par mer sur un brigantin jusqu'à Cerigo à quarante quatre miles de là.

Cerigo est une île de la mer de Crète, anciennement appelée Cythère. Son circuit compte soixante milles, et n'a qu'un château, appelé Capsallo⁵, tenu par un capitaine vénitien : on dit que c'est là que Vénus habita d'abord, et je vis sur la montagne qui y est toujours les ruines de son temple démoli. Quelque peu en dessous du temple de Vénus sont les vestiges de ce palais qu'habita Ménélas, qui fut roi de Sparte et seigneur de l'île. Les Grecs de l'île me dirent qu'on trouve là des ânes sauvages qui ont dans la tête une pierre

3 Note marginale : voir mon *Pilgrimage*, livre III, chap. XIV. Simdor Cabasidas écrit qu'il existe 70 dialectes en grec moderne, dont le plus mauvais est celui d'Athènes (n.d.a.).

4 « La plus grande et la plus saine partie des anciens historiens conviennent que ce fut Cecrops, premier roi des Athéniens, qui la bâtit. Quelques uns veulent qu'il l'appelât de son nom Cecropia » (J. Spon, *Relation de l'état présent de de la ville d'Athènes*, Lyon, L. Pascal, 1674, p. 113). C. Magni tient cela pour un fait : « una rupa elevata, addimandata già cecropea da Cecrope, che vi fabricò sopra un capace abitato, girato al presente da basso da mediocre mura » (*Viaggiatori del Seicento*, éd. cit., p. 649).

5 Kapsali : petit port au sud-est de Kithira, capitale de l'île.

qui est un souverain remède contre l'épilepsie et excellente pour délivrer vite une femme de son accouchement⁶.

The Totall Discourse of the Rare Adventures and Painfull Peregrinations of Long Nineteene Years Travayles, London, Nicolas Okes, 1632, p. 460-463.

Ogier de Busbecq et Peter Mundy : les Bulgares (xvi^e-xvii^e siècles)

Ogier de Busbecq

Ambassadeur de l'empereur Ferdinand auprès du Sultan, Busbecq traverse la Hongrie, passe à Bude et Belgrade. De là, il se rend à Constantinople par Sofia, en hiver.

Nous cheminâmes ensuite durant plusieurs journées par les fertiles et agréables vallées de la Bulgarie, vivant d'un pain cuit sous la cendre, nommé fougasse, que des filles et des femmes ont accoutumé de vendre. Comme il n'y a point en ces pays-là de boulangers, lorsque ces pauvres filles savent que quelqu'un arrive qui pourra leur faire gagner quelque chose, elles prennent de la farine qu'elles pétrissent avec de l'eau sans levain, et la cuisent dessous la braise, pour porter vendre leurs pains tout chauds à ceux qui en veulent acheter ; elles en font bon marché, tous les autres vivres aussi n'y étant pas chers. Un mouton ne vaut que trente cinq aspres⁷, un chapon ou une poule un aspre, et cinquante aspres ne valent qu'un écu.

L'habit de ces femmes est remarquable. Elles ne portent qu'une chemise, d'une toile aussi grossière que celle dont on fait ici les sacs, mais la broderie de diverses couleurs qu'elles y font à l'aiguille ne laisse pas de plaire, quoiqu'elle soit très mal faite et ridicule ; lorsqu'elles voyaient nos chemises de toile très fine, elles admiraient notre modestie de les porter toutes simples et toutes unies. Je ne trouvais rien de si étrange que de leur voir des tours sur la tête, et des chapeaux de paille couverts de toile d'une forme extraordinaire, et contraire à ce que portent nos villageoises : car la coiffure des paysannes, pendante sur les épaules, est beaucoup plus large en bas qu'en haut ; au lieu que la coiffure de ce pays-là s'élève sur la tête comme un pain de sucre, dont le haut étant plus large de la moitié que le bas, il semble qu'elle ait été faite pour recevoir la pluie, comme la nôtre a été inventée pour la rejeter ; dans l'espace qu'il y a depuis un bout jusqu'à l'autre, elles attachent des pièces de monnaie, des médailles, de morceaux de

6 « Ânes » : voir Pline, *Histoire naturelle*, éd. Eugène de Saint-Denis, Paris, Les Belles Lettres, coll. « CUF/Série grecque », 1955, livre XXVIII et, au xvii^e siècle, Daniel Heinsius, *Laus asini* (1623) : « Notre cervelle vous guérit du mal sacré » (trad. fr., *Éloge de l'âne*, Paris, impr. de Honnert, 1796, p. 161).

7 « Aspre » : petite monnaie turque d'argent.

verre, et tout ce qui luit au soleil, croyant être bien parées de ces ornements, quoiqu'ils soient de très peu de valeur. Ces chapeaux sont davantage à la taille et à la gravité ; et parce qu'ils sont aisés à faire tomber, vous diriez quand elles marchent que c'est Clytemnestre, Hécube, ou quelque reine de comédie.

Ce que je vis en ce lieu-là me fait souvenir que la noblesse, dont on fait tant d'estime, est peu de chose, et sujette à la Fortune. J'appris que ces filles qui paraissent mieux faites que les autres descendaient des plus grands seigneurs de la province, et que maintenant elles épousaient un bouvier, ou un berger. C'est le triste état où maintenant les grandes maisons sont réduites en Turquie.

Ambassades et voyages en Turquie et Amasi [...], Paris, P. David, 1646, p. 50-53.

Peter Mundy

396

Il regagne Londres dans la suite de l'ambassadeur anglais à Constantinople. Près de Belgrade, un de ses compagnons, l'Arménien Murat, lui raconte l'anecdote qui suit (juin 1620) et prélude à une description des femmes bulgares vivant dans la région.

Ce Murat me raconta qu'il avait un frère [à Constantinople] cordonnier, car la plupart des Arméniens sont en général cordonniers, boulangers et porteurs, et les Anglais se servent également d'eux comme cuisiniers. À son départ, ce dit frère lui demanda qu'au retour il lui ramène une femme parmi les filles de ces pauvres Bulgares chrétiens : un usage alors très courant parmi eux, et les Bulgares y consentent volontiers, ayant toujours vu les Arméniens agir honnêtement avec eux en cette matière. À son arrivée, il avait donc, à la demande de son frère, fait choix d'une femme qu'il ramènerait avec lui à son retour, ayant déjà obtenu son propre consentement et celui de son père et de sa mère. C'est ainsi que traitent les pauvres chrétiens, chacun n'ayant auparavant rien su ni rien vu de l'autre.

La manière de vivre des pauvres Bulgares, autant que j'ai pu l'apprendre, est la suivante. Les hommes, en général laboureurs, s'habillent d'étoffe blanche, et les femmes pour la plupart en rouge. Les jeunes filles vont tête nue, leur chevelure magnifiquement peignée tombant derrière elles, y ajoutant d'autres cheveux pour la faire plus longue, portant aussi sur la tête autour du cou un grand nombre de *shakis*⁸ et autres pièces d'argent et de cuivre, qu'elles cousent et tissent ensemble en y pratiquant de petits trous. Elles portent également des boucles d'oreille en argent dont certaines pèsent au moins quatre onces la paire. Elles vont pieds nus, en leurs sarraus à manches qui sont très amples et ouvragés, bien que pas très beaux. Les femmes mariées diffèrent en ceci : elles portent un tissu de lin natté qui tombe derrière sur leur chevelure tressée. En tout village

8 « *Shaki* » : petite pièce d'argent de Perse.

où nous passions, beaucoup d'entre elles étaient là avec des gâteaux chauds, car elles ne font pas de pain mais, quand elles en ont l'occasion, le cuisent dans la braise. Avec également du lait et du lait fermenté, du fromage frais, des œufs, du beurre, etc., qui nous étaient apportés par les plus jeunes et les plus jolies de leurs jeunes filles : et si nous logions près de leurs villages, après nous avoir apporté de leurs provisions, elles réunissaient de jeunes femmes et des enfants et se tenant en rond par la main, dansaient et chantaient très joyeusement, quoique sans grande mélodie. Leur langage n'était ni turc ni grec, mais semblable au russe, car nous avions alors un Russe qui nous servait d'interprète.

The Travels [...] in Europ and Asia, éd. Richard Carnac Temple, London, The Hakluyt Society, 1907, t. I, p. 76-78 ; réimpr. New York, Kraus reprints, 1967-1972.

Louis Des Hayes : un caravansérail

Le 10 juin 1621, Des Hayes qui vient de quitter Belgrade, où il a été l'hôte du bascha (il est envoyé de Louis XIII auprès du Sultan), découvre les caravansérails (*quiervansaras*) dans lesquels il logera avec sa suite, sur la route de Constantinople. On comparera avec la relation de P. Mundy, qui les évoque longuement (*The Travels [...]*, éd. cit., t. I, p. 52-53).

Ce sont des édifices publics plus longs que larges, bâtis environ à la façon des granges de ce pays-ci ou des halles, excepté qu'ils sont fermés de murailles. Le milieu du bâtiment est une grande place pour mettre les carrosses et les chariots, avec les chevaux et les chameaux, et le reste qui règne à l'entour des murailles est relevé de trois pieds ou environ, et large de six. Ce lieu ainsi relevé sert de lit, de table et de cuisine : car contre les murailles il y a de petites cheminées à huit pieds les unes des autres, de sorte que sans bouger de ce lieu, chacun peut avoir l'œil sur son bagage et sur ses chevaux, qui sont vis-à-vis des cheminées. Les plus grands seigneurs de Turquie sont réduits à loger de cette sorte, quand le mauvais temps les empêche de camper : ce qui nous faisait étonner, car il y a une si grande puanteur à cause des chevaux et des chameaux qui sont pêle-mêle avec les hommes, que l'on n'y saurait durer. La plupart des *Quiervansaras* qui sont de Belgrade à Constantinople sont fort spacieux ; ils ont vingt ou trente cheminées pour la commodité du logement, et il y peut tenir cent cinquante chevaux et vingt carrosses. Il y en a qui ont une petite chambre sur la porte, qui ne sert presque point ; car d'ordinaire les Turcs ne veulent pas s'éloigner de leurs bagages. L'on ne trouve aucune chose en ces *Quiervansaras*, de façon que si l'on ne porte de quoi se coucher, il faut dormir sur le pavé ; mais ceux du pays ne ressentent aucunement ces incommodités, parce que dans leurs maisons ils ne sont guère mieux accommodés. Ils portent avec eux un tapis

sur la croupe de leur cheval, qui leur sert de matelas, et mettent la selle sous leur tête ; et au lieu de couverture, ils se servent d'un grand manteau appelé *Jamerlouc*, qu'ils portent contre la pluie. Étant arrivés dans ces lieux publics, s'ils veulent manger, ils font du feu pour apprêter leur souper, qui consiste en un peu de riz bouilli avec de l'eau, ce qui est un grand festin pour eux, n'en ayant pas tous les jours : car d'ordinaire ils ne mangent que des aulx et des oignons. Il n'y a aucune séparation dans ces *Quiervansaras*, de sorte qu'un chacun voit tout ce que fait son compagnon, si l'obscurité de la nuit ne le cache. Enfin, je n'y trouve aucune commodité, si ce n'est qu'ayant dormi à couvert, l'on est exempt de contester le lendemain avec l'hôte. Nous ne logions que le moins qu'il nous était possible dans ces lieux sales et incommodes : car le sieur Des Hayes campait avec ses pavillons, lorsque le temps le permettait, ou bien il logeait chez quelque chrétien, dont nous nous trouvions beaucoup mieux, parce que parmi un si grand nombre de personnes qui sont dans ces *Quiervansaras*, il y a toujours tant de bruit qu'il est impossible de reposer : si bien qu'il arrivait fort souvent, quand nous y logions, que nous n'avions pas encore commencé à dormir qu'il fallait partir, d'autant que les Turcs partent d'ordinaire à deux ou trois heures après minuit, afin d'arriver de bonne heure au gîte.

Voyage du Levant, fait par le commandement du roi en 1621, Paris, Adrian Taupinart, 1624 et 1632, p. 66-68.

Lady Wortley Montagu : les bains de Sofia (1717)

L'intérêt manifesté pour les bains en usage au Proche-Orient est ancien : voir Ilana Zinguer, « Du corps et de ses soins : voyageurs du xvi^e siècle au Proche-Orient », dans *Le Corps à la Renaissance*, actes du colloque de Tours, 1987, dir. J. Céard, M.-M. Fontaine et J.-Cl. Margolin, Paris, Aux Amateurs de livres, 1990, p. 279-291). Mais les voyageurs occidentaux en Turquie pouvaient, bien sûr, malaisément représenter les bains réservés aux femmes. À Constantinople, P. della Valle trouva les bains des hommes bon marché, mais d'un confort médiocre (*Le Fameux Voyages, op. cit.*, t. 1, p. 45-46). Une autre lettre de Lady Montagu, de mai 1718, évoque les bains de Constantinople, à l'occasion de la réception d'une jeune mariée.

Lettre xxvi, À Mylady***9, Andrinople 1^{er} avril 1717

Je ne veux pas vous faire bâiller par la relation de notre ennuyeux voyage ; mais je ne dois pas passer sous silence ce que j'ai vu de remarquable à Sofia, l'une des plus belles villes des États du Turc, et fameuse par ses bains, où l'on accourt par raison de plaisir et de santé. Je me suis arrêtée un jour pour les voir,

9 Lady Rich, selon l'édition de Londres, 1837.

et comme je voulais y paraître *incognito*, je pris un carrosse turc. [...] J'arrivai au bain vers dix heures ; il était déjà rempli de femmes. C'est un édifice de pierre en forme de dôme, sans aucun jour excepté au faite, ce qui donne cependant assez de lumière. Il y a cinq dômes dans ce goût, réunis ensemble ; mais le dernier, qui est plus petit, ne sert que de vestibule pour la femme qui garde la porte. Les personnes de qualité lui donnent généralement un écu (ou dix shillings) et je ne manquai pas à cette cérémonie. La pièce qui suit celle-ci est très grande, pavée de marbre, et tout autour règnent deux sofas de marbre, jetés l'un au-dessus de l'autre. Il y a dans cette salle quatre fontaines d'eau froide, qui tombe dans des bassins de marbre, et de là dans de petits tuyaux qui la conduisent dans la chambre qui vient après, et qui est un peu plus petite que celle-ci, mais avec des sofas pareils. Elle est si échauffée par les vapeurs sulfureuses qui s'exhalent des bains contigus qu'il était impossible d'y tenir avec ses habits. Les deux autres dômes sont les bains chauds, dans l'un desquels il y a des robinets qui jettent de l'eau froide pour les tempérer selon le degré qu'on demande.

J'étais en habit de voyage, c'est-à-dire en amazone, et certainement je dus paraître très extraordinaire. Il ne se trouva cependant aucune de ces femmes qui montrât la moindre surprise ou une impertinente curiosité ; au contraire, elles me reçurent toutes de la manière la plus obligeante. Je ne connais pas de cour en Europe, où les Dames eussent marqué la même politesse à une étrangère équipée comme moi. Je crois au reste qu'elles étaient au nombre de deux cents, et cependant il ne leur échappa aucun de ces sourires méprisants, ni de ces chuchoteries caustiques, qui ne manquent jamais dans nos sociétés, quand on voit quelque figure qui n'est pas exactement à la mode. Elles me répétèrent plusieurs fois : *Uzelle, pek uselle*¹⁰, ce qui ne veut rien dire que *Charmante, très charmante*. Le premier sofa était couvert de coussins et de riches tapis, où les Dames étaient placées ; leurs esclaves étaient sur le second derrière elles ; mais on ne voyait pas là de distinction par la parure ; elles étaient toutes dans l'état de nature, c'est-à-dire toutes nues, sans cacher ni beautés ni défauts ; et cependant, elles ne se permettaient ni le moindre sourire indécent, ni le moindre geste immodeste. Elles allaient et agissaient avec la même grâce majestueuse que Milton prête à notre mère commune. Il en était plusieurs dont le corps offrait d'aussi belles proportions qu'aucune déesse que le Guide ou le Titien aient jamais dessinée ; elles étaient pour la plupart d'une blancheur éblouissante, n'ayant pour tout ornement que leurs beaux cheveux partagés en différentes tresses, attachées avec des perles ou des rubans, et tombant sur leurs épaules ; c'étaient en un mot les figures exactes des Grâces.

¹⁰ Entendre « *Güzel, pek Güzel* ».

Je fus alors convaincue de la vérité d'une réflexion que j'ai souvent faite, c'est que *si c'était la mode d'aller nu, on ne ferait presque pas d'attention au visage*. Je m'apercevais ici que celles qui avaient la peau la plus délicate, ou la plus belle taille avaient la plus grande part à mon admiration, quoique leur visage fût quelquefois moins beau que celui de leurs compagnes. À vous dire vrai, je fus assez impertinente pour souhaiter que M. Gervais¹¹ eût été ici invisible. Je m'imagine qu'il aurait beaucoup perfectionné son art, en observant tant de belles femmes nues en différentes attitudes, s'entretenant ou travaillant, d'autres prenant le café ou le sorbet, et plusieurs mollement étendues sur leurs coussins, tandis que leurs esclaves (qui sont en général de jolies figures de 17 ou 18 ans) tressaient leurs cheveux en mille caprices divers. En un mot, voilà le Café des femmes, où se débitent toutes les nouvelles de la ville, où l'on invente les chroniques scandaleuses, etc. Elles prennent ce plaisir une fois la semaine, et restent là quatre ou cinq heures, sans jamais attraper de rhume, quoique elles passent immédiatement du bain chaud dans la chambre froide, ce qui me surprenait beaucoup. Une femme qui paraissait la plus considérable d'entre elles m'invita de prendre place à ses côtés, et aurait volontiers voulu que je me déshabillasse pour entrer au bain. Je fis quelques difficultés ; cependant comme elles me pressaient toutes vivement, j'ouvris ma chemise, et je leur fis voir mon corps de jupe¹², ce qui les contenta beaucoup, car elles s'imaginaient que j'étais cadennassée dans cette machine, et qu'il n'était pas en mon pouvoir de m'en débarrasser, et elles donnaient l'honneur de cette invention à mon mari.

Je fus enchanté de leurs grâces et de leur politesse, et j'aurais bien voulu passer plus de temps avec elles. Mais M. Wortley se proposait de partir le lendemain matin de bonne heure, et je me hâtai d'aller voir les ruines de l'église de Justinien¹³ ; scène qui ne m'amusa pas tant que celle que je venais de quitter, car ce n'est guère qu'un monceau de pierres.

Adieu, Madame. Je vous ai enfin intéressée, j'en suis sûre, par la description d'un spectacle que vous n'avez jamais vu, et dont aucun livre de voyages ne pourrait vous instruire ; car il n'y va pas moins que la mort à l'homme qu'on découvrirait dans un de ces lieux.

Lettres de Mme de Wortley Montagne, écrites pendant ses voyages en Europe, en Asie et en Afrique [...], trad. fr. J. P. Brunet, Amsterdam, J. F. Boitte, 1763, p. 93-98.

11 Claude Jervas (? 1675-1739), portraitiste irlandais, disciple de Keller, ami de Pope.

12 *My stays* (mon corset).

13 La basilique Sainte-Sophie, qui a donné son nom à la ville.

LES LIEUX SAINTS

Pierre Belon à Jérusalem

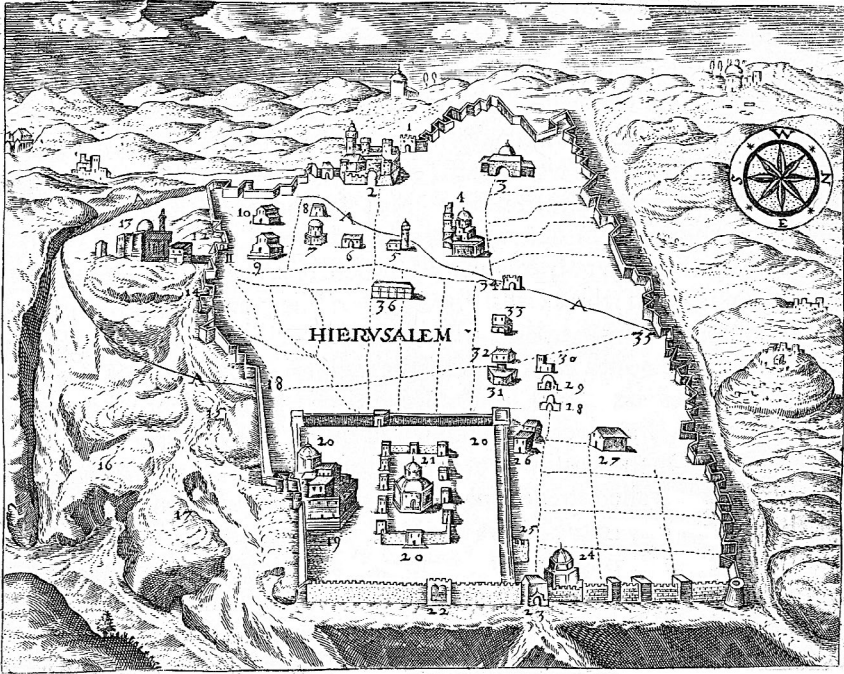
Au cours du ^{xvi}^e siècle, et bien davantage vers 1600, le pèlerinage aux Lieux saints tend à devenir une étape d'un Grand Tour en Orient, un trait qui se rencontre également dans les autres régions visitées : ainsi de l'Égypte. Voir P. Rubiès, dans *Travel Writings*, p. 248). On complètera le récit de Belon par la relation plus circonstanciée de Pietro della Valle, qui séjourna à Jérusalem lors de la Semaine sainte de 1616 : voir *Les Fameux Voyages de Pietro della Valle*, *op. cit.*, p. 305-333.

Partîmes de Rama avant qu'il fût jour, cheminâmes par grandes campagnes de terre grasse, en laquelle l'on pourrait bien cultiver quelque bon grain. Mais les habitants du pays, paresseux de leur profit, n'y labourent sinon par manière d'acquit. Il commençait déjà à être l'aube quand entrâmes en la vallée entre les montagnes de Jérusalem. Et quand nous fûmes quelque peu avancés léans, ayant les montagnes fort précipiteuses de côté et d'autre, trouvâmes quelques Arabes descendant deçà et delà, qui faisaient grand bruit sur les coteaux, lesquels sitôt qu'ils nous aperçurent, descendirent pour nous demander argent, feignant nous vouloir assaillir par force ; mais nous, qui avons été avertis que telles canailles rançonnent les passants étrangers quand ils sont les plus forts, n'en fîmes pas grande estime. Eux pour leur couverture feignent être pour la garde du pays du Grand Seigneur, furent contentés d'une petite somme d'argent. Aussi n'eussent-ils osé user de force car outre la troupe qui suivait monsieur de Fumel¹ il avait aussi dix janissaires de renfort qu'il avait pris à Gazaro [Gaza], que le sangiac² lui avait baillés. Aussi ont-ils bien cette astuce que lorsque les pèlerins sont en troupe pour leur pouvoir résister, ils ne les assaillent jamais. [...]

Nous arrivâmes en Jérusalem le mardi huitième de novembre. Après que nous fûmes sur les montagnes et eûmes cheminé quatre lieues, trouvâmes une fontaine aux pieds des ruines d'une église qui avait autrefois été un monastère, comme il appert par les peintures, et croyant qu'elle était des chrétiens latins, où il y a encore quelque apparence de cloître. Nous dînâmes là, et puis après allâmes coucher en Jérusalem.

1 Ambassadeur extraordinaire d'Henri II, 1547.

2 « Sangiac » : officier gouverneur d'une place.



Ill. 23. « Jérusalem », dans Sandys, *A Relation of a Journey [...]*, 1610

Les pèlerins qui y arrivent se vont loger selon la religion qu'ils suivent, car s'ils sont de l'Église romaine, que ceux de ce pays-là appellent être Latins, ils logent au monastère des cordeliers, qui est hors de la ville, assis dessus le mont Sion ; mais s'ils sont de la religion grecque, ils logent avec les caloyers grecs, qui ont leur logis en la ville près du Sépulcre. Et s'ils sont du pays du Prêtre Jean, ils logent avec les religieux indiens. Tout ainsi faut dire des autres nations chrétiennes, comme Géorgiens et Arméniens.

Les cordeliers sont communément trente ou quarante dedans le monastère, entre lesquels l'on en trouve de plusieurs nations, toutefois la plus grande part est italienne. Ils conduisent les pèlerins par tous les lieux saints du territoire entour Jérusalem. Aussi tiennent ordinairement un interprète à leurs dépens, lequel ils nomment *droguement*³, qui sait parler turc, arabe, grec et italien, et autres pour parler aux gens du pays et répondre pour les pèlerins, et les conduire par tous les lieux saints. Les cordeliers font la garde toutes les nuits en leur monastère, ayant chacun son heure déterminée, se tenant dessus les murs, pour ce que le monastère est hors de la ville. La peur qu'ils ont du larcin des Arabes est grande : car encore que leurs murailles sont bien hautes, si est-ce qu'ils ont peur que les habitants du plat pays ne les assaillent avec les échelles.

3 Du turc *drogman*, le français fera le *truchement*.

Le territoire de Jérusalem est assez bien cultivé, et principalement autour de la ville. Ils font leurs vignes avec diligence. Il y croît des pommiers, amandiers, figuiers et oliviers, desquels ils recueillent beaucoup d'huile. Mais les oliviers ont une particulière enseigne, qui les fait être différents aux autres : c'est qu'ils portent le gui chargé de semences rouges, au grand dommage des habitants : car il les rend stériles.

L'or et l'argent que les cordeliers de Jérusalem dépendent leur est envoyé de toutes parts du pays des Latins : car ils ont leurs aumônes assignées en diverses contrées d'Europe, qui sont recueillies par les gardiens de l'ordre, et en ont principalement en Chypre, France et Italie. Ils nous ont dit qu'ils soulaient en avoir en Allemagne et Angleterre, mais qu'ils n'en reçoivent plus rien. Il n'y a autre religion en Jérusalem du parti des Latins que les susdits cordeliers.

Le lendemain matin au point du jour quelque nombre de cordeliers nous conduisirent visiter les lieux saints autour Jérusalem, et commençâmes comme s'ensuit. La première chose qui nous fut montrée sortant du monastère, fut le lieu où Notre Seigneur fit la Cène avec ses disciples : mais les Turcs l'avaient usurpée sur les cordeliers, et en ont fait mosquée dédiée à Mahomet, qui est tout joignant le monastère des cordeliers. Mais monsieur d'Aramon leur a depuis fait rendre⁴. Quand nous fûmes quelque peu éloignés du monastère, ils nous montrèrent les lieux où les bras des Juifs qui voulaient empêcher les disciples d'emporter le corps de Notre Dame demeurèrent retirés, qui est joignant la porte de la ville. Plus outre suivant la muraille de la ville, vîmes le lieu où pleura saint Pierre quand il eut nié Notre Seigneur, près la vallée de Josaphat. [...]

Jérusalem a été revêtue de hautes murailles neuves depuis peu de temps en ça, toutefois de petite étoffe et fort faibles, qui ne pourraient résister au canon. Les maisons y sont couvertes en terrasse. Les boutiques qui sont ès grandes rues sont voûtées comme celles d'Alexandrie. Toutefois, la comparaison n'est pas égale : car les voûtes de Jérusalem sont de pierre de taille, de superbe édifice, qui en quelques endroits restent en leur entier, depuis le temps que les Juifs y dominaient. Les marchands qui vendent les drogueries de Jérusalem parlent plusieurs langages, tout comme au Caire. Les nations chrétiennes le plus souvent envoient des hommes, plus ou moins selon la contrée, pour habiter en la ville et se tenir au sépulcre, dont advient que l'on compte douze langues de la religion chrétienne, différentes l'une à l'autre. [...] Lesquelles nations ont chacune une chapelle à part soi, pour ce que toutes diffèrent en quelques points, et sont entretenues de l'argent que leur envoient les princes de leurs provinces. Les Grecs tiennent le chœur, qui ont la garde du lieu de Calvaire, et les Latins

4 Voir cet épisode (et la lettre de Soliman à François I^{er}, 1528) dans la relation de son voyage par Jean Chesneau, éd. Ch. Schefer, E. Leroux, 1887, p. 259-261.

ont la garde du Sépulcre. Les religieux de toutes les susdites nations entrent léans et sortent quand ils veulent sans rien payer. L'église de ce Saint-Sépulcre de Notre Seigneur enferme tout le circuit du Calvaire, qui est en lieu plat, et non en montagne, comme plusieurs ont estimé. Elle est haute, et est de forme ronde. Il y a une ouverture à claire-vue. Et au milieu de cette rondeur le Saint Sépulcre de Notre Seigneur est dessous au milieu de la nef, dedans l'enceinte d'une petite chapelle couverte en voûte ronde, toute de fin marbre. Le gardien des cordeliers du mont Sion a coutume de bailler une certification aux pèlerins qui ont été envoyés par quelqu'un, afin que ce leur soit témoignage qu'ils ont été là, lequel contient toutes autres choses par le menu, que je n'ai pas spécifié en ce lieu à cause de brièveté.

Les Observations de plusieurs singularitez [...], Anvers, Plantin, 1555, livre II, chap. LXXX-LXXXVI, p. 248-254.

L'AFRIQUE DU NORD

George Sandys en Égypte (1611)

À partir de 1580 environ, de nombreux voyageurs occidentaux se rendent en Égypte (l'Institut français d'archéologie orientale du Caire a, dans un passé récent, édité beaucoup de leurs relations). Dans les pays que baigne la Méditerranée orientale, ils ne sont que trop tentés de mettre leurs pas dans ceux de leurs nombreux devanciers, comme le leur reprochera encore, en 1759, une recension d'O. Goldsmith (*The Collected Works*, éd. A. Friedman, Oxford, Clarendon Press, 1964, t. I, p. 184). Il ne leur est pas toujours aisé, non plus, de démêler le vrai et le légendaire dans les textes des auteurs anciens qu'ils utilisent. Les relations relatives à l'Égypte illustrent, à des degrés divers, cette double difficulté.

Le Nil

Le surlendemain [5 février] nous nous embarquâmes pour Le Caire dans une gerbille¹ servie par sept mariniers, que nous engageâmes pour douze dollars. Ce bras du Nil est aussi large à Rosette que la Tamise à Tilbury, et va se resserrant peu à peu, et avec si peu de fond en maints endroits que nous eûmes beaucoup à faire pour nous dégager des sèches où nous nous étions engagés, l'eau étant toujours épaisse, comme si elle venait d'être agitée, et nous avançons avec un courant lent et silencieux. Dix milles en amont de Rosette se trouve cette branche du fleuve qui conduit à Alexandrie². Au cours du voyage nous achetions souvent pour six pence du poisson capable de nourrir vingt personnes. De chaque côté de la rivière se trouvent de nombreuses villes, mais dont on ne fait pas grand cas ; elles se font le plus souvent vis-à-vis, construites partie en briques, partie en boue ; beaucoup des maisons, passablement pauvres, ressemblaient à des ruches d'abeilles, posées sur de petites collines produites par le travail des hommes pour se protéger, eux et leur bétail, durant le temps de la crue. Tout le long des rives était un très grand nombre d'arches profondes et spacieuses dans lesquelles ils faisaient couler le fleuve, tirant de l'eau dans de hautes citernes avec des roues munies de cruches et tournées par des buffles³ ; de là elle coule

1 Ou *djerme*.

2 Sur les modifications apportées au relief de l'Égypte par les crues du Nil, lire P. della Valle, *Les Fameux Voyages*, *op. cit.*, p. 208-209 et 215.

3 La *saqiyeh*.

dans de petits fossés creusés au sommet des berges et elle est ainsi convoyée dans les terres, tout le pays étant très plat. Les vents nous étaient bien rarement favorables, de sorte que les pauvres Maures furent pour la plus grande partie du chemin contraints de héler le bateau, barbotant souvent jusqu'à mi-corps pour le dégager des petits fonds. À chaque effort qu'ils faisaient (et dans tout leur travail) ils criaient *Elough*⁴, persuadés que Dieu est près d'eux quand ils le nomment, le diable au loin et tous les obstacles atténués. C'est un étrange spectacle de voir chez eux un tel nombre de gens épuisés en raison de leur dur travail et de leur maigre nourriture. Les agréables marches que nous faisons sur les berges rendaient notre interminable traversée moins fastidieuse. Nous étions remplis d'étonnement devant la fertilité du sol et la précocité de ses fruits, alors aussi avancés que chez nous en juin : ils commencent ici à moissonner à la fin de mars.

406

S. Purchas, *His Pilgrimes*, Glasgow, Mac Lehose, 1905, livre IV, p. 188-189.

Les pyramides

Les Pyramides font, comme il se doit, l'objet de nombreuses descriptions ; celle de Sandys tente, au prix d'une certaine lourdeur parfois, de combiner des souvenirs de lectures et la précision du regard.

Tout à l'ouest de la ville, très près de ces déserts, sur une table rocheuse attenant à la vallée se dressent ces trois Pyramides, barbares monuments de prodigalité et de vaine gloire, si universellement célébrées. Leur nom provient d'une flamme de feu, eu égard à leur forme : large à la base, pointue au sommet, comme un diamant taillé. Elles exprimaient pour les Anciens l'origine des choses et cette substance informe en train de prendre forme. De même qu'une pyramide commence en un point, à sa hauteur maximale et se dilatant petit à petit de toutes parts, ainsi Nature procédant d'une inépuisable fontaine (Dieu lui-même, souveraine essence) reçoit une diversité de formes, se répandant en diverses sortes et sous une multitude de figures, unissant le tout en une tête suprême, source de toute excellence. [...]

Il est très manifeste qu'elles étaient, comme le reste, les sépulcres royaux des Égyptiens. La plus grande des trois, et première des sept merveilles du monde, carrée à la base, est supposée mesurer huit acres au sol. Chaque côté mesurant trois cents pas de long, le carré du sommet est fait de trois pierres seulement, mais assez grand pour que soixante hommes s'y tiennent debout ; on y monte par deux cent cinquante cinq marches haute chacune de trois pieds, et d'une largeur

4 Allah.

proportionnée. Aucune pierre de l'ensemble n'est assez petite pour pouvoir être portée par nos charrettes. Elles ont été taillées dans les montagnes de Troie, loin en Arabie, par ceux qu'on appelle les captifs troyens, et apportées en Égypte par Ménélas pour être assemblées ici⁵. Comment elles y ont été apportées, c'est un sujet d'étonnement, et comment on les a assemblées, un plus grand encore. Il fallut vingt ans pour les édifier, par six mille hommes y travaillant continuellement : on dit que, seulement en radis, aulx et oignons, ils ont consommé mille huit cents talents. Ils épuisaient leurs trésors à ces entreprises et autres semblables, et y employaient les gens, de crainte qu'à terme une richesse aussi immense corrompe leurs successeurs et qu'une dangereuse oisiveté fasse naître chez le sujet un désir d'innovation. Toutefois ce fut pour le Temps un morceau trop gros à dévorer : se dressant, selon une conjecture probable, depuis trois mille deux cents ans, elles sont maintenant plutôt vieilles que ruinées, à l'exception de la face nord, la plus dégradée, en raison de l'humidité du vent du nord-ouest, qui est la plus forte. Au terme de nombreux arrêts et avec difficulté, nous atteignîmes finalement le sommet, et de là nos yeux purent se délecter de contempler le roi des fleuves et le plus fertile des pays. Au sud et à portée de la main, les momies ; plus loin, diverses autres énormes pyramides : n'était celle-là, chacune d'elles pourrait être réputée une merveille. Durant une grande partie de la journée, elle ne projette aucune ombre sur la terre, mais est éclairée en même temps de tous côtés. Descendant du côté de l'est, en dessous de nous, également distante de chaque coin, nous approchions de l'entrée, qui semblait avoir été obturée jusque-là, à dessein ou non, à la fois par le lieu lui-même, ainsi qu'il apparaît sur la gravure ci-jointe, et par l'étroitesse du passage ménagé à l'intérieur.

Nos janissaires y déchargèrent leurs arquebuses, de crainte que certains aient rôdé à l'intérieur afin de nous faire un mauvais coup, et gardèrent l'entrée pendant que nous nous introduisions, redoutant les Arabes pillards. Pour avoir la meilleure prise, nous ôtâmes nos chaussures et grande partie de nos vêtements, avertis de la chaleur qui y régnait, égale à celle d'un four. Notre guide, un Maure, marchait devant et nous suivions, avec nos lumières dans les mains. Un passage très redoutable, et non moins encombré, pas plus d'un yard de large et quatre pieds de haut : c'était la mesure de chaque pierre. De telle sorte que, toujours courbés et parfois rampants, à cause des décombres, nous descendîmes une centaine de pieds (non par des escaliers, mais comme du haut d'une colline), jusqu'à un lieu élargi en un petit cercle ; et l'effrayante descente continuait qui, selon eux, n'aurait jamais dû être poussée plus loin. Sauf qu'un bassa du Caire, désireux de chercher parmi les secrets de l'endroit, contraignit

5 Sur la source de cette légende, voir éd. O. V. Volkoff, *Voyage de 1611*, Le Caire, IFAO, 1973, p. 159, n. 397.

divers condamnés à entreprendre la chose, bien pourvus de lumières et de provisions, et que certains réapparurent presque trente milles plus loin dans le désert. Une fable inventée seulement pour susciter l'étonnement. Mais d'autres ont écrit qu'au pied il y a un puits spacieux de quatre-vingt-six coudées, rempli lors de la crue par des conduits secrets ; au milieu, une petite île, et dessus une tombe contenant le corps de Kheops, un roi d'Égypte qui fut le bâtisseur de cette pyramide, ce qui a beaucoup plus d'apparence de vérité. Depuis quelqu'un m'a dit savoir de sa propre expérience qu'il y a tout au fond une grande place carrée (mais sans eau) à laquelle il était parvenu par une autre entrée donnant sur le sud, connue de quelques-uns seulement (celle qui est ouverte aujourd'hui ayant été fermée sur ordre), et qu'il remonta par cet endroit. En tournant à main droite, on parvient à une petite chambre dans laquelle des vapeurs méphitiques et la difficulté du passage nous firent refuser d'entrer. Nous hissant jusqu'à l'entrée du donjon dont nous avons parlé, nous montâmes comme sur le dos d'une arche, sur cent vingt pas environ, par un chemin pas plus large que le précédent. Là, nous traversâmes une longue entrée qui conduisait droit devant, si basse que nous ne profitions guère de l'avantage inconfortable qu'il y a à courber le dos. Elle nous conduisait à une petite chambre au toit bien compassé, plus longue que large, de marbre poli, à moitié pleine de décombres, dont l'odeur de gravier nous contraignit à un prompt retour. Grimant donc au-dessus de cette entrée, nous montâmes comme précédemment, environ cent vingt pieds plus haut. Cette entrée était extrêmement haute, mais pas plus large d'un bord à l'autre que l'envergure d'un homme, et close en haut par une admirable architecture, le marbre magnifique et aussi adroitement joint que s'il avait été taillé à même la roche vive. Arrivés en haut, nous entrâmes en une belle chambre, large de vingt pieds, longue de quarante, le toit à une merveilleuse hauteur ; et les pierres si grandes que huit faisaient le sol, huit le toit, huit les dalles des extrémités et seize les côtés, le tout façonné en marbre de Thèbes. Au travers de la chambre à l'extrémité supérieure se dressait une tombe, découverte, vide, toute d'une pierre : à hauteur de poitrine, sept pieds de long, moins de quatre de large, et qui résonnait comme une cloche. C'est certainement là que se trouvait le corps du bâtisseur. Ceux qui érigeaient des monuments aussi coûteux ne le faisaient pas seulement par ostentation, mais renforcés dans leur opinion par des observations astronomiques, ils croyaient que l'âme pouvait survivre à la dissolution de la chair, et que trente-six mille ans s'étant écoulés, elle se réunissait à nouveau dans le même corps, rendu à sa condition première. À une extrémité de la tombe et tout près du mur s'ouvrait un puits avec une entrée longue et étroite, conduisant à une autre chambre. Dans les murs, en haut de chaque côté de la chambre supérieure, il y avait deux trous, l'un en face de l'autre ; on n'en voyait pas la fin, et ils n'étaient pas assez larges pour pouvoir y

ramper ; noirs de suie à l'intérieur et creusés, disaient-ils, par la flamme d'un feu qui les transperça. C'est là tout ce que cette énorme masse renferme à l'intérieur de ses sombres entrailles : du moins tout ce qu'il y avait à voir.

Hérodote rapporte⁶ que le roi Kheops était devenu si pauvre par sa construction qu'il avait été contraint de prostituer sa fille, la chargeant de prendre tout ce qu'elle pourrait obtenir ; laquelle soucieuse de sa propre gloire, demanda de nombreuses pierres à ses nombreux clients, avec lesquelles elle construisit la deuxième pyramide, lisse à l'extérieur, et dépourvue d'entrée. La troisième, qui se dresse sur un niveau plus élevé est très petite en comparaison de l'autre mais, selon Hérodote et Strabon, de plus grande beauté⁷, et non moins onéreuse, construite entièrement de pierre de touche⁸, difficile à travailler, et apportée depuis les plus lointains monts d'Éthiopie : mais cela ne se peut ; l'intention avait toutefois été de la recouvrir de marbres de Thèbes, qu'on trouve en grande quantité auprès d'elle. Construite par Mykérinos, le fils de Kheops, d'autres disent par une courtisane de Naucratis, nommée Dorica par la poétesse Sapho, aimée de son frère Caraxus qui, chargé de vins fit maintes fois voile ici depuis Lesbos. D'autres nomment Rhodope⁹, une autre qui exerçait le même métier et fut compagne d'esclavage du fabuliste Ésope puis, affranchie, vint s'établir dans cette ville, où une personne de son état était tenue pour noble. Mais on ne peut croire que la prostitution lui ait permis d'amasser un tel trésor.

On conte une histoire selon laquelle, étant un jour à sa toilette, un aigle lui déroba sa chaussure, la porta à Memphis et la laissa tomber du ciel sur les genoux du roi qui, étonné de l'accident, et admirant sa forme, envoya sur-le-champ par tout son royaume pour savoir à qui elle appartenait. On la trouva à Naucratis et l'amena à lui, qui en fit sa reine, et à sa mort la fit enclorre en ce monument. Elle vivait au temps d'Amasis¹⁰.

Non loin de ces pyramides se dresse le colosse dont la bouche est taillée dans le roc, comme s'il avait été apporté à dessein par la nature ; le reste est fait d'énormes pierres plates posées là et taillées pour composer la forme d'une femme éthiopienne, adorée autrefois par les gens de la campagne comme une divinité rurale. En dessous est enterré, dit-on, le corps d'Amasis, d'une forme moins monstrueuse que le rapporte Pline¹¹, qui affirme que la tête mesure cent deux pieds, alors que la hauteur totale n'est que de soixante. Le visage est quelque peu défiguré par le Temps, ou par l'injure des Maures qui détestent les

6 Hérodote, *Histoires*, II, 126.

7 Hérodote n'en dit rien.

8 Du basalte.

9 Hérodote, II, 134, 135. Voir également Élien, *Varia historia*, livre XIII, chap. XXXIII, qui nomme le roi (Psammétique) et Strabon, livre XVII, chap. XXXIII (808), source possible d'Élien.

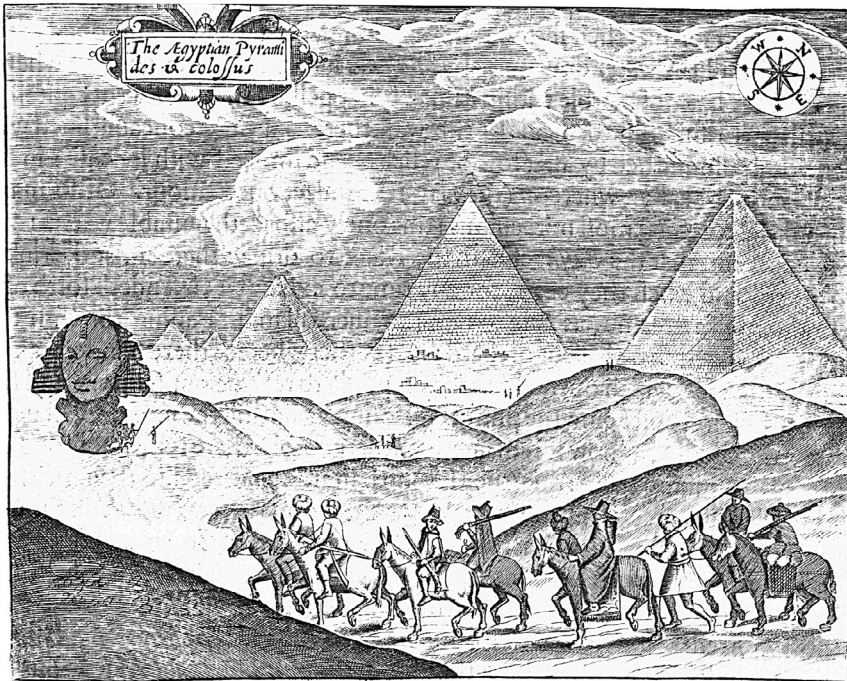
10 578-525 avant J.-C., fondateur de Naucratis.

11 Pline, *Histoire naturelle*, livre XXXVI, 17, 1 (plus ancienne mention connue du Sphinx).

images. Ledit auteur (d'autres aussi) l'appelle un Sphinx. Le haut d'un Sphinx ressemble à une jeune fille, le bas à un lion : au moyen de quoi les Égyptiens représentaient la crue du fleuve (et par conséquent de leurs richesses), dont les eaux montent quand le soleil est dans les signes du Lion et de la Vierge¹². Il dépasse du sol depuis les épaules seulement, bien que Pline lui prête un ventre, ce qui ne s'accorde pas avec la vérité, sauf si le sable a recouvert le reste. Dans leurs hiéroglyphes, les Égyptiens représentaient par le Sphinx une catin, au visage aimable et attirant, mais avec la tyrannie et la rapacité d'un lion, qu'elle exerçait sur le pauvre amant au cœur brisé qui recherchait une mort volontaire.

S. Purchas, *His Pilgrimes*, Glasgow, J. Mac Lehose and sons, 1905, livre VI, p. 202-207.

410



Ill. 24. « Les pyramides et le Sphinx », Sandys, *A Relation of a Journey* [...], 1621

Jean Thévenot : les momies de Saqqara

Pour visiter la grande nécropole de Saqqara, à une quinzaine de kilomètres au Sud-Est de Gizeh, Thévenot part avec son guide deux heures avant le jour, afin d'éviter la chaleur. Pietro della Valle avait laissé dans ses *Viaggi* une relation de sa visite (1616) à ce même site de momies (voir ce texte

¹² Le Sphinx représente, en fait, Kephren veillant sur la nécropole.

dans *Viaggiatori del Seicento*, éd. M. Guglielminetti, Torino, UTET, 1976, p 347-357, éd. A. Invernizzi, In viaggio, 2001, p. 99-127, et dans la traduction française des *Fameux Voyages*, *op. cit.*). Il s'y était rendu sous bonne escorte et avait traité avec des paysans plus complaisants que l'avidé « maître des momies » de Thévenot, explorant ainsi un « puits » quasiment intact où il avait pu admirer, entre autres, les riches ornements de deux corps, l'un d'un personnage important, l'autre, féminin (sa sœur ou son épouse) ; mais ni l'un ni l'autre ne renfermaient ces figurines (« *idoletti* ») que cherchera aussi Thévenot ; et bien que mis à jour très récemment, ils avaient déjà été dépouillés de certains bijoux. Les deux momies de della Valle ont appartenu plus tard au musée de Dresde (voir E. S. Bates, *Touring in Europe*). Pour une autre découverte de momie, voir le récit de John Saunderson, 1586, dans Purchas, *His Pilgrimes*, *op. cit.*, livre IX, chap. XVI, p. 418-419.

Ce champ commence tout près du lieu où était autrefois la superbe ville de Memphis¹³, dont il se voit encore quelques vestiges près du Nil : dans ce champ se voient plusieurs pyramides, et cela durant plusieurs milles ; mais comme elles ne sont pas considérables, je ne parlerai que d'une fort belle, qui est à quatre ou cinq milles du lieu où nous fîmes ouvrir un puits de momies. Ayant donc arrêté avec le maître des momies qu'il m'ouvrirait pour huit piastres un puits qui n'eût jamais été ouvert, il fallut les payer par avance : autrement ils n'auraient point travaillé.

Pendant qu'il commence l'ouvrage avec deux Mores, l'auteur va visiter une pyramide.

Après avoir vu cette pyramide, nous retournâmes aux momies, au lieu où on nous creusait un puits ; mais ils nous trompèrent comme ils font beaucoup d'autres, ouvrant un puits qui aura déjà été ouvert vingt fois, et vous jurent qu'il ne l'a jamais été. Cependant l'avantage qu'il y aurait de descendre dans un qui n'aurait jamais été ouvert, c'est qu'on y trouverait des idoles, et autres curiosités semblables ; mais lorsque ces canailles trouvent quelque chose, ils le gardent, pour le venir vendre à la ville aux Francs, et pour ce n'ouvrent point de puits qui n'aient jamais été ouverts que lorsqu'ils sont seuls : ces puits sont carrés, et bâtis d'assez bonne pierre ; ils sont remplis de sable, qu'on fait tirer. Après qu'ils en eurent tiré le sable, ils nous dévalèrent dedans avec une corde liée à l'entour de notre corps, laquelle ceux qui étaient en haut tenaient ; il était profond de deux à trois piques ; étant au fond, nous passâmes par un trou, en mettant le ventre à terre, parce qu'ils n'avaient pas ôté assez de sable, et nous entrâmes dans une petite chambre dont les murs et la voûte étaient de pierres. Il y avait trois ou quatre corps, dont il n'y en avait qu'un entier, les autres étant par pièces, ce qui nous fit bien connaître que ce puits avait déjà été ouvert. Nous voulûmes donc faire ouvrir celui qui était entier, mais ils ne voulurent point le rompre, que je ne leur payasse, c'est pourquoi je leur en donnai une piastre, dont ils n'étaient

13 La construction d'Alexandrie avait précipité la décadence de l'ancienne capitale d'Égypte qui n'était plus, au XVII^e siècle, qu'une plaine d'où émergeaient quelques décombres.

pas contents. Mais comme ils virent que je faisais mine de le rompre malgré eux, et sans leur rien donner, ils reçurent mon argent, et mirent cette momie en pièces. Ce corps était fort grand et large, et était dans une caisse de bois bien épais ; elle était bien fermée de tous côtés. Ce bois n'était point du tout pourri, et nous trouvâmes que c'était du bois de vrai sycomore, qu'on appelle en Égypte figuier de Pharaon ; ce bois ne se pourrit pas si aisément que les autres bois. Dessus le bois était taillé en bosse le visage de la personne qui était dedans ; il se trouve aussi de ces coffres qui sont de pierre, avec le visage de la personne qu'elle enferme représenté en bosse, et tout du long des hiéroglyphes. Il y a deux de ces pierres dans la maison de M. Fouquet¹⁴ à Saint-Mandé, et j'en avais aussi deux, dont l'une fut rompue en Alexandrie, et j'ai encore l'autre, que j'ai amenée bien entière, elle pèse de 700 à 800 livres ; il y a de ces sortes de caisses qui sont faites de plusieurs toiles collées ensemble, qui sont aussi fortes que celles de bois. J'en ai une de cette sorte dans mon cabinet, faite de plus de 40 toiles collées ensemble, lesquelles ne sont point du tout pourries ; elle est toute couverte d'idoles et d'hiéroglyphes peintes sur un plâtre fort délié, dont la première toile est enduite, mais elle est un peu gâtée, le plâtre s'en étant écroulé en quelques endroits. Entre ces figures il y en (*sic*) a un compartiment vers le bas large de deux pouces et long d'un pied, étant en face en travers de la dite caisse, dans lequel se voit peinte la façon dont les anciens Égyptiens embaumaient les corps¹⁵. Au milieu de ce compartiment, il y a une longue table taillée en forme de lion, sur le dos duquel est étendu le corps qui se doit embaumer, et auprès est un homme tenant un couteau à la main dont il ouvre le cadavre ; cet homme a un masque fait en bec d'épervier, sans doute selon la coutume de leurs embaumeurs, qui se servaient de cette forme de masque pour ne pas respirer la corruption qui pouvait sortir de ces corps morts, comme font encore à présent les médecins en Italie, qui durant la peste ne sortent jamais sans un masque de cette façon, dans le long nez duquel il y a des parfums ; quoique je ne doute point que ce masque ne soit la tête d'Osiris, que les Égyptiens représentaient avec une tête d'épervier, comme Anubis avec une tête de chien, le Nil avec une tête de lion, etc. Mais pour marque plus assurée que c'est un embaumement, on voit sous la dite table quatre vases sans anse, qui ne peuvent être autre chose que des vaisseaux où se conservaient les drogues nécessaires tant à l'embaumement, comme le baume, la cedria, etc, que pour l'enveloppement et incrustation du corps, comme le bitume et autre : des deux côtés de cette table sont plusieurs personnes debout et assises en diverses postures. Mais pour revenir à mon premier discours, ayant

14 Le surintendant des finances, tombé en disgrâce en 1661.

15 Pour l'évocation des pratiques funéraires des Égyptiens, les voyageurs des XVI^e-XVII^e siècles pouvaient se référer à la description très précise qu'en avait laissée Hérodote.

rompu à grands coups de cognée cette bière de bois dont j'ai parlé, nous y trouvâmes un corps tout entier, qui était disposé de cette sorte. Le visage était couvert (comme sont ordinairement tous les autres) d'une façon de casque de toile accommodée avec du plâtre, sur lequel était représenté en or le visage de cette personne ; et ôtant ce casque, nous ne trouvâmes aucun reste de son visage, qui est ordinairement réduit en poudre ; je crois que c'est qu'il ne se peut pas si bien gommer que les autres parties du corps et toutefois j'ai apporté de là à Paris une tête de momie toute entière ; mais elle est toute couverte de bandelettes de toile si proprement ajustées qu'elles n'empêchent point qu'on ne voie la figure des yeux, du nez et de la bouche. Le reste du corps était emmailloté avec de petites bandes de toile fort proprement faites ; mais ce bandage était avec tant de tours et de retours, que je crois qu'il y en avait plus de mille aunes, et assurément ce bandage est si merveilleux que je crois qu'on ne pourrait plus à présent en faire si bien, comme m'ont avoué plusieurs chirurgiens ; il y avait en long dessus l'estomac une bande de toile large de trois bons doigts, et longue d'un bon pied et demi ; elle était attachée avec les autres bandes, et il y avait dessus la dite bande plusieurs lettres hiéroglyphiques écrites en or. Je pris cet écriteau et le pliai pour le porter en haut plus commodément ; j'avais espéré de trouver dans cette bière des idoles, sachant qu'ils en enterraient plusieurs avec leurs morts, soit de pierre, cuivre, ou terre verte, comme j'en ai vu plusieurs qui ont été trouvés dans ces corps ; mais n'y ayant rien trouvé, je crus qu'il y en aurait quelques-uns dans son estomac, car les ayant ouverts et embaumés, ils enfermaient aussi assez souvent des idoles dans leurs estomacs : c'est pourquoi je le fis rompre, mais nous n'y trouvâmes rien. Je considérai donc ce baume dont nous avons perdu l'usage, il est noir, dur, et luisant comme de la poix, il en a même l'odeur, toutefois plus agréable : cela conservait ces corps en leur entier, et je crois que le sable n'y contribuait pas peu, car même dans les grands déserts de l'Arabie, on trouve quelquefois des chiens et quelquefois aussi des hommes morts tout entiers, qui s'étant endormis, et étant restés en arrière de la caravane, il vient de grands vents qui portent avec eux des mers de sable, lequel trouvant encore un corps s'y arrête, et le couvre ; après cela un homme n'en peut plus sortir, et ces sables qui sont salés conservent ces corps, en tirant toute l'humidité, et on les trouve lorsqu'un autre vent en chasse le sable de dessus. Plusieurs ont cru que ces corps ainsi séchés fussent la vraie momie, ce qui est faux, et celle dont les marchands apportent en chrétienté, et qui sert en médecine, est la première décrite. Proche de cette chambre où j'entrai, il y en avait encore plusieurs autres pleines de corps, mais comme les entrées étaient pleines de sable, je me fis retirer en haut avec la même corde avec laquelle on m'avait dévalé, fort mal satisfait de mes Mores, qui m'avaient ouvert un puits si chétif. Étant en haut, je regardai mon écriteau de toile avec lettre d'or, mais je fus bien

fâché de voir que toutes les lettres étaient disparues, et cela par ma faute, parce que cela étant fort humide, je le pliai en deux, et ainsi tout l'or et la peinture attacha d'un côté à l'autre, au lieu qu'il le fallait porter tout de son long, et le faire sécher au soleil. Mais j'en ai apporté d'autres plus belles lesquelles sont seulement un peu gâtées par le chemin, j'y ai apporté aussi quelques mains de momies, qui sont encore aussi entières qu'elles aient jamais été ; j'y ai été aussi assez heureux pour trouver à acheter sur le lieu même quelques idoles de ces Mores, qui les viennent vendre à la ville aux Francs. Ces idoles sont de plusieurs sortes, et en plusieurs postures ; il y en a de bronze, de plusieurs sortes de pierre, et de plusieurs sortes de terre aussi ; au moins en ai-je de toutes ces sortes, lesquelles toutes je suis bien assuré qu'elles ont été tirées des momies, et il ne faut point dire qu'ils les contrefont, car outre qu'ils n'ont pas assez d'industrie pour cela, c'est que le vil prix pour lequel ils les donnent ne vaut pas seulement la matière. Voilà tout ce que j'ai pu remarquer des pyramides et des momies. Par là on voit que les anciens Égyptiens dépensaient plus pour leur tombeau qu'ils ne faisaient en toute leur vie, et une de leurs raisons était que leurs maisons n'étaient que pour y habiter le peu de temps qu'ils vivaient, et leurs tombeaux les palais où devaient habiter leurs âmes pendant plusieurs siècles.

Relation d'un voyage fait au Levant, Paris, L. Bilaine, 1664, chap. VI
« Des momies », p. 256-262.

Nicolas de Nicolay : Alger

En juillet 1551, Nicolay appartient à la suite de M. d'Aramon, ambassadeur de France auprès de Soliman, qui se rend à Alger avant de rejoindre la flotte turque en Méditerranée orientale. Nos notes doivent beaucoup à l'édition que M.-Ch. Gomez-Géraud et St. Yerasimos ont donnée des *Navigations*, Paris, CNRS Éditions, 1989 (voir Notices).

Description de la ville d'Alger

Alger est cité d'Afrique fort ancienne, premièrement édifiée par un peuple africain appelé Mezgana duquel elle prit son premier nom. Puis fut dite Iol, et fut le siège royal de Juba. Au temps que les Romains dominaient en Afrique, en l'honneur de César, elle fut appelée Julie Césarée. Depuis, les Maures la nommèrent Gezeir, Arabe Elgezair, qui en leur langage signifie îles, à cause qu'elle est voisine des îles Majorque, Minorque, Ievisse et Fromentière¹⁶. Mais les Espagnols aujourd'hui la nomment Alger. Quoi que ce soit, elle est située

¹⁶ Le rapport erroné établi avec les Baléares provient de la lecture de la *Description de l'Afrique* de Léon l'Africain ; Ievisse : Ibiza.

sur la mer Méditerranée à la pente d'une montagne, et environnée de fortes murailles avec remparts, bons fossés, plates-formes et boulevards, presque en forme triangulaire. La largeur qui est vers le bas du côté de la mer va en étrécissant presque jusqu'au plus haut faite, où il y a un fort grand bastion fait en forme de citadelle pour commander à la ville et à l'entrée du port. Quant aux édifices, outre le palais royal, il y a plusieurs belles maisons des particuliers, davantage grand nombre de bains et cabarets publics. Et y sont les places et rues si bien ordonnées que chacune a ses artisans à part ; il peut bien y avoir trois mille feux. Au bas de la ville qui regarde la tramontane, joignant les murailles battues des vagues de la mer, en une grande place, est par singulier artifice et superbe architecture édifée leur principale et maîtresse mosquée¹⁷. Et un peu plus bas se voit l'arsenal qui est le lieu où on retire et raccoutre les galères et autres vaisseaux. Cette cité est fort marchande à cause qu'elle est située sur la mer, et si est par ce moyen merveilleusement peuplée pour sa grandeur. Car elle est habitée de Maures, Turcs et Juifs en grande quantité, qui avec merveilleux gain exercent le train de marchandise et si prêtent ordinairement à usure. Ils ont deux marchés toutes les semaines auxquelles arrivent peuples infinis des montagnes, plaines et vallées circonvoisines, qui y apportent toutes sortes de fruits, graines et volailles à très grand marché. Car j'ai vu bailler la perdrix pour un judit¹⁸, qui est une petite monnaie d'argent de forme carrée revenant environ à la valeur de quatre deniers et maille de notre monnaie. Vrai est que ces perdrix ne sont si grosses ni si délicates que les nôtres. Les poules et poulets y sont pareillement à grand marché, parce qu'ils ont dans la plupart des maisons des fourneaux faits à peu près comme les poêles ou étuves d'Allemagne, dans lesquels avec une lente chaleur, ils font couvrir et éclore leurs œufs sans aide de poules. Et pour tant ne se faut ébahir s'ils ont grande multitude de telle volaille. Ils ont semblablement grand nombre de chameaux et de bœufs qu'ils chargent, ferment et chevauchent comme chevaux. Et allant par les rues à cause de la multitude du peuple qui y est merveilleuse, vont criant à haute voix : « *Baluc, baluc* », qui est à dire : gare, gare. J'y ai vu aussi plusieurs Maures montés sur chevaux barbes, sans selle, bride, étriers ni éperons, seulement avaient un filet à la bouche pour les arrêter. Et quant aux hommes ils étaient tout nus sauf qu'ils portaient à l'entour du corps pour cacher leurs parties honteuses quelque pièce de serge blanche en façon d'écharpe, et autour de leur chef un linge entortillé qu'ils font passer au-dessous du menton. Leurs armes sont trois dards, ou longs javelots qu'ils portent en la main dextre, lesquels ils dardent et lancent avec une dextérité admirable. Et sur le bras senestre attachent un large poignard un peu

¹⁷ La mosquée du port, dite aussi Djami al-Kebir.

¹⁸ Pièce d'argent carrée frappée d'abord en 1546.

recourbé, à la façon d'un malchus¹⁹, qu'ils appellent secquin, lequel leur sert pour parer aux coups et pour offenser leurs ennemis quand ils viennent aux approches. La plupart de ceux qu'on appelle Turcs en Alger, soit de la maison du roi ou des galères, sont chrétiens reniés et mahométisés de toutes nations. Mais surtout force Espagnols, Italiens et Provençaux des îles et côtes de la mer Méditerranée, tous adonnés à paillardise, sodomie, larcins et tous autres vices détestables, ne vivant que des courses, rapines et pilleries qu'ils font sur la mer, et îles circonvoisines ; et avec leur art piratique, amènent journellement en Alger un nombre incroyable de pauvres chrétiens qu'ils vendent aux Maures et autres marchands barbares pour esclaves, qui puis les transportent et revendent où bon leur semble, ou bien à coups de bâton les emploient et contraignent au labourage des champs et tous autres vils et abjects métiers, et servitude presque intolérable. Par quoi ne se faut émerveiller si ces pauvres esclaves chrétiens ne faisaient scrupule de nous mettre tous en danger pour eux mettre en liberté. Hors la ville, du côté d'Occident, se trouvent plusieurs beaux et délicieux jardins peuplés et décorés de divers arbres produisant fruits de toutes sortes. Entre autres choses il y a des melons de bonté et suavité incomparable. Ils ont pareillement un autre fruit appelé pastèque, que les Italiens appellent anguries, ressemblant en grosseur et couleur à nos citrouilles vertes d'hiver ; lequel fruit ils mangent cru sans pain ni sel, et a la chair si délicate et si douce qu'elle fond en la bouche, rendant une eau comme sucrée qui sert grandement pour rafraîchir et désaltérer. Autour de leurs jardins y a force puits pleins de bonne eau, et le terroir des environs, encore qu'il soit en montagne et vallées, est assez fertile en fruits et bonnes vignes. De l'autre part qui regarde l'orient, hors la ville, découle dans la mer un petit fleuve nommé Savo²⁰, qui sert grandement tant pour le boire que pour autres commodités, et qu'ainsi soit, il fait moudre plusieurs moulins. Le rivage de la mer depuis le cap de Matifou (ou encore se voient les vestiges de l'ancienne cité Tipasa²¹, laquelle fut autrefois par les empereurs romains honorée du droit des pays latins) se courbe, et contourne à la forme d'un croissant. Et, tout le long du fleuve et du rivage, les femmes et les filles esclaves Maures de la ville d'Alger vont laver leur linge, étant ordinairement toutes nues, excepté qu'elles portent une pièce de toile de coton de quelque couleur bigarrée pour couvrir leurs parties secrètes (lesquelles toutefois pour peu d'argent elles découvrent volontiers) et portent aussi pour ornement, au col, aux bras et aux jambes des grands colliers ou bracelets de laiton embellis de quelques pierres fausses. Mais quant aux femmes des Turcs ou Maures, on ne les

19 Poignard à lame recourbée.

20 Peut-être l'oued Kniss.

21 Confusion entre Temendfust, que mentionne Léon l'Africain, près du cap Matifou, et Tipasa, à 70 milles à l'est d'Alger.

voit guère aller découvertes. Car elles portent un grand bernuche²² d'une fine serge blanche, noire ou violette, qui leur couvre toute la personne et la tête. Mais afin que vous puissiez plus facilement comprendre la manière de tous ces habits, je vous ai, à la fin de ce présent chapitre, représenté au vif un Maure Alarbe²³ à cheval, une femme allant par la ville, et une fille esclave Maure.



Ill. 25. « La Moresque », dans F. Deserps,
Recueil de la diversité des habitz, 1567

²² « Bernuche » : burnous.

²³ « Alarbe » : arabe (de *al-Arab*). Illustrations non reproduites ici.

Le second jour de notre arrivée en Alger, je trouvai moyen, par argent et belles paroles, de gagner un Espagnol renié, pour me conduire par tous les lieux que je désirais voir, si bien que par son moyen je vis et appris plusieurs choses durant quatre ou cinq jours que nous y demeurâmes en paix. Nommément, il me condui[si]t sur une haute montagne, éloignée environ un mille de la ville, pour voir et contempler l'assiette d'une forte et grosse tour, qui est située sur une haute montagne là auprès, et m'étant doucement informé de lui quelle pouvait être la force d'icelle tour, il m'assura que la largeur des fossés d'alentour était de dix-sept brasses, sinon auprès de la porte par où l'on y entre, qui regarde la ville par tramontane, où ils n'ont que sept brasses, mais que la profondeur est d'environ deux lances. Davantage, il me dit que dedans la forteresse²⁴, y avait neuf grosses pièces d'artillerie de fonte, et dix-huit autres tant moyennes, passe-volants que fauconneaux, et qu'au milieu de la tour y a un puits de très bonne eau, et sur le haut qui est terrassé, un moulin à vent, et un autre hors la porte, et que trente soldats ordinaires sont commis pour la garder ; bref, que cette tour n'a été faite à autre intention (ainsi même que par plusieurs me fut depuis confirmé) que pour la garde des sources des eaux, qui de là par conduits souterrains sont menés en la cité.

Quatre premiers livres des navigations et pérégrinations orientales, Anvers, G. Sylvius, 1576, chap. VIII, p. 15-18.

Léon l'Africain : Fez

L'auteur a demeuré à Fez, où il était au service du Sultan (voir Notices).

Les étuves

La cité est encore garnie de cent étuves, fort bien fabriquées et en bon ordre : dont il s'en trouve de grandes, et moyennes : mais toutes bâties d'une même façon, qui est telle. En chacune d'icelles y a quatre chambres en guise de salle, et au-dehors certaines logettes haussées de cinq ou six marches, là où sont les lieux députés pour se dépouiller et essuyer ses habillements : puis au milieu se trouvent de[s] fontaines en sorte de citernes, mais fort grandes. Or s'il prend envie à quelqu'un de s'aller étuver, après qu'il a passé la première porte, il entre dans une chambre très froide, où ceux de léans tiennent une fontaine pour rafraîchir l'eau quand elle est plus chaude qu'il ne faudrait ; puis de là on vient à entrer dans une autre chambre qui est un peu plus chaude que la première, là où on se fait laver et nettoyer par les valets. De là on passe encore plus outre en une autre aisance,

²⁴ Le fort de l'Empereur, ou Bourdj al-Taous, édifié en 1545.

là où on sue très bien, qui est le lieu où est la chaudière emmuraillée, pleine d'eau bouillante, qu'on tire avec des seilles de bois que les valets sont tenus de donner pleines d'eau, et ceux qui en veulent avoir davantage, ou qui se font laver plus longtemps, doivent donner à celui qui les sert un grand blanc, ou deux liards pour le moins, et au maître de l'étuve un liard tant seulement. L'eau se chauffe avec la fiente ou fumier des bêtes, au moyen de quoi ceux qui tiennent les étuves ont des garçons et sommers expressément, qui s'écartent par la cité, recueillant le fumier des étables, qu'ils transportent hors la cité, là où ils s'assemblent, et en font une petite montagne qu'ils laissent essuyer par l'espace de deux ou trois mois, et à la fin ils font chauffer les étuves et leurs eaux par faute de bois. Les femmes ont leurs étuves à part, et s'en trouve encore qui sont pour l'un et l'autre sexe en général ; mais les heures sont déterminées pour les hommes, qui n'y peuvent aller qu'à certains temps du matin jusqu'environ les neuf ou dix heures, une fois plus tôt et une autre fois plus tard, selon la qualité des jours : dont le reste est député pour les femmes, qui étant dedans les étuves, pour le donner à connaître, on traverse une corde à l'entrée, là où il n'est permis de passer pendant que ce signe y est apposé. Et si par fortune il advenait que quelqu'un eût vouloir de parler à sa femme, il ne pourrait, sinon qu'il lui fit entendre ce qu'il voudrait dire par quelque valet ou ministre. Ils ont encore coutume, tant hommes que femmes de la cité, manger, et le plus souvent se récréer à divers jeux et ébattements, chantant à gorge bée dans les étuves, là où peuvent entrer les jouvenceaux tout nus sans aucun respect, ni prendre vergogne les uns des autres en sorte que ce soit. Mais les hommes d'autorité et réputation y entrent avec linges autour d'eux, et ne se mettent aux places communes, ains se rangent en petits cabinets, qu'on tient toujours en ordre pour ceux qui sont d'apparence. J'avais oublié une chose et passais outre, sans vous dire comme les valets font étendre ceux qu'ils lavent par terre, et les frottent très bien avec une certaine manière d'onguent restauratif, et autres instruments qui ôtent et nettoient toute immondicité de dessus le corps de la personne. Mais quand ils viennent à laver quelque seigneur, ils le font coucher sus un drap de feutre, et appuyer la tête sus un coussin couvert de feutre semblablement. En chacune de ces étuves y a plusieurs barbiers, lesquels savent qu'ils doivent bailler au maître par an, y pouvant lever boutique et travailler de leur art. La plus grande partie de ces étuves doit de louage aux temples et collèges l'une cent, l'autre cent cinquante ducats, ou plus, ou moins, selon la grandeur et qualité des lieux. Je ne veux encore omettre que les compagnons et ministres d'icelles solennisent certaine fête une fois l'an, célébrant en cette sorte. Ils invitent premièrement tous leurs amis, et s'en vont hors la cité avec le fifre, tambourin et trompettes ; puis arrachent un oignon de squille²⁵, qu'ils

25 « Squille » : scille (plante bulbeuse semblable à la jacinthe).

mettent dans un beau vase de cuivre, et l'ayant couvert d'une nappe très blanche, s'en retournent dans la cité, toujours sonnant jusqu'à la porte de l'étuve, puis mettent l'oignon dans un panier qu'ils pendent à la porte, disant : « ceci fera venir le gain à mon étuve, à cause qu'elle sera fréquentée de plusieurs ». Mais il semble que cela se doive plutôt appeler sacrifice qu'autrement : vu la mode que tenaient autrefois les Africains gentils, qui laissèrent cette manière de faire qu'on a entretenue jusqu'à présent : comme il se trouve encore plusieurs noms et mots des fêtes des Chrétiens qui s'observent quasi aujourd'hui, combien qu'on ne sait la raison pourquoi elles se font : et tiennent cela les Africains depuis qu'ils furent subjugués par iceux. [...]

Historiale description de l'Afrique [...] par Jean Léon African, Lyon, J. Temporal, 1556, p. 33-135.

De quelle sorte d'habits on use en la ville de Fez.

Les nobles et plus apparents de la cité sont fort civils, et portent en temps d'hiver des habits tissus de laines étrangères, comme un saie sur la chemise, avec demi-manches, et fort étroites, puis au-dessus quelque robe large, cousue devant et couverte encore de leur burnous²⁶. Ils portent en tête des bonnets simples, comme l'on voit aucuns en Italie en porter, qu'on appelle bonnets de nuit, mais sans oreilles, et les enveloppent avec bandes de toile à deux replis sus le sommet de la tête et autour de la barbe, et n'ont coutume de porter ni haut ni bas de chausses, fors seulement en temps d'hiver, qu'ils se housent quand ils veulent chevaucher. Le populaire porte saies et burnous sans les couvrir d'aucune robe et sus la tête ne portent sinon bonnets de petit prix. Les docteurs et gentilshommes qui viennent sus l'âge s'habillent de robes à manches larges, à la mode des magnifiques de Venise, qui sont colloqués aux plus grands honneurs et offices. Finalement les personnes plus infimes et de moindre réputation usent d'aucuns gros draps de laine blanche du pays, avec leur burnous de la même étoffe. Les femmes vont assez bien en ordre, mais en temps d'été portent seulement une chemise, et se ceignent les tamples²⁷ avec certains rubans, plutôt de laide façon qu'autrement. En hiver elles se vêtent de certaines gonnelles à manches larges et cousues par le devant à la manière des hommes. Mais quand elles viennent à sortir dehors, elles se mettent des marines si longues qu'elles couvrent toute la grève²⁸ des jambes, puis avec un voile à la mode de Syrie, se couvrent toute la

²⁶ Le traducteur écrit *barnusse*.

²⁷ « Tamples » : pour temples (les tempes).

²⁸ « Grève » : mollet.

tête et le corps ; et entre autres j'en vis une qui était là venue, cependant qu'on dansait, bravement accoutrée, portant un accoutrement de diverses couleurs doré et argenté, et ceinte au-dessus des hanches ; aussi portait des marines fort belles, bordées et accoutrées d'une sorte qu'il la faisait merveilleusement bon voir, avec ce qu'elle portait en tête un accoutrement fort brave, avec ses cheveux qui partie lui pendaient en bas, et partie entortillés autour avec quantité de perles, et à force pierreries.

Ibid., 1556, p. 33-149.

La nourriture

Coutume observée au manger, en la ville de Fez

Le populaire a coutume de manger ordinairement de la chair fraîche deux fois la semaine ; mais les gentilshommes et gens d'état en mangent journellement selon que l'appétit leur en vient, faisant trois repas le jour, dont le premier qu'ils font le matin est bien léger, à cause qu'il ne s'y mange que pain et fruit, avec quelque potage plutôt clair qu'autrement, en lieu duquel pour l'hiver ils a[ss]aisonnent du sar²⁹ qu'ils font cuire avec de la chair salée. Sur le midi ils usent de viandes légères, comme pain, chair, salade, fromage et olives, étant le meilleur repas qu'ils puissent faire en temps d'été. Le soir ils prennent semblablement des viandes de facile digestion, comme pain, melons, ou raisin, et l'hiver mangent de la chair salée, avec une viande qu'ils appellent couscous³⁰, laquelle se fait de pâte qu'ils font cuire dans des pots de terre percés pour recevoir la fumée des autres qui sont auprès ; puis mêlent du beurre par dedans qu'ils détrempe avec du bouillon, ne mangeant du rôti aucunement, pour ce qu'il n'est en usage. Tel est le vivre commun des artisans et autres pauvres citoyens. Ceux qui sont d'apparence, comme gentilshommes, marchands et courtisans) vivent beaucoup mieux, et plus délicatement ; combien qu'en comparaison du vivre d'entre les nobles de l'Europe, celui des Africains est vil et misérable : non qu'ils aient faute de viande, mais par leur sottise et lourde façon de faire qu'ils ont à leur cuisiner et à leur manger, qui est près terre, sur tables basses et sans aucune nappe ni serviette ; avec ce qu'ils n'ont d'autres instruments à trancher leur viande que leurs mains : d'où ils servent quand ce vient à manger le couscous, en lieu de cuillères. Le potage et la chair se mettent dans un grand pot de terre³¹, là où ils pêchent tous, et enlèvent ce qui leur vient entre les doigts ; puis l'ayant

29 « Sar » : épeautre (it. *farro*).

30 1556 : *cuscusu*. Le mot est entré en français avec Gonville (1505, *couchou, manière de riz*), un mets qu'il trouve auprès d'autres Maures, au Cap Vert. En 1535, Rabelais écrira *coscosson*.

31 It. *un boccale* (1,82 l.).

mis devant eux sans aucune assiette et couteau, la prennent à belles dents, la déchirent, et retiennent ce qui leur demeure entre les dents : le reste gardent dans leurs mains, et mâchent à si grande hâte qu'ils ne se souviennent, ou bien ne veulent souvenir de boire : de peur qu'ils ne perdent un coup de dents, jusqu'à tant qu'ils soient pleins et ronds ; puis chacun se met à boire, et avaler une grande coupe de la grandeur d'un pot toute comble d'eau. Telle est la mode commune de vivre, sinon qu'il se trouve quelques docteurs usant de plus grande civilité. Mais tant y a que le plus pauvre gentilhomme d'Italie ou d'autre lieu de l'Europe tient meilleure table et ordinaire, avec plus grande honnêteté que le plus grand seigneur qui soit en Afrique.

Ibid., p. 33-151-153.

BIBLIOGRAPHIE

On ne cherchera pas ici une bibliographie, même choisie, de « la littérature de voyage », mais seulement l'indication des ouvrages qui ont plus spécifiquement servi au projet de ce livre. Les titres relatifs aux voyages particuliers sont répertoriés dans les notices relatives aux voyageurs ; ceux qui intéressent une aire géographique figurent dans le préambule correspondant.

RÉPERTOIRES ET RECUEILS

- Atkinson, Geoffroy, *La Littérature géographique de la Renaissance*, Genève, Droz, 1927-1936.
- Boucher de la Richarderie, Gilles, *Bibliothèque universelle des voyages*, Paris, Treuttel et Würtz, 1808, 6 vol. ; réimpr. Genève, Slatkine reprints, 1970.
- Cox, Edmund Godfrey, *A Reference-guide to the Travel Literature of Travel*, Seattle, University of Washington Press, 1949, 3 vol.
- Eden, Richard (éd. et trad.), *The Decades of the Newe World or West Indies*, London, G. Powell, 1555.
- Hakluyt, Richard, *Divers Voyages*, éd. D. B. Quinn, Amsterdam, Theatrum Orbis Terrarum, 1967, 2 vol.
- , *Principal Navigations*, London, G. Bishop, 1600, 3 vol. ; réimpr. Glasgow, Mac Lehosé, 1903-1905, 12 vol.
- Newby, Eric, *A Book of Travellers' Tales*, London, William Collins Sons, 1985 ; réimpr. London, Picador, 1986.
- Pennington, Loren (éd.), *The Purchas Handbook*, London, The Hakluyt Society, 1997, 2 vol.
- Purchas, Samuel, *His Pilgrimes*, London, Fetherston, 1625 ; réimpr. Glasgow, Mac Lahose, 1905-1907, 20 vol.
- Quinn, David. B. (éd.), *The Hakluyt's Handbook*, London, The Hakluyt Society, 1974, 2 vol.
- Ramusio, Giovan-Battista, *Navigazioni et viaggi*, Venezia, Giunti, 1550-1559 ; éd. moderne Marica Milanesi et coll., Torino, Einaudi, 1978-1988, 6 vol.
- Viaggiatori del Seicento*, éd. Marziano Guglielminetti, Torino, UTET, 1967.

ÉCRITS SUR LE VOYAGE

- Adams, Percy G., *Travelers and Travel Liars, 1660-1680*, Berkeley, California University Press, 1962.
- , *Anthropology and the Colonial Encounter*, London, Ithaca Press, 1973.
- Ascham, Robert, *The Scholemaster*, London, J. Daye, 1570 ; réimpr. New York, Da Capo Press, 1968.
- Babeau, Albert, *Les Voyageurs en France, depuis la Renaissance jusqu'à la Révolution*, Paris, Firmin-Didot, 1885 ; réimpr. Genève, Slatkine reprints, 1970.
- Barket, Francis (éd.), *Europe and Its Others: Proceedings of the Essex Conference on the Sociology of Literature*, Colchester, Essex University Press, 1984.
- Bates, Ernest S., *Touring in 1600. A Study in the Development of Travel as a Means of Education*, New York, Constable, 1911.
- Batten, Charles L., *Pleasurable Instruction. Form and Convention in 18th Century Travel Literature*, Berkeley/London, University of California Press, 1978.
- 692 Baudelot de Dairval, Charles-César, *Mémoire de quelques observations générales qu'on peut faire pour ne pas voyager inutilement*, Bruxelles, Léonard, 1688.
- Berghoff, Hartmut et coll., *The Making of Modern Tourism. The Cultural History of the British Experience, 1560-2000*, Houndmills/New York, Palgrave, 2002.
- Bernard, Jean-Frédéric, « Essai d'instruction pour voyager utilement », dans *Recueil de voyages au Nord*, Amsterdam, J.-F. Bernard, 1715-1727, 3 vol., t. I, préface.
- Bishop, Elizabeth, *Questions of Travel*, New York, Straus and Giroux, 1965.
- Bonnaffé, Edmond, *Voyages et voyageurs de la Renaissance*, Paris, E. Leroux, 1895 ; réimpr. Genève, Slatkine reprints, 1970.
- Borde, Andrew, *The Breviary of Healthe*, London, 1547 ; réimpr. New York, Da Capo Press, 1971.
- , *Introduction to knowledge*, London, s. n., 1542 ; réimpr. Cambridge, 1994.
- Botero, Giovanni, *The Traveller's Breviat*, London, s. n., 1601 ; réimpr. London, Da Capo Press, 1969.
- Botton, Alain de, *The Art of Travel*, New York, Pantheon, 2002 ; *L'Art du voyage*, trad. J.-P. Aoustin, Paris, Mercure de France, 2003.
- Bourne, William, *A Regiment for the Sea*, London, T. Hackett, 1574 ; éd. E.G.R. Taylor, Cambridge, Cambridge University Press, 1963.
- , *A Book Called the Treasure for Travailers*, 1578 ; réimpr. Amsterdam, Theatrum Orbis Terrarum, 1979.
- Boyle, Robert, *General Heads for a Natural History of a Countrey, Great or Small; Drawn out for the Use of Travellers and Navigators [...]*, London, John Taylor, 1692.
- Cardan, Girolamo, *Proxenetia, seu de prudentia civile*, Leyde, Elzevier, 1627 ; trad. fr. A. Choppin, *La Science du monde, ou la Sagesse civile*, 2^e éd., Paris, Antoine de Sommerville, 1661.

- Carey, Daniel, « Compiling Nature's History: Travellers and Travel Narratives in the Early Royal Society », *Annals of Science*, 54, 1997, p. 269-293.
- (dir.), « Asian Travels in the Renaissance », *Renaissance Studies*, sept. 2003, numéro spécial.
- Dodd, Philipp (éd.), *The Art of Travel: Essays on Travel Writing*, London, Frank Cass, 1982.
- Doiron, Normand, *L'Art du voyage*, Paris, Klincksieck, 1995.
- Domenichelli, Mario et Fasano, Pino (éd.), *Lo Straniero*, Roma, Bulzoni, 1997, 2 vol.
- Elsner, Jas and Joan-Pau Rubiés (éd.), *Voyages and Visions: A Cultural History of Travel*, London, Reaktion Books, 1999.
- Gannier, Odile, *La Littérature de voyage*, Paris, Ellipses, coll. « Thèmes et Études », 2001.
- Göllnitz, Abraham, *Ulysses belgico-gallicus [...]*, Leyde, Elzévir, 1631.
- Gomez-Géraud, Marie-Christine, *Écrire le voyage au XVII^e siècle en France*, Paris, PUF, coll. « Études littéraires », 2000.
- Goodall, Baptist, *The Trial of Travel*, London, John Norton, 1630.
- Grataroli, Guglielmo, *De regimine iter agentium*, Bâle, s.n., 1561.
- Greenblatt, Stephen, *Marvellous Possessions: the Wonders of the New World*, Oxford, Clarendon Press, 1991 ; trad. fr. F. Regnot, *Ces merveilleuses possessions*, Paris, Les Belles Lettres, 1996.
- Griffiths, Sir Percival, *A License to Trade: The History of English Chartered Companies*, London, Ernest Benn, 1974.
- Gruber, Daniel, *Discursus de peregrinatione studiosorum*, dans Hentzer, Paul, *Itinerarium Germaniae, Galliae, Angliae, Italiae*, Nuremberg, s.n., 1612.
- Hall, Joseph, *Quo Vadis?*, London, H. Fethustone, 1617 ; réimpr. Norwood (NJ), W.J. Johnson, 1975 ; trad. fr. Th. Jaquemot, *Quo Vadis? ou Censure des voyages ainsi qu'ordinairement ils sont entrepris par les seigneurs et gentilshommes*, Genève, P. Aubert, 1628.
- Howell, James, *Instructions for Forreine Travell*, London, s.n., 1642.
- Hulme, Peter et Young, Tim (dir.), *The Cambridge Companion to Travel Writing*, Cambridge, Cambridge University Press, 2002.
- Linon-Chipon, Sophie, Véronique Magri-Mourgues et Sarga Moussa (dir.), *Miroirs de textes. Récits de voyages et intertextualité*, Nice, Publications de l'université des Lettres de Nice, 1998.
- Maczack, Antoni, *Viaggi e viaggiatori nell'Europa moderna*, Roma, Editori Laterza, 1994 ; Poznań, Wydawnictwo poznańskie, 1976 ; trad. angl. *Travels in early modern Europe*, Cambridge, Cambridge University Press, 1995.
- Maignan, Éloi, *Petit Discours de l'utilité des voyages ou pèlerinages*, Paris, Roger, 1582.
- Maria Alzira Seixo et Graça Abreu (éd.), *Les Récits de voyages. Typologie, historicité*, Lisbonne, Cosmos, 1998.
- Meierus, Albertus, *Methodus describendi regiones, urbes et arces [...]*, Helmstadt, 1587 ; trad. Philip Jones, *Certain briefe and speciall instructions for gentlemen, merchants, students, soldiers, mariners, etc.*, London, s.n., 1589.

- Mezciems, Jenny, « This is not to Divert the Reader: Moral and Literary Determination in some early Travel Narratives », *Prose Studies*, 5.1, 1982, *The Art of Travel*, p. 1-19 ; voir aussi *Art of Travel*, éd. Ph. Dodd (*infra*).
- Mills, Sara, *Discourses of Difference. An Analysis of Women's Travel Writing and Colonialism*, London/New York, Routledge, 1991.
- Monga, Luigi (éd.), « Hodoeporics Revisited/Ritorno all'odeporica », *Annali d'Italianistica*, 21, 2003.
- Moureau, François, *Le Théâtre des voyages. Une scénographie de l'Âge classique*, Paris, PUPS, coll. « Imago Mundi », 2005.
- Pagden, Anthony, *European Encounters with the New World. From Renaissance to Romanticism*, New Haven/London, Yale University Press, 1993.
- Palmer, Thomas, *An Essay on the Means how to Make your Travels Profitable*, London, H. Lownes, 1606 ; réimpr. New York/Amsterdam, Da Capo et Theatrum Orbis terrarum, 1972.
- Pasquali, Adriano, *Le Tour des horizons*, Paris, Klincksieck, 1994.
- Porter Dennis, *Haunted Journeys. Desire and Transgression*, Princeton (NJ), Princeton University Press, 1991.
- Pratt, Mary Louise, *Imperial Eyes. Travel Writing and Transculturation*, London/New York, Routledge, 1992.
- Profitable instructions describing what speciall observations are to be taken by travellers in all nations, states and countries*, London, B. Fisher, 1633.
- Rose, Gillian, *Feminism and Geography: the Limits of Geographical Knowledge*, Minneapolis, Minneapolis University Press, 1993.
- Shermann, William, « *Travel and Trade* », dans *A companion to Renaissance Drama*, dir. Arthur Kinney, Oxford, Blackwell, 2002, p. 109-120.
- Stagl, Justin, « *The Methodising of Travel in the 16th Century: A Tale of Three Cities* », *History and Anthropology*, 4, 1990, p. 303-308.
- , *A History of Curiosity. The Theory of Travel 1550-1800*, Chur (Suisse), Harwood Academic Publishers, 1995, p. 47-94.
- Stoye, John Walter, *English Travellers abroad, 1604-1667*, London, J. Cape, 1952.
- Turlerus, Hieronymus, *De peregrinatione [...]*, Argentorati, Bernhardum Jobinum, 1574 ; trad. William Howe, *The traveler of Jerome Turler*, London, Abraham Veale, 1575 ; réimpr. Gainesville (Fl.), Scholars' Facsimiles & Reprints 1951.
- Warnecke, Sara, *Images of the educational Traveller in early modern England*, New York, E. J. Brill, 1995.
- Wheeler, Valeire, « *Travelers tales: Observation on the Travel Book and Ethnography* », *Anthropological Quarterly*, 59, 2 avril 1986, p. 52-63.
- Youngs, Tim, voir Hulme, Peter.

NOTICES BIO-BIBLIOGRAPHIQUES

Alvares, Francisco (1490-après 1540)

Né à Coimbra, cet ecclésiastique part en 1515 pour les Indes orientales, et accompagne l'ambassadeur portugais Rodrigo de Lima dans une ambassade en Éthiopie, le mystérieux royaume de Prêtre Jean (1520-1526). En 1533, il présente à Clément VII l'acte d'allégeance de l'empereur d'Éthiopie et sa relation, traduite en latin par Paul Jove, imprimée à Lisbonne par L. Rodrigues en 1540 (*Verdadera Informaçam das terras do Preste Joam das Indias*). En 1550, Ramusio l'insère dans le premier volume de ses *Navigazioni*.

L'*Historiale Description de l'Éthiopie* [...], Anvers, chez Jehan Bellere, 1556-1558 (notre texte) procède (édition piratée) de l'*Historiale Description de l'Afrique* (Lyon, Jean Temporal, 1556), qui traduit le premier volume des *Navigazioni* (1550) de Ramusio (voir l'éd. de M. Milanese, I, XXXVII).

Mentionner, au XVIII^e siècle, l'ouvrage du P. Jérôme Lobo, portugais, traduit par Joachim Le Grand (*Relation d'Abyssinie*, 1728) et Samuel Johnson (*Father's Lobo's Voyage to Abyssinia*, 1735). Édition anglaise moderne par C. F. Beckingham et G. W. B. Huntingford, *Prester John of the Indies* [...], London, The Hakluyt Society, 1961.

Anonyme (Pratolino)

Relation d'un voyage accompli en Italie par un gentilhomme avec des compagnons au nombre et à l'identité variables (Paris, 21 septembre 1588-inachevé) ; Bibliothèque Méjanes, Aix-en-Provence, ms. 222 (424), f^o. 31^v°-35^v°. Édition par Luigi Monga, *Discours viatiques de Paris à Rome et de Rome à Naples et Sicile* (1588-1589), Genève, Slatkine reprints, 1983.

Anonyme (Japon, XVI^e siècle)

The Kingdom of Japania est une brève description ouvrant une série de relations réunies par Thomas Rundall dans le volume *Memorials of the Empire of Japan in the XVIth and XVIIth centuries*, éd. Th. Rundall, London, The Hakluyt Society, 1850 ; réimpr. New York, B. Franklin, 1963. Source ms. : *The First Booke of Relations of Moderne States*, BL, ms. Harleian 6249, s. d. (sous Elizabeth I^{re}) ; quelques extraits dans S. Purchas, *His Pilgrimes*, London, Fetherston, 1625, t. II, pages 1696-1702.

Bacon, Francis (Londres, 1561-1626)

On ne saurait résumer ici la carrière de l'homme d'État (il fut chancelier d'Angleterre) et l'auteur d'une œuvre philosophique qui joua un rôle décisif dans le développement de la science expérimentale. Son opuscule sur les voyages, paru en 1625, est traduit par Jean Baudoin, dans *Œuvres morales et politiques de messire Francis Bacon*, Paris, Bourdin et A. Périer, 1637, p. 275-280.

Badoero, Federico (1514-1575)

Issu d'une famille patricienne vénitienne (son père était sénateur), il occupa d'abord d'importantes charges politiques et administratives avant de se voir confier, auprès de Charles Quint, puis de Philippe II, une ambassade qui, de 1554 à 1557, le fit séjourner aux Pays-Bas et en Espagne.

696 La relation de Badoero est la première des sept *Relations des ambassadeurs vénitiens sur Charles Quint et Philippe II*, publiées par Louis-Prospér Gachard, Bruxelles, C. Mucquardt, 1856, sur des ms. de Madrid, Paris et Bruxelles et sur l'édition vénitienne de E. Albèri, 1839-1863, série I, t. III.

Baretti, Giuseppe (1719-1789)

Poète et traducteur, il quitte Turin en 1751, obtient un engagement à l'Italian Opera House de Londres. Par Samuel Johnson, il devient familier de la famille Thrall et sera tuteur de sa fille aînée. Il publie à Milan la relation de son voyage à Gênes de 1760 et entreprend un second voyage en 1768-1769, d'où procède la relation anglaise, plus développée, de 1770.

A Journey from London to Genoa through England, Portugal, Spain and France, London, T. Davies, 1770 ; réimpr. Fontwell (Sussex), Centaur Press, 1970, 2 vol. ; Lacy Collison-Morley, *Giuseppe Baretti. With an Account of his Literary Friendships and Feuds in Italy and in England in the Days of Dr. Johnson*, London, J. Murray, 1909 ; G. C. Rossi, « Gentes y paisajes de la España de 1760 en las cartas de Giuseppe Baretti », *Actas del Primer Congreso Internacional de Hispanistas*, Oxford, The Dolphin Book, 1964, p. 437-446.

Bartram, William (1739-1823)

Après avoir été négociant et dirigé des plantations d'indigo, Bartram accompagne son père, le botaniste américain John Bartram, lors de son exploration de la St John's River en Floride (1765-1766) et se dédie ensuite à l'étude de l'histoire naturelle (ornithologie notamment).

Travels Through North and South Carolina, Georgia, East and West Florida [...], Philadelphia, James & Johnson, 1791 ; *Travels and other writings*, éd. Thomas P. Slaughter, New York, Library of America, 1996. *Le Voyage de*

William Bertram. *Découverte du paysage et invention de l'exotisme américain*, trad. et prés. Yvon Chatelin, Paris, Khartala/Édition de l'ORSTOM, 1991.

Beatis, Antonio de

En mai 1517, le cardinal Louis d'Aragon quitte Ferrare pour une mission diplomatique qui doit lui faire rencontrer l'empereur Maximilien, le jeune roi Charles I^{er} d'Espagne (futur Charles Quint), qui réside alors dans les Flandres. Il passe au retour à Paris, pour y rencontrer François I^{er}, rend visite à Léonard de Vinci à Amboise. L'itinéraire français est assez insolite : Normandie, Bretagne, Massif central, puis Provence et retour à Ferrare en mars 1518. Relation due au chanoine Antonio de Beatis, chapelain et secrétaire du cardinal ; comparer à celle d'un anonyme marchand milanais qui, entre 1517 et 1519, voyage en France, dans les Pays-Bas, en Angleterre et en Espagne (*Un mercante di Milano in Europa. Diario di viaggio del primo Cinquecento*, éd. Luigi Monga, Milano, Edizioni universitarie Jaca, 1985).

Die Reise des Kardinals Luigi d'Aragona durch Deutschland, die Niederlande, Frankreich and Oberitalien, 1517-1518 [...], éd. Ludwig Pastor, Freiburg in Brisgau, Herder, 1905, établie sur un manuscrit aujourd'hui disparu. Nous n'avons pas retenu la traduction française, médiocre et lacunaire, de Madeleine Havard de la Montagne, *Voyage du cardinal d'Aragon [...]*, Paris, Perrin. Édition anglaise : *The Travel Journal of Antonio de Beatis [...]*, éd. J. R. Hale, London, The Hakluyt Society, 1979.

Bell, John (1691-1780)

Fils d'un pasteur écossais d'Antermony ; après des études à Glasgow, il arrive en Russie en 1714 et devient pendant trois ans médecin de l'ambassadeur russe en Perse. À son retour, il obtient d'exercer la même fonction auprès de l'ambassadeur Izmailov, envoyé par Pierre le Grand à l'empereur de Chine K'ang Hsi. Ils quittent Moscou en juillet 1719, arrivent à Pékin le 29 novembre 1720, sont de retour à Saint-Pétersbourg en décembre 1722. Après un retour probable en Écosse en 1724, on retrouve Bell (au service de l'Angleterre cette fois) en Russie et en Turquie, où il sera quelque temps marchand avant de se marier, regagner son domaine d'Antermony (1746) et publier à Glasgow (1763) sa relation, *A Journey from St Petersburg to Peking (1719-1722)*.

Édition moderne par J. L. Stevenson, Edinburg, Edinburg University Press, 1965.

Belon, Pierre (vers 1517-1565)

Né près du Mans ; un intérêt précoce pour la flore et la faune lui vaut d'importantes protections ecclésiastiques : Guillaume du Prat, René du Bellay,

le cardinal de Tournon, dont il devient l'apothicaire en 1542. Il voyage pour le compte de ce dernier en Allemagne et en Suisse, avant de faire partie (décembre 1546) de l'ambassade d'Aramon auprès du Sultan, puis de la suite de François de Fumel, ambassadeur extraordinaire, ce qui lui permet de visiter l'Égypte et la Palestine (arrivée à Jérusalem le 29 octobre 1547). Le retour à Paris est suivi d'un voyage à Rome en 1549, puis en Angleterre. Il se consacre ensuite à la rédaction de ses trois grands ouvrages : *L'Histoire naturelle des estranges poissons marins [...]*, Paris, Regnaud Chaudière, 1551 ; *Les Observations de plusieurs singularitez et choses memorables, trouvées en Grece, Turquie, Judée, Égypte [...]*, Paris, Cavellat, 1553 ; *L'Histoire de la nature des oyseaux [...]*, Paris, Cavellat, 1555. Il meurt mystérieusement assassiné en avril 1565.

Édition moderne par Alexandra Merle, *Voyage au Levant. Les Observations de Pierre Belon du Mans de plusieurs singularités et choses mémorables, trouvées en Grèce, Turquie, Judée, Égypte, Arabie et autres pays étrangers* (1553), Paris, Chandeigne, 2001.

698

Bergeron, Pierre (vers 1570- vers 1637)

Avocat et homme de lettres, comme son père Nicolas Bergeron. On lui doit un important *Traicté de la navigation et des voyages de découverte et conquête moderne, et principalement des François* (Paris, Heuqueville et Soly, 1629), l'édition des *Relations des Voyages en Tartarie* (1634) et des *Voyages fameux du sieur Vincent Le Blanc, Marseillais* (1648). Sur les voyages de Bergeron lui-même, deux séjours en Italie (1601-1603 et 1611-1612) ; à son *Voyage ès Ardennes, Liège et Pays-Bas en 1619* (éd. H. Michelant, Liège, impr. de L. Grandmont-Donder 1875) ajouter un *Voyage d'Italie et d'Espagne* (deux ms. à la BnF, éd. Ch. Claverie, *Revue hispanique*, 1923, p. 359 sqq.), passablement tributaire, pour l'Espagne, d'informations livresques. Luigi Monga, disparu en 2004, n'a pu achever l'édition critique à laquelle il travaillait.

Venanzio Amoroso, « Les voyages de Bergeron » dans *La Découverte de la France au XVII^e siècle*, actes du colloque CMR, Marseille, 1979, Paris, CNRS Éditions, 1980, p. 173-179 ; Lindsay, Robert O., « Pierre Bergeron: A Forgotten Editor of French Travel Literature », *Terrae incognitae*, 7, 1975, p. 31-38 ; Grégoire Holtz, *L'Ombre de l'auteur Pierre Bergeron et l'Écriture du voyage au soir de la Renaissance*, Genève, Droz, 2010.

Bernardin de Saint-Pierre (1737-1814)

Rédigé sous forme de lettres, son *Voyage à l'île de France* (1773) est le fruit d'un séjour (juillet 1768-novembre 1770) à l'île Maurice. La lettre XII, « Des noirs » est un témoignage ému sur le traitement réservé aux esclaves noirs importés de Madagascar pour travailler dans les plantations de sucre de l'île. Elle est suivie

d'un post-scriptum, « Réflexions sur l'esclavage ». La lettre XXVIII et dernière, « Sur les voyageurs et les voyages », datée de Paris, 1^{er} janvier 1773, est tout entière une petite dissertation sur la pratique du voyage.

Voir *Œuvres complètes*, éd. L. Aimé-Martin, Paris, Méquignon-Marvis, 1820.

Boswell, James (1740-1795)

Fils aîné de Lord Auchinleck, avocat et juge écossais, il se destine au barreau où il est admis en 1766. Il ne cessera de pratiquer, avec plus ou moins de succès. Mais la rencontre de Samuel Johnson en 1763 ouvre sa carrière littéraire et le début d'un Grand Tour, accompli entre 1763 et 1766, que suivra en 1773 un voyage en Écosse, en compagnie de son illustre aîné, dont le récit paraîtra en 1775. Boswell attendra la mort de S. Johnson pour publier le sien (*Journal of a Tour to the Hebrides with Samuel Johnson*, London, Ch. Dilly, 1785 ; édition moderne de F. A. Pottle) ; mais ce dernier pouvait prendre connaissance du texte de son compagnon de voyage dès le soir, à l'étape. On doit à J. Boswell une monumentale *Life of Johnson* (1791 ; édition moderne G. B. Hill et L. F. Powell, Oxford, Clarendon Press, 1964, 6 vol.). L'édition a bien servi son voyage en Corse : deux éditions anglaises (février et avril 1768) s'étaient vendues à 7 000 exemplaires et la troisième paraît dès mars 1769, la même année que deux traductions françaises :

An Account of Corsica. The Journal of a Tour to that Island, and Memoirs of Pascal Paoli (1768).

– *État de la Corse*, trad. Gabriel Seigneux de Correvon (sur l'édition de 1769) ; reprise dans *L'Île de Corse. Journal d'un voyage*, Paris, Hermann, 1991.

– *État de la Corse*, éd. Jean Viviès, Paris, CNRS Éditions, 1992 (traduit sur la première édition).

Relation de l'isle de Corse [...] et mémoires de Pascal Paoli, trad. de l'anglais sur la seconde éd. par J.-P.-I. Du Bois, La Haye, Staatman, 1769 ; réimpr. Neuilly, Altaïr, 1992.

En défense des valeureux Corses, trad. Béatrice Vienne, précédé de « La campagne de Corse de J. Boswell », éd. F. A. Pottle, Monaco/Paris, Éditions du Rocher, 2002.

Sur le voyage en Écosse : Pat Rogers, *Johnson and Boswell. The Transit of Caledonia*, Oxford, Clarendon Press, 1995 ; *Voyage dans les Hébrides*, trad. Marcel Le Pape, introd. Maurice Denuzière, Paris, Éditions de la Différence, 1991.

Bouchard, Jean-Jacques (Paris, 1606 – Rome, 1641)

Appartenant à une famille aisée de magistrats, il est un collégien précoce épris de curiosités et d'expériences (rapportées dans ses *Confessions*) qui l'amènent à fréquenter les milieux libertins. Tout en l'aidant à se détacher de la passion conçue pour une femme de chambre, son départ pour l'Italie (1631) lui

permet de compléter une culture et une connaissance des hommes acquises, notamment grâce à la médiation de son ami Peiresc auprès des milieux cultivés d'Italie. *Confessions et Journal de Paris à Rome* ne seront édités (partiellement) qu'au XIX^e siècle, par Alcide Bonneau, Paris, Liseux, 1881. Riche édition du *Journal*, mais restée incomplète des notes, par Emanuele Kanceff, dans *Œuvres de Jean-Jacques Bouchard*, Torino, G. Giappichelli, 2 vol., 1976-1977, t. I, *Les Confessions. Voyage de Paris à Rome. Le Carnaval de Rome*, t. II, *Voyage dans le royaume de Naples. Voyage dans la campagne de Rome*.

Bougainville, Louis-Antoine de (Paris, 1729-1811)

Après avoir combattu les Anglais au Canada, Bougainville tente d'implanter une colonie française aux Malouines ; mais il doit les rendre à l'allié espagnol. La mission se prolonge par un tour du monde (1766-1769) que rendra célèbre son évocation de Tahiti (*Voyage autour du monde*, Paris, Saillant, 1771), même si Wallis l'y avait devancé. Mais les résultats du voyage sont scientifiquement décevants (il n'a pas trouvé le continent austral que la lecture du livre du président de Brosses – ci-dessous – lui faisait espérer) et le contexte politique ne permettra pas au navigateur d'entreprendre une nouvelle expédition dans le Pacifique.

Journaux de navigation de Bougainville et de ses compagnons, éd. Étienne Taillemite, Paris, Imprimerie nationale, 1977, 2 vol. ; *Voyage autour du monde*, éd. Jacques Proust, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1982 (réimpr. 1996) ; éd. critique par Michel Bideaux et Sonia Faessel, Paris, Presses de l'université Paris-Sorbonne, coll. « Imago Mundi », 2001.

Bougenet, Jacques-Louis de, chevalier de la Tochnaye

Officier de cavalerie français, émigre en 1792. *Promenade dans la Grande-Bretagne* (1795), puis *Promenade d'un Français dans l'Irlande* (1797, rééd. Brunswick, chez l'auteur, 1801), traduit en 1798 par John Stevenson, *A Frenchman's Walk through Ireland*, éd. John A. Gamble, Belfast, Blackstaff ; réimpr. de l'édition Dublin, Hodges, Figgins/Belfast, McCaw, Stevenson & Orr, 1917.

Brosses, Charles de (Dijon, 1709-1777)

Premier président du parlement de Dijon, né d'une famille de parlementaires, il mène de front activité de juriste et intérêts de lettré. Voyage en Italie (1739-1740) avec Sainte-Palaye et Le Gouz de Gerland pour des recherches sur Salluste, qui ne verront le jour qu'en 1777. Lue attentivement par les navigateurs français et traduite en 1766 par l'Anglais Callander pour ceux de sa nation, son *Histoire des navigations aux terres australes* (Paris, Durand, 1756,

2 vol.) marque une date dans la conquête du Pacifique. Ses *Lettres familières sur l'Italie*, (rédigées, en fait, pour l'essentiel, entre 1745 et 1755), après deux éditions incomplètes en 1799 et 1836 (celle-ci due à Romain Colomb) ne seront publiées qu'en 1928 (Dijon) sous le titre de *Lettres d'Italie*, et d'après l'exemplaire personnel de l'auteur, par Yvonne Bézard.

Éditions modernes par Romain Colomb et préface de M.-Th. de Brosse, Grenoble, Roissard, 1971, 2 vol. ; Frédéric d'Agay, Paris, Mercure de France, 2005, 2 vol. Sur de Brosse, voir Hermann Harder, *Le Président de Brosse et le Voyage en Italie au XVIII^e siècle*, Genève, Slatkine, 1981 ; éd. Sylviane Leoni et Réal Ouellet, *Mythes et géographies des mers du Sud. Études suivies de l'Histoire des navigations aux terres australes de Charles de Brosse*, Dijon, Éditions universitaires de Dijon, 2006.

Busbecq, Ogier Christian de (1522, Flandres-1591, Rouen)

Ambassadeur impérial auprès de Soliman II (1554-1562), puis gouverneur des fils de Maximilien II et intendant de l'archiduchesse Élisabeth (épouse de Charles IX). Adressées à Nicolas Michault, qui fut son condisciple en Italie avant de devenir ambassadeur impérial au Portugal, ses *Lettres sur la Turquie*, écrites en latin, publiées en 1589, seront souvent rééditées et traduites, en français (*Ambassades et voyages en Turquie et Amasi [...]*, Paris, P. David, 1646), anglais (*Turkish Letters*, éd. F. E. Seymour, Oxford, Clarendon Press, 1927), allemand et hollandais.

Caminha, Pêro Vaz de (Porto-Calicut, 1500)

Né à Porto, Pêro Vaz de Caminha y était contrôleur des monnaies, ayant repris la charge de son père. Quand Pedro Alvares Cabral prend en mars 1500 la route de l'Inde avec treize vaisseaux, il emmène Caminha qui doit, avec Aires Correia, fonder une factorerie à Calicut. La flotte découvre le 22 avril le Brésil et y reste dix jours avant de repartir pour la destination prévue. Mais à Calicut, Caminha, qui exerçait sans doute la fonction d'« *écrivain* », sur le navire amiral, est massacré au cours d'un conflit avec les autochtones, comme Correia et une soixantaine de Portugais. Par sa « Lettre au roi Don Manuel », datée du 1^{er} mai 1500 (et découverte seulement en 1807 dans les archives de Torre do Tombo), Caminha signe la plus ancienne relation de la découverte du Brésil, que les Portugais avaient d'abord appelé « île de la vraie Croix ». La flotte de Cabral retrouvera Lisbonne en juin 1501.

Éd. Jaime Cortesao, *A Carta de Pêro Vaz de Caminha*, 2^e éd., Lisboa, Portugalia Editore, 1967.

Traduction française de Ternaux-Compans (voir *infra*, à Gandavo), de Jacqueline Penjon et Anne-Marie Quint, dans *Lisbonne hors les murs*, Paris,

Éditions Autrement, série « Mémoires », 1, sept. 1990, p. 167-192, repris dans Leila Peyronne-Moisés, *Le Voyage de Gonneville (1503-1505) et la découverte de la Normandie par des Indiens du Brésil*, Paris, Chandeigne, 1995, p. 159-181 ; Silvio Castro, *La Lettera di Pero Vaz de Caminha sulla scoperta del Brasile*, Padova, Università di Padova, 1984 ; Isabel Moutinho, « Portuguese Perceptions of the New World: Caminha's *Carta* (1500), Gandavo's *Historia* (1576) and Manuel Alegre's *Nova do Achamento* (1979) », *Antipodas (Place, Memory, Identities. Australia, Spain and the New World)*, 15, 2003/2004, p. 145-155.

Cardan, Girolamo (Pavie, 1501-1576)

Mathématicien, médecin et philosophe, docteur de Padoue, il enseigne la médecine à Milan, Pavie et Bologne, et en Écosse, après avoir décliné une invitation du roi du Danemark.

702

Proxeneta, seu De prudentia civili Liber, Leyde, Elzévir, 1627 ; trad. fr. *La Science du monde, ou la Sagesse civile*, 4^e éd., Paris, Antoine de Sommaville, 1661.

Cartier, Jacques (1491-1557)

Après avoir exploré l'entrée du golfe du Saint-Laurent en 1534, le navigateur malouin repart l'année suivante, pour remonter le fleuve à la recherche de métaux précieux et du passage du Nord-Ouest conduisant à la Chine. Il découvre les sites actuels de Québec (Stadaconé) et Montréal (Hochelaga) et connaît un hivernage difficile avant le retour en France (août 1536). Une troisième expédition, sous le commandement de Roberval, échouera piteusement (1542-1544). François I^{er}, qui avait financé les trois voyages, n'avait pas trouvé ses Indes et, pendant un demi-siècle, ses successeurs se désintéresseront de la Nouvelle-France (voir Marcel Trudel, *Histoire de la Nouvelle-France*, Montréal, Fides, 1964, t. I). La relation du deuxième voyage avait connu une édition parisienne, médiocre, en 1545, mais le récit des deux premiers se trouve dans le tome III des *Navigazioni et viaggi* de Ramusio (1556).

Édition critique de l'ensemble – on ne possède qu'un fragment pour le troisième voyage – par Michel Bideaux, dans Jacques Cartier, *Relations*, Montréal, Presses de l'université de Montréal, 1986.

Castañeda, Pedro de

En 1540, le vice-roi Antonio de Mendoza envoie une expédition au nord du Mexique ; le manuscrit original de la relation qu'en a laissée Pedro de Castañeda (dont la vie est très mal connue) est perdu. G. P. Windship a traduit en 1899 (texte reproduit par Hodge) une copie manuscrite faite à Séville en 1596 (aujourd'hui à la New York Public Library, direction générale Lennox). La copie

de 1596 avait précédemment été traduite par H. Ternaux-Compans, *Voyages*, t. IX, 1838.

The Journey of Coronado de Pedro de Castañeda et coll., éd. George Parker Winship, introd. Frederick Webb Hodge, San Francisco, Graborn Press, 1933 et New York, Dover Publications, 1990 ; F. W. Hodge, *Spanish Explorers in the Southern United States, 1528-1543. The Narrative of Alvar Nuñez Cabeça de Vaca*, New York, Barnes and Nobles, 1965.

Challe, Robert (Paris, 1659- Chartres, 1721)

Avant d'être l'auteur des *Illustres Françaises* (1713), il avait servi Colbert et son fils, marquis de Seignelay, comme *écrivain du navire* et accompli avec une escadre française (1690-1691) le voyage dont il publia en 1721 la relation à Rouen, chez J. B. Machuel, en 3 vol. : *Journal d'un voyage fait aux Indes orientales* (éditions modernes par Frédéric Deloffre et Melhâhat Menememcioglu, Paris, Mercure de France, 1979 (réimpr. 1983) ; *Journal du voyage des Indes orientales*, éd. Jacques Popin et F. Deloffre sur ms. olographe, Genève, Droz, coll. « Textes littéraires français », 1998 ; J. Popin, « Challe contre Choisy », dans *Miroirs de textes*, dir. Sophie Linon-Chipon, Véronique Magri-Mourgues et Moussa Sarga, Nice, Publications de l'université des Lettres de Nice, 1998, p. 59-72.

Champlain, Samuel de (Brouage, 1567 ?- Québec, 1635)

Champlain joint à une expérience précoce de la navigation celle de la guerre, apprise dans les combats contre la Ligue, qui lui valent la confiance d'Henri IV. Après avoir publié (1601 ?) un *Brief Discours*, récit d'un voyage en Amérique d'authenticité très douteuse, il est envoyé au Canada (Tadoussac) pour une exploration préluant à une entreprise coloniale (*Des sauvages*, Paris, Claude de Monstr'œil, 1603). Le prochain voyage sera en Acadie (1604-1606). En 1608, Champlain repart, fonde Québec, combat les Iroquois. De nombreux voyages suivront, pour développer la colonie installée, s'engager à l'intérieur du continent et affronter les entreprises concurrentes des Anglais. Ses *Voyages* connaissent plusieurs éditions, toujours augmentées (1613, 1619, 1632). On lui doit aussi un *Traité de la Marine* (1632).

Édition critique bilingue par H. P. Biggar et coll., Toronto, The Champlain Society, 1922-1936, 6 vol. ; *Les Voyages de Samuel de Champlain*, éd. Hubert Deschamps, Paris, PUF, 1951.

Chapelain, Jean (1595- 1674)

Fils d'un notaire de Paris, il se tourna vite vers les lettres : ouvert aux littératures étrangères (traduction du *Guzman d'Alfarache* de Mateo Aleman, préface à l'*Adone* de Batista Marini), curieux également des anciens textes français, il fut

remarqué de Richelieu, qui en fit son homme de confiance lors de la création de l'Académie française. Il fut aussi celui de Colbert. Tant d'honneurs devaient lui attirer des inimitiés. La médiocrité de sa *Pucelle*, restée inachevée en 1656, fit le reste. Il n'en est pas moins un acteur important des débats littéraires de son temps.

Chappe d'Auteroche, Jean (1722-1769)

Envoyé en Russie pour y observer à Tobolsk le passage de Vénus sur le soleil, l'abbé Chappe d'Auteroche a rapporté sur le pays une brassée d'informations (sur la Russie plus que la Sibérie) qui font de son livre une source très documentée sur le pays, mais très critique sur ses institutions et ses mœurs. Diversemment reçu en France et éreinté par la *Correspondance littéraire* de Grimm (mars 1769), l'ouvrage provoqua la colère de Catherine II qui, estimant que son auteur avait écrit un livre anti-russe, suscita contre lui un *Antidote* (anonyme, 1770). S'étant embarqué pour la Californie afin d'y observer le nouveau passage de Vénus, prévu pour le 3 juin 1769 (celui que Cook choisira d'étudier à Tahiti), Chappe y meurt quelques jours plus tard d'une fièvre contagieuse.

704

Publié en 1768 en édition de luxe (planches de Le Prince), le *Voyage en Sibérie fait par ordre du roi en 1761 ; contenant les mœurs, les usages des Russes, et l'état actuel de cette puissance [...]*, réimpr. Amsterdam, Marc-Michel Rey, 1769, 2 vol. (allégé de l'édition de Paris de quelques observations scientifiques) ; éd. Michel Mervaud, Oxford, The Voltaire Foundation, 2003-2004, 2 vol. ; Catherine Claudon-Adhémar et Francis Claudon, « *Le Voyage en Sibérie de Chappe d'Auteroche* », *XVIII^e Siècle*, 22, 1990, p. 61-71.

Chardin, Jean (Paris, 1643-Londres, 1713)

Fils d'un riche joaillier parisien, il s'embarque en 1664 pour les Indes orientales, par Constantinople et la mer Noire. Arrivé en Perse en 1666, il devient bijoutier du chah Soliman III, voyage en Inde en 1667, retourne en Perse en 1669 et à Paris, en 1670. Il repart l'année suivante, arrive à Ispahan en 1673 après un voyage mouvementé, y demeure quatre ans, suivant le souverain dans ses déplacements. Le retour s'effectue par Le Cap en 1681. Mais Chardin, protestant, décide, devant la montée des persécutions, de s'installer en Grande-Bretagne, où il devient joaillier de Charles II (qui le fait chevalier) et se marie. En 1684, il part en Hollande pour plusieurs années et finit sa vie en se consacrant à la rédaction de ses mémoires : nombreuses éditions, dont la plus complète est *Voyages du chevalier Chardin en Perse et autres lieux de l'Orient*, éd. Louis Langlès, Paris, Le Normant, 1811, 10 vol. Extraits dans éd. S. Yerasimos, Paris, Maspero/La Découverte, 1983, 2 vol. ; Dirk van der Cruyse, *Chardin le Persan*, Paris, Fayard, 1998.

Choisy, François-Timoléon, abbé de (1644-1724)

Abbé de Sainte-Seine (Bourgogne) à dix-huit ans, mais fantaisiste, joueur et travesti, Choisy mène une existence dissipée jusqu'à ce qu'une grave maladie décide de sa conversion : pieuse retraite et publication, avec son ami l'abbé de Dangeau, de *Quatre dialogues sur l'immortalité de l'âme, l'existence de Dieu, la Providence, la religion* (1684). Désireux de participer en bonne place à la christianisation du Siam, Choisy est de la suite du chevalier de Chaumont, qui conduit la première ambassade française en ce pays (1685-1686). Mais la suffisance des Occidentaux et les manigances du favori Constance Faucon qui, pour sa cause personnelle, soutient les projets français d'implantation religieuse et militaire, dressent la population contre le pouvoir du roi thaï Phraï Naraï. En 1688 éclate une révolution qui débouche sur sa destitution, la mise à mort de Faucon et, pour un siècle et demi, la fermeture du pays à l'influence française.

Sur ces événements voir abbé de Choisy, *Journal du Voyage de Siam fait en 1685 et 1686*, Paris, Mabre-Cramoisy, 1687 ; La Loubère, *Du royaume de Siam*, (1691) ; *Mémoires* du comte de Forbin (1729) ; récit du jésuite Guy Tachard, *Voyage au Siam des Pères Jésuites envoyés par le Roi au Royaume de Siam* (Paris, Seneuze et Horthemels, 1686) ; Dick van der Cruysse, *Louis XIV et le Siam*, Paris, Fayard, 1991.

Éditions modernes par Maurice Garçon, *Journal de Choisy*, Duchartre et Van Buggenhondt, 1928 ; réimpr. Bangkok, Orchid Press, coll. « Itineraria Asiatica », 1999 ; Michael Smithies, trad. anglaise, Kuala-Lumpur, Oxford, Oxford University Press, 1993 ; Dirk van der Cruysse, Paris, Fayard, 1995.

Clarke, Edward Daniel (1769, Willingdon, Sussex-1822)

Antiquaire et minéralogiste, il entreprend de 1790 à 1800 de longs voyages, comme tuteur de deux jeunes *gentlemen*, en Grande-Bretagne (1790) et en Italie (1792). De 1799 à 1802, il voyage en Europe du Nord et au Proche-Orient en compagnie de T. R. Malthus.

Travels in various Countries of Europe, Asia and Africa, London, T. Cadell & W. Davies, 1810-1823, 6 vol. ; *Voyages en Russie, en Tartarie et en Turquie*, trad. de l'anglais, Paris, Buisson, 1813.

Colomb, Christophe (Gênes, vers 1451- Valladolid, 1506)

Très jeune, il prend la mer, sert des corsaires catalans. Au terme d'un engagement contre ses compatriotes génois, il se retrouve au Portugal, s'y marie, navigue de l'Islande aux postes portugais sur la côte de Guinée. Surtout, il lit (voyages de Marco Polo, *Ymago mundi* de Pierre d'Ailly), connaît les travaux de l'astronome florentin Toscanelli, propose vainement au roi Jean II de chercher par l'Ouest une route vers la Chine. Mais son projet obtient en Espagne le

soutien d'Isabelle de Castille et, avec trois caravelles, il débarque le 12 octobre aux Lucayes, puis découvre Cuba et Haïti. Son retour triomphal (mars 1493) est suivi d'un deuxième voyage (1493-1496), où il découvre notamment la Guadeloupe, Porto Rico, la Jamaïque, mais les conflits entre Espagnols et Indiens minent son autorité. Au cours d'un troisième voyage (1498-1500), il découvre la côte du continent sud-américain et les sources de l'Orénoque, mais il est arrêté par Bobadilla, qu'Isabelle avait envoyé enquêter sur son administration, et rentre à Cadix enchaîné. Il entreprend un quatrième voyage de 1502 à 1504 et longe la côte de l'Amérique centrale, mais fait naufrage à la Jamaïque. Il rentre trois semaines avant la mort de la reine, discrédité, malade, abandonné. Les journaux de bord de Colomb nous ont été conservés par la version résumée due à Bartolomé de Las Casas. L'édition de Martin Fernandez Navarrete, *Coleccion de los viajes y descubrimientos* (Madrid, Imprimerie nationale, 1825-1837, 5 vol.) a été aussitôt traduite à Paris sous le titre de *Relations des quatre voyages entrepris par Christophe Colomb*.

Éditions françaises par Alexandre Cioranescu, *Œuvres de Christophe Colomb*, Paris, Gallimard, 1961 et Michel Lequenne, *La Découverte de l'Amérique*, Paris, Maspero/La Découverte, 1979, 3 vol.

Cook, James (1728-1779)

Combattant les Français au Canada, le lieutenant James Cook exécute aussi des travaux de cartographie et rédige un mémoire sur une éclipse de soleil, ce qui le qualifie pour une importante mission scientifique : observer le passage de Vénus en 1769 et statuer sur l'existence de ce continent austral que recherchent alors les deux nations rivales. Le retour de Wallis lui permet de situer son observatoire à Tahiti. Il explore ensuite la Nouvelle-Zélande, découvre la côte orientale de l'Australie et rapporte de son premier tour du monde (1768-1771) une incomparable moisson scientifique. Le suivant (1772-1775) a pour objet l'exploration systématique du Pacifique : le continent austral n'existe pas. Cook repart en 1776 pour un troisième voyage, à la recherche de ce fameux passage du Nord-Ouest qui, au nord de l'Amérique, ferait communiquer les deux océans. Mais il trouve la mort aux îles Hawaï, lors d'un affrontement avec les autochtones.

Récit du premier voyage dans l'édition (peu fidèle) faite par John Hawkesworth, des voyages de Byron, Wallis, Cook et Carteret, *An Account of the Voyages [...]*, London, Strahan, 1773, t. II et t. III ; trad. fr. par J.-B. Suard, *Relation des voyages entrepris par Sa Majesté britannique [...]*, Paris, Saillant et Nyon, 1774 ; *Histoire des nouvelles découvertes faites dans la mer du Sud en 1767, 1768, 1769 et 1770 [...]*, 1774, t. II à IV. Récit du deuxième voyage : *A Voyage to the South pole, and Round the World. Performed in His Majesty's Ships the Resolution and*

Adventure, in the years 1772, 1773, 1774 and 1775. In which is included Captain Furneaux's Narrative [...], éd. John Douglas, London, Strahan and Cadell, 1777, 2 vol. ; trad. J.-B. Suard, *Voyages dans l'hémisphère austral et autour du monde, fait sur les vaisseaux d[u] Roi, L'Aventure et la Résolution, en 1772, 1773, 1774 et 1775 [...]*, Paris, Hôtel de Thou, 1778, 5 vol.

Édition critique des journaux des trois navigations par J. C. Beaglehole, London, The Hakluyt Society, 1955-1967, à qui on doit aussi une *Life of Captain Cook*, Stanford, Stanford University Press, 1974. Extraits dans *Relations de voyages autour du monde*, éd. Christopher Lloyd, Paris, Maspero/La Découverte, 1980, 2 vol. L'édition anglaise du troisième voyage (1776-1780) au cours duquel le navigateur trouvera la mort (février 1779) paraît en 1785, également par les soins de J. Douglas.

Coronado : voir Castañeda

Cortés, Hernán (Medellin, 1484 ou 1485-1547)

La première des cinq lettres (*Cartas de relación*) qu'il écrivit à Charles Quint entre 1519 et 1526 pour relater sa conquête du Mexique est perdue ; les trois suivantes furent aussitôt imprimées (Séville, puis Tolède) et vite connues de toute l'Europe : traductions parfois condensées en français (1522), latin, italien. La dernière ne sera publiée qu'en 1844 par Navarrete. Les quatre lettres connues sont réunies pour la première fois par l'édition de Pascual de Gayangos, *Cartas y Relaciones de Hernán Cortés*, Paris, A. Chaix, 1866.

Édition moderne par Manuel Alcalà, Mexico, s. n., 1943. Riches notes dans l'édition anglaise, *Letters from Mexico*, éd. J. H. Elliott et A. R. Pagden, Oxford, Oxford University Press, 1972. Éditions françaises, *Lettres de Fernand Cortés à Charles-Quint sur la découverte et la conquête du Mexique*, trad. Désiré Charnay, Paris, Hachette, 1896 ; Bernard Grunberg, *La Conquête du Mexique*, Paris, Maspero/La Découverte, 1982.

Coryat, Thomas (1577 ?-1617)

Fils du recteur d'Odcombe, Somersetshire, études à Gloucester Hall (Oxford), puis familier d'Henry, prince de Galles et bouffon (« *comic attendant* ») à la cour de Jacques I^{er}. 14 mai–3 octobre 1608 : voyage en Europe. *Coryat Crudities. Hastly gobled up in Five Moneths Travells in France, Savoy, Italy, Rhetia commonly called the Grisons Country, Helvetia alias Switzerland, some parts of high Germany, and the Netherlands [...]*, London, William Stansby, 1611 (réimpr. London, Scholar Press, 1978) ; *Coryat's Crudities*, Glasgow, James Mac Lehosé, 1905, 2 vol. ; Michael Strachan, *The Life and Adventures of Thomas Coryate*, Oxford, Oxford University Press, 1962.

William M. Schutte (préface de l'édition de 1978) tient le livre pour le premier guide de voyage imprimé en Angleterre et suggère que le titre a pu être inspiré par la préface de Dallington : « *Our memories are so surcharged with the multiplicity of [...] books, and our understanding so weakened with their unseasoned crudities (like stomachs with rawe fruites), that we are not able to digest them into any good blood either of knowledge or vertue* ». À son retour, Coryat pendit ses chaussures utilisées depuis Venise dans l'église d'Odcombe, où elles restèrent jusqu'au début du XVIII^e siècle. Dans ses *Crudities*, il insère « *An Oration made by Hermannus Kirchnerus, in Praise of Travel* » (*op. cit.*, t. I, p. 122-148) et une autre, du même auteur « *that the travell of Germany is to be preferred before all other travels* » (*ibid.*, t. II, p. 71-86). Un deuxième voyage, commencé en 1612, le conduit à Constantinople, Smyrne, Égypte, Jérusalem, Alep, Perse, puis en Inde : il y passe quatorze mois, rencontre l'ambassadeur Thomas Roe (voir *infra*, p. 734) en décembre 1615 et meurt à Surate en décembre 1617. Pas de relation, mais des lettres publiées par S. Purchas, *His Pilgrimes*, *op. cit.*, t. II, livre X, chap. XII et William Foster, *Early travellers in India [...]*, Oxford, Oxford University Press, 1921, p. 234-287.

Dallam, Thomas (vers 1570-après 1626)

Né dans le Lancashire, souche d'une dynastie de facteurs d'orgues qui construira celles de la cathédrale de Worcester (1613) et de King's College à Cambridge (1615), il est dès 1599 assez réputé pour qu'Elizabeth le charge d'en construire un qu'elle offrira au sultan Mahomet III afin de se ménager son amitié, dans le combat qu'elle mène contre les puissances catholiques comme pour faciliter les activités marchandes de la jeune Compagnie du Levant (1582). Dallam se rend ainsi à Constantinople (voyage de février 1599-mars 1600) ; au palais de Topkapi, il peut, par ruse, voir le harem. À Athènes, il sera victime d'une agression.

Relation dans *Voyages and Travels in the Levant*, t. I, *The Diary of Master Thomas Dallam, 1599-1600*, t. II, *Extracts from the diaries of Dr John Covel, 1670-1679*, éd. J. Theodore Bent, London, The Hakluyt Society, 1893. Sur Th. Dallam, voir Stanley Mayes, *An Organ for the Sultan*, London, Putnam, 1956, qui reproduit p. 96 une gravure « *The Organ Made by Thomas Dallam for the Grand Signior* » parue dans *The Illustrated London News*, 20 octobre 1860, « *said to be taken from the original specification* ».

Dallington, Robert (Geddington [Norfolk], 1561- Londres, 1637)

À la sortie de l'université de Cambridge, il devient *schoolmaster* à Norfolk, ce qui lui procure les ressources pour entreprendre un long voyage d'agrément en France. De retour en Angleterre, il est secrétaire de Francis Manners, futur 6^e Earl of Rutland, puis gentilhomme de la chambre privée des princes Henry et

Charles, et enfin *Master of the Charterhouse* et chevalier en 1624. Son livre associe heureusement compilation, information historique, expérience personnelle et réflexion critique. Il apparaît, dans sa deuxième édition, comme la mise en pratique d'un art de voyager, tout comme l'ouvrage qu'il consacra peu après à la Toscane (*A Survey of the Great Dukes state of Tuscany, in the yeare of our Lord 1596*, London, Edward Blount, 1605).

The View of Fraunce, London, Symon Stafford, 1604 ; réimpr. et introd. W. P. Barrett, Oxford, Oxford University Press, 1936. Édition piratée d'un ouvrage presque achevé en 1598, qui avait circulé en manuscrit. Dallington protesta dans l'introduction de l'ouvrage qu'il fit imprimer presque aussitôt sous un nouveau titre : *A Method for Travel. Shewed by Taking the View of France. As It Stood in the Yeare of our Lord 1598*, London, Thomas Creede ; trad. fr. par É. Emélique, « The view of Fraunce ». *Un aperçu de la France telle qu'elle était vers l'an 1598*, Versailles, Impr. de Cerf, 1892.

Dampier, William (1652-1715)

Tour à tour boucanier et chef d'expéditions régulières, il accomplit quatre tours du monde ; au cours du deuxième, il rencontre les Aborigènes d'Australie (*A New Voyage Round the World*, London, James Knapton, 1697 ; trad. fr., *Nouveau Voyage autour du monde*, Amsterdam, P. Marret, 1698).

Édition moderne par Mark Beken, « *A New Voyage Round the World* ». *The Journal of an English Boucaneer*, London, Hummongbird Press, 1998 ; extraits dans *Le Grand Voyage*, trad. J.-Y. Prate et préface de Michel, Le Bris, Phébus, 1993.

Davis, John (Sandrige, 1550 ?-Bornéo, 1605)

Très jeune, il navigue avec Adrian Gilbert. Toujours à la recherche du passage du Nord-Ouest, malgré les échecs précédents, l'Angleterre lui confie en 1585 une expédition au cours de laquelle il double le cap Farewell, arrive à la côte qu'il nomme *Desolation*, découvre le détroit qui porte son nom. Deux autres voyages ont lieu (1586 et 1587) ; il atteint la latitude de 73°, mais les bancs de glace lui imposent le retour. Il participe à la bataille contre l'*Armada* espagnole et continuera à naviguer, notamment sur les côtes sud-américaines avec Cavendish, à Cadix et aux Açores avec Raleigh, et aux Indes orientales, où il sera massacré par des pirates japonais.

R. Hakluyt avait inséré la relation de ses voyages dans l'Arctique (la seconde par lui-même, les deux autres par le marchand John Janes) dans ses *Principal Navigations* (London, G. Bishop, 1600), réimpr. Glasgow, Mac Lehosé, 1904, t. VII, p. 381-445 ; édition moderne par A. H. Markham, *The Voyages and Works of John Davis*, London, The Hakluyt Society, 1880 ; réimpr. New York, B. Franklin, 1970.

Defoe, Daniel (1660-1731)

S'engage en 1685 dans l'armée protestante de Monmouth. Après le succès de la révolution orangiste, Robert Harley lui confie des missions d'espionnage en Angleterre et Écosse (1705). Elles lui donnent une connaissance précise du pays, dont il célèbre la prospérité présente et les espérances. La publication de *Robinson Crusoe* (1719) et de *Moll Flanders* (1722) l'avait déjà rendu célèbre quand il fait paraître en 1724-1726 *A Tour through Great Britain*, 3 vol. : un livre très documenté, tant par les informations de première main (on en a parfois contesté l'importance) que par les lectures qui l'alimentent. Jeune homme, il avait rêvé, au cours d'un voyage en Angleterre accompli avec un ami, d'une circumnavigation de l'ensemble des îles Britanniques, comme le fit le général romain Julius Agricola.

710

Daniel Defoe, *A Tour through the Whole Island of Great Britain*, éd. G. D. H. Cole et D. C. Browning, London, Dent, 1962 ; extraits illustrés, par P. N. Furbank et W. R. Owens, London, Yale University Press, 1991. Sur D. Defoe et C. Fiennes, voir E. Moir, *The Discovery of Britain. The English Tourists, 1540 to 1840*, London, Routledge et K. Paul, 1964, p. 42-45.

Della Valle, Pietro (Rome, 1586-1652)

En 1614, il s'embarque pour Constantinople. De là, il se rend en Égypte, Terre sainte, Alep (juin 1616), puis en Perse et à Bagdad (octobre 1616), où il épouse une jeune chrétienne. Il rencontre Abbas I^{er}, reste deux ans à Ispahan. En septembre 1621, il part pour Ormuz, mais sa femme meurt en chemin, le 30 décembre 1621. Inconsolable, il fait embaumer le corps, qu'il porte avec lui, en Inde, à Goa, pour l'ensevelir dans le caveau familial lors de son retour à Rome en mars 1626. Relations sous forme de lettres (effectivement envoyées à son ami Mario Schipano) publiées à Rome : Turquie (1650), Perse (1658), Inde (1663). Nombreuses traductions : françaises (*Les Fameux Voyages de Pietro della Valle*, Paris, s. n., 1661-1665 ; Paris, G. Clouzier, 1670 ; Rouen, chez Robert Machuel, 1745), anglaise (1664), néerlandaise (1664-1665), allemande (1674). Pour les années 1615-1629, voir le journal inédit à la Bibliothèque vaticane (Ottoboniano Latino 3382).

I Viaggi di Pietro della Valle. Lettere dalla Persia, éd. F. Gaeta et L. Lockart, Roma, Istituto poligrafico dello Stato, coll. « Il Nuovo Ramusio », 1972, t. I ; *In viaggio per l'Oriente. Le mummie, Babilonia, Persepoli*, éd. Antonio Invernizzi, Alessandria, Edizioni dell'Orso, 2001.

De Marees, Pieter

Neveu d'un marchand d'Amsterdam à qui il dédia la relation de son voyage en Guinée, entrepris en novembre 1600. Peu intéressante pour la flore et la faune (elle

recopie souvent des textes relatifs à l'Asie), elle l'est davantage pour l'ethnologie : sans indulgence pour certaines coutumes ou superstitions des Africains, Pieter de Marees est toutefois plus ouvert à leur égard que la plupart de ses contemporains.

Description et recit historial du riche royaume d'or de Guinea [...], Amsterdam, C. Claesson, 1605, traduction française (peut-être par lui-même). Épître au lecteur du 16 avril 1602 ; traduction anglaise, *Description and Historical Account of the Gold Kingdom of Guinea* (1602), trad. de l'allemand et éd. Albert von Dantzig et Adam Jones, Oxford, Oxford University Press, 1987.

Des Hayes, Louis, baron de Courmenin (?-1632).

Conseiller de Louis XIII qui lui confie une mission au Levant (avril 1621-mai 1622), dont il s'acquittera avec succès : obtenir la restitution aux cordeliers des Lieux saints, que leur disputent les Arméniens (*Voyage du Levant, fait par le commandement du roi en 1621*, Paris, Adrian Taupinart, 1624 et 1632 ; la rédaction est l'œuvre d'un secrétaire ; exempl. BnF Richelieu, Ge. FF. 8531). Des Hayes livre des informations précieuses sur les Balkans, Constantinople et Jérusalem. Ses *Voyages au Danemarck*, publiés en 1664 seulement, rapportent des missions effectuées en 1629. Il se joint ensuite aux ennemis de Richelieu, ce qui lui vaut d'être arrêté en Allemagne, puis décapité à Béziers.

Diaz del Castillo, Bernal (vers 1492-1581)

Né à Medina del Campo, où son père était *regidor*, il s'embarque à la mort de ce dernier, en 1514, pour le Nouveau Monde. Gouverneur de Tierra Firme, il suit Diego Velazquez à Cuba, puis s'engage dans l'expédition de Cortés en 1519 et sera récompensé de sa fidélité par une *encomienda* au Guatemala. Il continue sa carrière militaire puis, en 1568, met la dernière main à sa *Verdadera historia de la conquista de la Nueva Espana* (publiée seulement en 1632), destinée à répondre à la *Cronica de la conquista de Nueva España* (1552), version « officielle » rédigée par Gomara, qui fut chapelain de Cortés. *Verdadera historia [...]*, éd. critique Carmelo Saenz de Santa Maria et Ramon Iglesia, Madrid, Instituto Gonzalo Fernandez de Oviedo, CSIC, 1982.

Diderot, Denis (Langres, 1713-Paris, 1784)

Le maître d'œuvre de l'*Encyclopédie* n'a guère voyagé avant sa visite à Catherine II, et ses deux séjours à La Haye (juin-août 1773 et avril-octobre 1774) encadrent son voyage en Russie.

Drake, Francis (1540 ?-1596)

Il a déjà effectué des raids contre Panama quand Elizabeth I^{re} lui confie en 1577 une flotte de cinq navires pour harceler les colonies espagnoles sur la

côte du Pacifique. Mais conflits internes et désertions dans la zone du détroit de Magellan la réduisent bientôt à un seul bâtiment avec lequel il achèvera en novembre 1579 le premier tour du monde après celui de Magellan. Il participe à la victoire contre l'Invincible Armada en 1588 mais ses entreprises océaniques connaissent des succès divers et il meurt de la dysenterie dans les Antilles espagnoles. Compilant deux relations manuscrites (voir *Hakluyt's Handbook*, t. I), R. Hakluyt publie en 1600 le récit de sa circumnavigation dans le tome III de ses *Principal Navigations* (réimpr. de 1904, *op. cit.*, t. XI, p. 48 sq.).

Études modernes par David B. Quinn, *Sir Francis Drake as seen by his Contemporaries*, Providence, John Carter Library, 1996 ; Harry Kelsey, *Sir Francis Drake. The Queen's Pirate*, London, Yale University Press, 1998.

Ducket, Geoffrey

712 Agent anglais de la Muscovy Company, il accompagne avec Bannister l'ambassade de Thomas Randolph en Russie (1568 : voir Turberville, p. 347 et 741) ; ils y passent l'hiver avant de repartir pour la Perse en juillet 1569 pour le compte de la Moscovy Company, sous le commandement de Thomas Bannister, auquel il succède après sa mort (29 juillet 1571). Blessé par des pirates cosaques sur la Caspienne, il revient à Moscou, puis à Londres (octobre 1574). R. Hakluyt publie dès 1589 la relation du voyage qui, selon le *Hakluyt's Handbook*, t. II, p. 356, a été tirée par Philip Jones d'une narration faite par Lionel Plumtree (BL Add. Ms. 481 51, f. 161-174). Elle figure également dans ses *Principal Navigations* (t. III, p. 162-166) et dans *Early Voyages and Travels to Russia and Persia by Anthony Jenkinson and other Englishmen*, éd. E. Delmar Morgan et C. H. Coote, London, The Hakluyt Society, 1886, 2 vol. (t. II, p. 436-440).

Du Halde, Jean-Baptiste (Paris, 1674-1743)

Homme de lettres et géographe, il poursuit pour ses supérieurs jésuites la publication des *Lettres édifiantes*. Il en tira également un ouvrage remarquablement informé : sa *Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de l'empire de Chine et de la Tartarie chinoise*, Paris, P. G. Lemercier, 1735, 4 vol.

Dunton, John (1659-1733)

Libraire. Il venait de se remarier en 1697 quand des querelles avec sa belle-mère l'amènent à quitter le foyer pour voyager en Irlande. Son existence mouvementée donnera lieu à une autobiographie, *Life and Errors of John Dunton*, London, s. n., 1705. Lié à Defoe et aux membres du parti politique britannique Whig, il attendra vainement la gratitude de George I^{er} et sa mort passera inaperçue. Il

laisse de l'Irlande une image dépourvue de complaisance, mais n'est pas hostile à son peuple : « *I take the Irish to be a people well humor'd and open hearted, and verie capable of good impressions if a prudent care be taken to manage them* » (p. 27) ; mais font obstacle à cette promotion des Irlandais leur religion et leur pauvreté. Dunton pensait publier le manuscrit (Bodleian, Rawl. D.71) de son *Teague Land or a Merry Ramble to the Wild Irish. Lettres from Ireland* (1698), éd. Edward Mac Lysagh, Dublin, Irish Academic Press, 1982 (paru d'abord en appendice à son *Irish Life in the 17th Century*, Cork/London, Longmans, 1939).

Evelyn, John (Wotton, 1620-1706)

Issu d'une puissante famille du Middlesex. Il abandonne des études en dilettante pour s'engager dans l'armée hollandaise (1641) après la mort de son père, rentre en octobre à Londres, « *studying a little, but dancing and fooling more* », embrasse la cause royaliste, reçoit du roi le congé de voyager et part pour un Grand Tour en France, Italie et Suisse (1643-1647). Il arrive en France le 11 novembre 1643, en Italie en octobre 1644, séjourne à Rome, Naples, Venise, Padoue (études de médecine). En avril 1646, il quitte Venise avec le poète Edmund Waller, visite Vérone et Milan, franchit le Simplon. Il épouse en 1647 Mary Browne, douze ans, fille unique de l'ambassadeur anglais à Paris (elle ne le rejoindra qu'en 1652). De retour à Londres en septembre, il publie en 1649 une traduction de François de La Mothe Le Vayer. Les vicissitudes des guerres civiles lui font traverser plusieurs fois la Manche. La cause royaliste perdue, il s'installe à Deptford. Après la Restauration, Evelyn participe à la fondation de la Royal Society, dont il devient secrétaire en 1672. Toujours royaliste convaincu, il n'occupe cependant que des emplois mineurs. Il est curieux de jardins et d'architecture, laisse une œuvre variée et abondante, mais sans autre pièce majeure que son *Diary*, imprimé en 1818-1819 par William Bray.

Édition moderne de E. S. de Beer, *The Diary*, Oxford, Clarendon Press, 1955 (réimpr. 1966), 6 vol.

Fanshawe, Lady Ann (Londres, 1625-1680)

Ann Harrison épouse en 1644 sir Richard Fanshawe, très fidèle aux Stuarts pendant la guerre civile et qui, après la Restauration, devient ambassadeur en Espagne (1664) ; rappelé en 1666, il meurt la même année. Poétesse lettrée, elle le suit dans ses voyages, accompagnée de ceux de leurs nombreux enfants en âge de les suivre. Tout en étant soucieuse de ne pas gêner les affaires de son mari, et curieuse des réalités quotidiennes, elle jette sur l'Espagne un regard personnel, qui échappe aux stéréotypes. Ses *Mémoires*, écrits en 1676 à l'intention de son seul fils encore en vie et restés manuscrits jusqu'en 1829, sont consacrés pour l'essentiel à ses années espagnoles.

Édition moderne par John Loftis, *Memoirs*, Oxford, Clarendon Press, 1979 (avec les mémoires de Lady Anne Halkett).

Fiennes, Celia (1662-1741)

Fille d'un colonel de Cromwell, hardie et non-conformiste, elle parcourt à cheval l'Angleterre entre 1685 et 1710. *The Illustrated Journeys of Celia Fiennes 1685-1712*, éd. Christopher Morris, London, Macdonald, 1982.

Fletcher, Giles (vers 1549 -1611)

714 Poète et diplomate, fils d'un vicaire du Hertfordshire, étudie à Cambridge ; il conduit en 1588-1589 une mission commerciale qui, en dépit de certaines avanies, est un succès pour les marchands anglais. En 1610, il est engagé dans des négociations commerciales avec le Danemark. Sa relation, *Of the Rus Common Wealth; or Manner of Government by the Russe Emperour [...], with the Manners and Fashions of the People of that Countrey* (London, Thomas Charde, 1591), fut vite retirée de la vente à la requête de marchands anglais alarmés par des passages qui pouvaient offenser le tsar, et réimprimée, abrégée et épurée, par R. Hakluyt (*Voyages*, t. I, p. 542 *sqq.*), qui semble avoir eu accès à la relation manuscrite (BL Sloane Ms. 61) : voir *Hakluyt's Handbook*, éd. D. B. Quinn, London, The Hakluyt Society, 1974, t. I, p. 228 et S. Purchas, *His Pilgrimes*, *op. cit.*, t. III, p. 413 *sq.*

Fonvazine, Denis (1744 ou 1745-1792)

En 1777-1778, ce noble russe d'ancienne famille, qui venait par son mariage de se soustraire à une existence besogneuse, quitte Saint-Pétersbourg pour un voyage avec son épouse en Pologne, Allemagne et France. À son retour, il continue son activité d'auteur dramatique et entreprend un nouveau voyage en Allemagne et Italie (1784-1785). Les lettres qu'il adressa lors de son premier séjour à sa sœur, au comte Piotr Ivanovitch Panine et au diplomate écrivain Iakov Boulgakov ont été traduites de l'édition en russe de Moscou-Léningrad (1959, t. II) et commentées par Henri Grosse, Jacques Proust et Piotr Zaborov (*Lettres de France, 1777-1778*, Paris, CNRS Éditions/Oxford, The Voltaire Foundation, 1995 ; l'édition ajoute, pour Panine et Boulgakov, des manuscrits autographes).

Nous remercions les éditions du CNRS d'avoir autorisé gracieusement la reproduction d'un extrait de ce livre.

Forrest, Thomas (1729 ?-1802 ?)

Ce marin entre après 1748 au service de l'East India Company. Une longue expérience de la navigation dans l'océan Indien lui vaut de se voir confier une mission d'exploration en Nouvelle-Guinée (1774-1776), que suivront

d'autres voyages dans le Pacifique jusqu'à sa mort (sans doute en Inde, vers 1802). *A Voyage to New Guinea and the Moluccas, from Balambangan, 1774-1776*, London, G. Scott, 1779 ; 2^e édition, *id.*, avec index, 1780 (fac-similé, Oxford University Press, 1969) ; traduction française *Voyage aux Moluques et à la Nouvelle-Guinée (1774-1776)*, Paris, Hôtel de Thou, 1780.

Frobisher, Martin (vers 1535-1594)

1544 : premier voyage en Guinée. 1577 : capitaine général et amiral de la flotte de la Company of Cathay. 1576-1578 : voyages infructueux en quête du passage du Nord-Ouest. Accompagne Drake dans son expédition de 1585. Il commande un vaisseau contre l'*Armada* en 1588. Blessé en 1594, dans un nouveau combat contre l'Espagne, près de Crozon, il meurt à son retour à Plymouth. R. Hakluyt insère dans ses *Principal Navigations* une relation des trois voyages, par Christopher Hall, Dionise Settle et Thomas Ellis, et une autre, de l'ensemble, par George Best (celle-ci dans *The Three Voyages of Martin Frobisher [...] 1576-78*, éd. Richard Collison, London, The Hakluyt Society, première série ; réimpr. New York, B. Franklin, 1963 ; Sur les expéditions dans l'Arctique, voir les *Recueils des voyages au Nord*, Amsterdam, Bernard, 1724-1731.

Gage, Thomas (Angleterre, vers 1603-Jamaïque, 1656)

Envoyé par son père en 1612 étudier chez les jésuites en Espagne, il les quitte pour les dominicains de Valladolid. Il veut être missionnaire aux Philippines en 1625, mais demeure au Mexique et au Guatemala (1626-1637). Assailli de doutes religieux, il rentre en Espagne. Le spectacle des dévotions de Lorette le fait retourner en Angleterre (1641), où il abjure et se marie (1642), choisit le camp des parlementaires, devient un virulent prédicateur anti-catholique et publie *A New Survey of the West-Indias* (London, 1648) ; *Travels in the New World*, éd. J. Eric S. Thompson, Norman, Oklahoma University Press, 1958. Bien informé des faiblesses des défenses de l'Amérique espagnole, il s'engage comme chapelain dans l'expédition du général Venable, mais meurt lors de la prise de la Jamaïque.

Dans le t. IV de sa *Relation de divers voyages curieux* (1674), M. Thévenot insère des extraits du livre, qui est traduit (expurgé) sur ordre de Colbert (*Voyages dans la Nouvelle-Espagne*, Paris, Clouzier, 1676, 2 vol.). Également traductions allemande et hollandaise.

Gama, Vasco de (1469-1524)

En 1487, Jean II de Portugal confie à ce navigateur la direction d'une flotte destinée à contourner l'Afrique pour atteindre l'Inde, mais le départ n'aura lieu

qu'en 1497. Il atteint le cap des Tempêtes, déjà doublé par Bartolomeu Dias en 1487 et l'appelle cap de Bonne-Espérance, longe la côte orientale de l'Afrique puis, aidé d'un pilote du Gujerat, fait voile vers Calicut, où il aborde le 19 mai 1498 et signe un avantageux traité de commerce. Nommé à son retour amiral des Indes, il entreprend un deuxième voyage (1502-1503) et consolide en Inde et à Cochin les résultats du précédent, établissant une puissance militaire et jetant les fondements de l'empire portugais dans l'océan Indien. Jean II le nomme vice-roi des Indes en 1524, avant que Camoens ne fasse de lui le héros de ses *Lusiades* (1572). Relation de ses voyages par Castanheda en 1551, *Historia do descobrimento e conquista da India pelos Portugueses*, selon un ms. anonyme attribué à Alvaro Velho. Une copie contemporaine de l'original perdu du récit d'Alvaro Velho a été découverte en 1834 (aujourd'hui à la Biblioteca Pública Municipal de Porto, 804). Première édition par Diogo Köpke et Antonio da Costa, *Roteiro da Viagem que em Descobrimto da India pelo Cabo da Boa Esperança fez Dom Vasco da Gama em 1497*, Porto, Typogr. commercial portuense, 1838 ; Édouard Charton, *Voyageurs anciens et modernes*, trad. Ferdinand Denis, Paris, s. n., 1855, t. III, reprise par J. Cassou, *La Découverte du Nouveau Monde*, Paris, Albin Michel, 1966. Édouard Charton, *Voyageurs anciens et modernes*, Paris, bureaux du « Magasin pittoresque », 1863, t. III, édite le *Roteiro* (qu'il attribue à Alvaro Velho) trouvé dans le monastère de Santa Cruz de Coimbra et déjà passé à la Bibliothèque publique de Porto : une copie du début du xv^e siècle, qu'il juge fidèle ; mais il déclare *in fine* qu'il a fait sa traduction « d'après » l'édition de Diogo Köpke, Porto, 1838 ; édition française moderne par Paul Teyssier et Paul Valentin, Chandeigne, 1995. Sur la rencontre avec les Hottentots, lire A. Margarido, « La vision de l'autre (africain et indien d'Amérique) dans la Renaissance portugaise », dans *L'Humanisme portugais et l'Europe*, actes du XXI^e colloque international d'études humanistes (Tours, juillet 1978), Paris, Fondation Gulbenkian, 1984, p. 507-555 ; Malvern Van Wyk Smith, « "The most wretched of the human Race": The iconography of the Khoikhoi (Hottentots), 1500-1800 », *History and Anthropology*, 5, 3-4, 1992, p. 285-330 ; François-Xavier Fauvelle-Aymar, *L'Invention du Hottentot. Histoire du regard occidental sur les Khoisan (xv^e-xix^e siècle)*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2001 ; *Fureur et Barbarie. Récits de voyage chez les Cafres et les Hottentots (1665-1721)*, éd. Dominique Lanni, Paris, Cosmopole, 2003.

Gandavo, Pero de Magalhães de

Né à Braga et fils d'un Flamand de Gand, il passe quelques années au Brésil, ouvre à son retour une école publique et livre aux presses de Antonio Gonçalves son *Historia da Provincia de Santa Cruz* (Lisboa, 1576), précédée de tercets et d'un sonnet de Camoens. Édition rarissime, réimprimée en 1922 à Sao Paulo

par Assis Cintra, *Nossa primeira historia*. Traduction par H. Ternaux-Compans, *Voyages, relations et mémoires originaux pour servir à l'histoire de la découverte de l'Amérique*, Paris, Arthur Bertrand, 1837-1840, t. II ; republiée sous le titre *Histoire de la province de Santa Cruz que nous nommons le Brésil*, Nantes, Éditions Le Passeur, 1995.

Gmelin, Jean George (Tübingen, 1709-1755)

Au terme de ses études de médecine en 1727, il part pour Saint-Petersbourg où il est admis à l'Académie des sciences. Il fait partie d'une expédition scientifique envoyée par l'impératrice Anna pour explorer la Sibérie et le Kamtchatka ; ils atteignent Irkoutsk et le lac Baïkal et ne retrouvent la capitale russe qu'en janvier 1743. À son retour en Allemagne, Gmelin devient professeur de botanique et de chimie à Tübingen en 1749. On lui doit une *Flora sibirica [...]*, Sankt-Peterburg, 1747-1750, 4 vol. et, en allemand, un *Voyage en Sibérie de 1733 à 1743*, Göttingen, 1751-1752. Ce dernier, relation minutieuse surchargée de détails, n'existe en français que dans les extraits donnés par l'abbé Prévost, *Histoire des voyages* (t. XVIII) et la traduction abrégée de Kéralio, *Voyage en Sibérie, contenant la description des mœurs et usages des peuples de ce pays, le cours des rivières considérables [...]*, Paris, Dessaint, 1767, 2 vol.

Goethe, Wolfgang (1749-1832)

Quand il quitte Weimar pour l'Italie en septembre 1786, Goethe a depuis une dizaine d'années congédié l'époque de *Werther* et du *Sturm und Drang* pour se convertir à une esthétique résolument classique. L'Italie n'est pas pour lui, comme elle l'est pour les voyageurs du Grand Tour, une étape de la formation, mais le terme d'une quête : celle de l'antiquité classique. Retour : mars 1788. On peut lire *Italienische Reise* dans la traduction de Jacques Porchat, *Voyages en Suisse et en Italie*, dans *Œuvres complètes*, Paris, Hachette, 1862, t. IX.

Göllnitz, Abraham

Ce géographe allemand né à Dantzig quitte l'Allemagne en 1628 pour voyager en Europe (Pays-Bas espagnols, France, royaume de Piémont) : relation dans son *Ulysses belgico-gallicum*, Leyde, Elzévir, 1631, in-12 (traduction libre en 1643 par Louis Coulon, *L'Ulyse français*). On le retrouve en 1642 à Copenhague (secrétaire du roi), avant de perdre sa trace.

Graaf, Nicolas de

Ayant achevé son apprentissage de chirurgien à Alkmaar, l'auteur s'embarque pour les Indes Orientales sur un vaisseau de la V.O.C. et naviguera de 1639 à 1687. Édition originale néerlandaise, *Reisen [...]*, Horn, 1701 ; traduction

française, *Voyages aux Indes orientales et en d'autres lieux de l'Asie [...]*, Amsterdam, Bernard, 1719.

Grataroli, Guglielmo (Bergame, 1516-1568)

Médecin de Padoue, qu'il quitte pour des raisons religieuses, il devient le collègue de Turler à Marbourg et celui de Zwinger à Bâle. Voyages en Italie, Suisse, Savoie, Bourgogne. Son *De regimine iter agentium [...]*, Basileae, s.n., 1561 est exploité par de nombreux traités postérieurs (dont le *Brevarium* de S. Zwicker en 1638 ; extraits dans *Voyages et voyageurs de la Renaissance*, éd. E. Bonnaffé, Paris, E. Leroux, 1895 ; réimpr. Genève, Slatkine reprints, 1970).

Gallizioli, Giovanbattista Conte, *Della vita, degli studii e degli scritti di Guillelmo Grataroli Filosofo e medico*, Bergame, 1788 ; Bietenholz, Peter, *Der italienische Humanismus und die Blütezeit des Buchdrucks in Basel*, Bâle/Stuttgart, Helbing & Lichtenhahn, 1959, p. 131 sq.

718

Gray, Thomas (1716-1771)

La tutelle de son oncle le soustrait à un père violent et l'envoie comme pensionnaire à Eton. Il quitte Cambridge en 1738, sans un diplôme. Ami de Richard West et d'Horace Walpole, il part avec ce dernier pour un Grand Tour (mars 1739-septembre 1741) : deux mois à Paris, puis Reims, Lyon, la Grande Chartreuse, Turin, Florence (onze mois, où s'arrêtent les lettres conservées de ce voyage, dans *Correspondence*, éd. Peter Toynbee et Leonard Whibley, Oxford, Clarendon Press, 1935 [t. I, p. 99-182] : Venise, Padoue, Vérone, Milan, Turin, Lyon, etc.).

Hall, Joseph (1574-1656)

Évêque d'Exeter et de Norwich, théologien puritain profondément engagé dans les conflits religieux de son temps, il laisse une œuvre abondante : traités doctrinaux, méditations, sermons, satire, poésie (première édition complète par Josiah Pratt, London, 1808, 10 vol.). Il publie à Londres en 1605 (à l'adresse de Francfort et sous le nom de Mercurius Britannicus) un voyage imaginaire, *Mundus alter et idem Sive Terra Australis hac semper incognita [...]*, éd. et trad. John Millar Wands, New Haven, Yale University Press, 1981. Dans *Quo vadis? A Just Censure of Travell as it is commonly undertaken by the Gentlemen of our Nations*, London, 1617 ; réimpr. Norwood (NJ), W. Johnson, 1975 ; traduction par Théodore Jaquemot, *Quo Vadis ? ou Censure des voyages [...]*, Genève, Pierre Aubert, 1628, des arguments empruntés aux stoïciens et aux Pères de l'Église servent au « Sénèque anglais » à dénoncer le voyage de formation pratiqué par l'élite sociale d'Angleterre comme un « *private and publike meschiefe* ». Nul besoin, selon lui, de chercher à l'étranger ce qu'offre l'Angleterre : le meilleur

régime politique, les meilleures universités. Les mêmes arguments serviront aux critiques anglaises du Grand Tour. Voir J. Locke, *Some thoughts concerning education*, London, 1693, p. 189-201, et Richard Hurd, *Dialogues on the uses of foreign Travell...*, 1764. Sans contester l'intérêt des voyages pour le commerce ou le service de l'État, Hall s'en prend seulement au voyage de curiosité : trop de parents, selon lui, envoient à l'étranger des enfants immatures, qui s'y corrompent sans profit, surtout en pays papiste. Mais il s'élève au-dessus de cette polémique pour déplorer la curiosité futile qui aboutit au mépris de la patrie. Le voyage est désormais inutile : le monde est connu, et tant de bons auteurs nous instruisent sur lui.

Hentzner, Paul (mort en 1623)

Juriste de Brandebourg, il voyage comme tuteur de Christoph Rehdiger, jeune noble silésien en Allemagne, France, Suisse, Italie et Angleterre de 1596 à 1600. Édition latine de son *Itinerarium* à Nuremberg, 1612. Les pages anglaises du livre sont les plus personnelles, les autres relevant souvent d'une érudition de seconde main (voir E. S. Bates, *Touring in 1600*, p. 43-44) ; édition anglaise par William Rye, *England as seen by foreigners in the days of Elizabeth and James the First*, London, R. J. Smith, 1865 ; réimpr. New York, B. Blunt, 1967.

Herbert, Thomas (York, 1606-1682)

De 1627 à 1629, il fait partie de l'ambassade de Sir Dodmore Cotton auprès d'Abbas I^{er}, roi de Perse. Il resta loyal à Charles I^{er} qui l'avait fait gentilhomme de la chambre. *A Relation of some Years Travaile into Afrique, Asia, Indies*, London, 1634, réédité en 1638 sous le titre *Some Yeares Travels into divers parts of Asia and Afrique* ; ainsi qu'une édition de 1677, sous le titre *Some Yeares Travels into divers parts of Africa and Asia the Great*, London, R. Scot, T. Basset, J. Wright and R. Chiswell, laquelle nous a servi à illustrer notre ouvrage. Traduction hollandaise de son livre en 1658, sur laquelle est établie une version française peu fidèle, que nous n'avons pas retenue (*Relation du voyage de Perse et des Indes orientales*, Paris, Jean Du Puis, 1663). Réimpr. de l'édition de 1634, Amsterdam/New York, Theatrum orbis Terrarum/ Da Capo Press, 1971.

Ides, Evert Ysbrand (1657, Schleswig-Holstein-1708)

Né d'une famille de marchands hollandais, il est dès 1677 à Arkhangelsk et, dix ans plus tard, exerce le commerce entre Hambourg et la Russie, avec assez de succès pour devenir familier de Pierre le Grand, qui lui confie une mission diplomatique à Pékin. Parti en mars 1691, il voit Kama, Tobolsk, Irtysh et traverse les grands fleuves sibériens avant d'arriver à Pékin en novembre 1693. La méfiance des Chinois et sa propre inexpérience ne lui permettent pas

d'atteindre ses objectifs politiques ; mais il obtient des avantages commerciaux et s'enrichit dans ce voyage, dont la relation parut à Londres en 1706 : *The Three Years Travels from Moscow over-land to China* [...].

Édition moderne par David N. Collins, dans *Siberian Discovery*, Richmond, Curzon Press, 2000, t. I ; éd. allemande par Michael Hundt, *Beschreibung der dreijährigen Chinesischen Reise*, Stuttgart, Franz Steiner Verlag, 1999.

Johnson, Samuel (1709-1784)

Une des figures majeures des lettres britanniques du XVIII^e siècle : œuvres poétiques, littérature narrative (*Rasselas*), travaux de critique, journalisme, et surtout son grand *Dictionary of English Language* (1755) et son édition de Shakespeare (1765). Il a déjà soixante-quatre ans et sa santé est déclinante quand il se rend à l'invitation de son cadet admiratif, James Boswell : entreprendre la découverte de l'Écosse et des Hébrides (voyage d'août à novembre 1773). Le récit de S. Johnson, publié en 1775, connaît un vif succès.

720

A Journey to the Western Island of Scotland, éd. Mary Lascelles, New Haven/London, Yale University Press, 1971. Thomas M. Curley, *Samuel Johnson and the Age of Travel*, Athens, Georgia University Press, 1976.

Joly, abbé Barthélemy

De l'auteur, nous ne savons que ce qu'il nous livre de lui dans la relation de son voyage en Espagne, conservée dans le ms. fr. 24917 de la BnF. (« Voyage fait par M. Barthélemy Joly, conseiller et ausmonier du Roy, en Espagne, avec M. Boucherat, abbé et général de l'ordre de Citeaux », f^o 1r^o-67r^o), publié dans la *Revue hispanique* (20, 1909, p. 460-618) par L. Barrau-Dihigo (R. Foulché-Delbosc) sous le titre de *Voyage de Barthélemy Joly en Espagne (1603-1604)*. B. Joly manifeste à l'égard des Espagnols des préventions exaspérées par l'intervention de leur pays dans les affaires françaises lors de la Ligue.

Kaempfer, Engelbert (1651-1716)

Médecin allemand de Westphalie, il voyage en Pologne, Suède, Perse, s'installe à Batavia en 1689 pour y poursuivre ses recherches d'histoire naturelle. En 1690, il s'embarque sur la flotte de la V.O.C. qui, une fois l'an, rend visite à la cour impériale du Japon. Il ne quitte le pays qu'en novembre 1692, pour un bref séjour à Batavia, et le retour en Europe. En avril 1694, il est reçu docteur à l'université de Leyde et, à l'occasion de sa thèse inaugurale, ruine la légende de l'*Agnus scythicus*.

To History of Japan, together with a Description of the Kingdom of Siam, 1690-1692, est la traduction du manuscrit original allemand faite par John Gaspard Scheuchzer et publiée par Hans Sloane (London, 1727 ; trad. fr. François Nannet, *Histoire véritable [...] du Japon*, La Haye, 1729, 2 vol.) ;

édition moderne, Glasgow, MacLehose, 1906, réimpr. New York, AMS Press, 1971. Réimpr. *A Description of the Kingdom of Siam*, Bangkok, Orchid Press, coll. « Itineraria Asiatica », 1987 puis 1998.

Kalm, Pehr (1716-1779)

Botaniste suédois, élève de Linné à Uppsala, à l'initiative duquel il s'embarque pour un séjour en Angleterre dans les colonies françaises et anglaises d'Amérique du Nord (1748-1751) ; nommé à son retour professeur à Abo (1752). De la relation de son voyage, *En resa till Norra America*, seuls les trois premiers volumes furent publiés ; les quatre autres disparurent dans l'incendie de l'université d'Abo. Kalm fonda le jardin botanique de cette ville.

Édition anglaise : London, s. n., 1770-1771, 3 vol. Traduction partielle en français (textes relatifs au Canada) par L. W. Marchand, *Voyage de Kalm en Amérique*, Montréal, T. Berthiaume, 1880.

Kelly, Michaël (1764 ?-1826)

Acteur, ténor et compositeur, fils d'un marchand de vin et maître de cérémonie au château de Dublin. S'embarque en 1799 pour Naples. Chante à Florence et Venise (1780), puis à Vienne (quatre saisons, dont le rôle de Don Basilio à la création des *Nozze di Figaro*, en 1786). Il fut bien reçu de Mozart et Salieri et confia à Theodore Hook la rédaction de ses *Reminiscences* (London, s. n., 1826, 2 vol. ; réimpr. New York, B. Blom, 1969).

La Barbinais Le Gentil

Né près de Saint-Malo, il quitte Cherbourg pour le Chili en août 1714. Dans les années suivantes, il est au Pérou, à Guam, en Chine, à l'île Bourbon, au Brésil, en Galice, puis à Gênes (1718) et au Chili. Il achève son voyage (un tour du monde) en 1724 et en édite la relation sous forme de lettres adressées au comte de Morville, ministre et secrétaire d'État.

Nouveau Voyage autour du monde, avec une description de la Chine, Paris, François Flahault, 1725-1727, 3 vol. ; Amsterdam, P. Mortier, 1728 ; l'édition faite à Paris, chez Briasson, en 1728 est la plus complète.

Labat, Jean-Baptiste (1663-1738)

Ce dominicain s'embarque à la fin de 1693 pour les Antilles (Martinique et Guadeloupe) et devient bientôt procureur général de la mission de son ordre dans l'archipel. En 1705, on l'appelle en Espagne (Andalousie), à La Rochelle, puis en Italie. Il ne revient à Paris qu'en 1716, et travaille à la rédaction de ses voyages ainsi qu'à d'autres textes de littérature viatique dont on lui confie l'édition (*Nouvelle relation de l'Afrique occidentale [...]*, Paris, G. Cavalier,

1728, d'après les mémoires d'André Brue). Labat est un conteur enjoué, proluxe, très tenté par l'anecdote, avec une nette propension à s'installer au centre de la toile.

Voyages du chevalier Desmarchais en Guinée, îles voisines, et à Caienne [...], 4 vol. ; *Relation historique de l'Éthiopie occidentale [...]*, 1732, 5 vol.

Ses voyages : *Voyage en Espagne et en Italie*, 1730, 8 vol. et surtout *Nouveau Voyage aux îles de l'Amérique, contenant l'histoire naturelle de ces pays [...]*, Paris, G. Cavelier, 1722, 6 vol.

Lafitau, Joseph-François (Bordeaux, 1681-1746)

722

Entré très jeune dans la Compagnie de Jésus, il fit deux séjours missionnaires au Canada, qui lui inspirèrent un ambitieux essai d'ethnologie comparée, *Mœurs des Sauvages Américains, comparées aux mœurs des premiers temps*, Paris, Saugrain, 1724, 2 vol. (extraits dans éd. Edna Hindie Lemay, Paris, Maspero/La Découverte, 1983, 2 vol). On lui doit aussi une *Histoire des découvertes et conquêtes des Portugais dans le Nouveau-Monde*, Paris, J.-B. Coignard, 1733, 2 vol.

Andreas Motsch, *Lafitau et l'Émergence du discours ethnographique*, Sillery (Québec), Septentrion, coll. « Les nouveaux cahiers de CELAT »/Paris, Presses de l'université de Paris-Sorbonne, coll. « Imago mundi », 2001.

Laudonnière, René Goulaine de (?- 1574)

Coligny, qui veut fonder en Amérique un refuge pour les huguenots, envoie le capitaine dieppois Jean Ribault et son adjoint Laudonnière, gentilhomme réformé breton, en Floride (1562), dont les indigènes avaient chassé les Espagnols. La richesse du pays et l'accueil favorable des Indiens firent naître une entreprise coloniale qui se termina tragiquement en septembre 1565, quand l'Espagnol Menendez de Aviles fit massacrer à Matanzas Inlet les Français (dont Ribault) qui s'étaient rendus à lui. En 1566, Laudonnière rentre, fraîchement accueilli à la Cour, et meurt dans l'obscurité, sans avoir publié *L'Histoire notable de la Floride située es Indes occidentales [...]* qui rapportait ces événements. En 1586, le manuscrit, devenu la propriété du cosmographe A. Thevet, lui est subtilisé par R. Hakluyt, qui en confie l'édition à Martin Basanier : *Histoire notable de la Floride située es Indes occidentales [...]* mise en lumière par M. Basanier, Paris, Guillaume Auvray, 1586.

Laujardière, Guillaume Chenu de (1672, Bordeaux- 1731, Magdebourg)

Fils cadet d'une famille huguenote de Bordeaux ; les persécutions contraignent son père, procureur, à renoncer à sa charge en 1682 et à s'exiler en Brandebourg, sous la protection de la famille d'Anhalt-Dessau. Le jeune Guillaume, qu'on

avait envoyé à Madère pour attendre l'occasion de l'y rejoindre, doit au contraire, pour échapper aux jésuites, s'embarquer sur un vaisseau anglais en partance pour les Indes orientales. Sa destinée aventureuse se confirme quand, à la suite d'un naufrage qui le jette sur la côte des Cafres, il échappe au massacre que ceux-ci font de ses compagnons. Employé comme bouvier et bien considéré du roi, il vivra une année (février 1686-février 1687) avec ce peuple dont il découvre l'humanité. Il sert ensuite trois ans la Compagnie hollandaise des Indes orientales, rejoint sa famille en Allemagne (1689) pour y poursuivre une paisible carrière militaire.

Écrite entre 1689 et 1696, sa relation a été conservée par trois manuscrits – Magdebourg, édité en 1748 et 1900 en traduction allemande, mais disparu entre 1940-1945, Berlin et Halle – et une publication par N. Weiss dans le *Bulletin de la Société d'histoire du Protestantisme français*, 1921, t. 70 (ms. Halle). Édition moderne d'Emmanuelle Duguay, *Relation d'un voyage à la côte des Cafres (1686-1689)*, présentée par F. Lestringant, P. Carile et F. Moureau, Paris, Les Éditions de Paris, 1995.

Léon l'Africain (Grenade, 1476 ? - après 1554)

Hasan-al-Wazzan, né à Grenade, d'où le chasse la prise de la ville par les Rois catholiques (1492), réside à Fez où il est docteur de la loi coranique et diplomate. Il accomplit pour le sultan des voyages, notamment à Tombouctou et en Tunisie. En 1517, des pirates siciliens le capturent près de Djerba. Baptisé à Rome en 1520, il devient Giovanni Leone Africano. Écrit en italien, le manuscrit de sa *Description de l'Afrique* est achevé en 1526. On perd ensuite la trace de son auteur : il a pu profiter de la période troublée qui a suivi le sac de Rome (1527) pour retourner en terre d'islam ; on signale sa présence à Tunis en 1554. G. B. Ramusio insère l'ouvrage dans le premier livre de ses *Navigazioni et Viaggi* (Venise, 1550 ; réédition moderne par Marica Milanesi, Torino, Einaudi, 1978, vol. I, p. 19-460). Il est traduit en français par Jean Temporal (*Historiale description de l'Afrique* [...], Lyon, 1556 (réédition Ch. Schefer, Paris, Leroux, 1896-1898) et en anglais par John Pory, à l'initiative de R. Hakluyt. Traduction moderne par Alexis Épaulard, Paris, Maisonneuve, 1956, rééd. 1980.

Études critiques : Zhiri, Oumelbanine, *L'Afrique au miroir de l'Europe. Fortunes de Jean Léon à la Renaissance*, Genève, Droz, THR, 1991 ; Nathalie Zemon Davis, *Léon l'Africain. Un voyageur entre deux mondes*, Paris, Payot, 2007 ; éd. Pouillon, F., Zhiri, O. et Rauchenberger, D., *Léon l'Africain*, Paris, Karthala, 2009 (actes du colloque, Paris, EHESS, mai 2003).

Léry, Jean de (Bourgogne, 1534-Genève, 1613)

Cordonnier de son métier, il étudie la théologie à Genève et fait partie de la mission des calvinistes envoyés au Brésil (novembre 1556) par l'amiral de

Coligny pour soutenir l'implantation française de Villegaignon. Il séjourne dans la baie de Rio de Janeiro de mars 1557 à janvier 1558. À son retour, il termine sa formation théologique à Genève, s'y marie et devient pasteur à Nevers en 1564. Fuyant les massacres qui prolongent en province la Saint-Barthélemy, Léry se réfugie à Sancerre qui, assiégée et affamée, capitule (*Histoire mémorable de la ville de Sancerre*, 1574).

Son *Histoire d'un voyage fait en la terre de Brésil* paraît à Genève en 1578. Édition moderne par Frank Lestringant, *Histoire d'un voyage en la terre de Brésil* (1578), Paris, Hachette, coll. « Bibliothèque classique », 1994 ; éd. Gisèle Mathieu-Castellani, actes de la journée d'études de l'université Paris VII sur *L'Histoire d'un voyage [...]*, *Cahiers Textuel*, 21, décembre 1999.

Lescarbot, Marc (Vervins, vers 1570 – Presles-la Commune, 1642)

724

Après des études de droit à Paris, il retourne à Vervins pour y exercer la profession d'avocat. Il prononce en 1598 des harangues remarquées lors des négociations franco-espagnoles et, en 1606, s'embarque pour le Canada avec l'expédition de Jean de Poutrincourt. Il passera un an à Port-Royal (Acadie) et, à son retour, publiera plusieurs pièces réunies sous le titre *Les Muses de La Nouvelle-France* en 1609, année où paraît également son *Histoire de La Nouvelle-France*, rééditions augmentées en 1612 et 1617 ; *The History of New France*, texte français et traduction par W. L. Grant et H. P. Biggar, Toronto, The Champlain Society, 1913-1914, 3 vol. De plusieurs séjours dans les cantons suisses naîtra en 1620 son *Tableau de la Suisse*.

Paolo Carile, *Le regard entravé. Littérature et anthropologie dans les premiers textes sur La Nouvelle-France*, Sillery, Les Éditions du Septentrion/Rome, Arcane Editrice, 2000. *Un homme de plume au service de La Nouvelle-France*, Paris, Champion, 2001. Marie-Christine Pioffet, « Marc Lescarbot et la littérature géographique de la Renaissance », *Nouvelle Revue du XVII^e siècle*, 1, 2004, p. 91-93. *Id.*, *Marc Lescarbot. Voyages en Acadie*, Paris, PUPS, coll. « Imago Mundi », 2007.

Lewis, Meriwether et Clark, William

Secrétaire du président Jefferson, Lewis se voit confier (avec Clark comme second) une mission d'exploration qui veut atteindre la côte du Pacifique. L'expédition part de Saint-Louis en mai 1804, franchit le Missouri, puis les montagnes Rocheuses et passe l'hiver 1805 sur la côte du Pacifique avant de repartir vers l'Est et de retrouver Saint-Louis le 23 septembre 1806. Clark deviendra gouverneur du Missouri et Lewis de la Louisiane, mais ce dernier trouvera une mort tragique trois ans plus tard dans des circonstances obscures.

Instructions par Jefferson, 20 juin 1803, dans *Original Journals of the Lewis and Clark Expedition*, éd. Frank Bergon, New York, Penguin Books, 1989 ; autre sélection par Bernard de Voto, Boston, Houghton Mifflin, 1953, sur éd. de R. G. Thwaites, 1904-1905 : voir p. 483-487 et surtout l'introduction. Denis Vaugois, *America, 1803-1853. L'Expédition de Lewis et Clark et la naissance d'une nouvelle puissance*, Sillery, Éditions du Septentrion, 2002.

Lippomanno, Jérôme

J. Lippomanno fut ambassadeur de Venise à Paris de 1577 à 1580. La relation est l'œuvre de son secrétaire.

Lithgow, William (1582-1645)

Écossais né à Lanark, où il était « *Cut-lugged Willie* », quatre frères lui ayant coupé les oreilles après l'avoir trouvé avec leur sœur. Assure avoir couvert 36 000 milles de 1610 à 1629 en Europe, Asie et Afrique. Dévalisé en Moldavie (1616), agressé en Lybie, soumis au supplice du chevalet par l'Inquisition à Malaga.

The Totall Discourse of rare Adventures, and painful of Long Nineteene Years Travayles, London, Nicolas Okes, 1632 ; éd. Glasgow, MacLehose 1905. Voir aussi *Voyages en Égypte des années 1611 et 1612* (Sandys et Lithgow), éd. Oleg V. Volkoff, Le Caire, IFAO, 1973.

Locke, John (Somerset, 1632-London, 1704)

Le philosophe effectua un long séjour en France de 1675 à 1679, à la suite de Lord John Berkeley, ambassadeur extraordinaire à la Cour, puis en compagnie d'un ami d'Oxford, George Walls. Il passa quinze mois à Montpellier, dont l'air était réputé guérir la consommation dont il souffrait, et séjourna également à Paris et Bordeaux. L'ampleur de son *Journal* n'a pas permis jusqu'ici qu'il soit édité complètement : on peut en lire l'essentiel dans l'édition de John Lough, *Locke's Travels in France, 1675-1679*, Cambridge, Cambridge University Press, 1953, à laquelle on ajoutera les pages « philosophiques » publiées en 1936 par R. I. Aaron et Jocelyn Gibb, *An Early Draft of Locke's Essay on the Human Understanding together with Excerpts from his Journal*, Oxford, Clarendon Press, 1936. La richesse des observations politiques, économiques et scientifiques font de ce texte un document essentiel pour la connaissance de la France de Louis XIV.

Magellan, Ferdinand de, vers 1480-1521

L'Espagne, qui cherche par l'Ouest une route plus rapide pour atteindre les épices que viennent de se procurer les Portugais aux Moluques, envoie avec cinq navires Magellan, navigateur portugais confirmé, mais que son roi a congédié. Il maîtrise habilement une rébellion, puis contourne l'Amérique du Sud par

le détroit qui porte son nom, entre dans un océan dont on connaît tout juste l'existence (Balboa, 1513) et auquel il donne le nom de « Pacifique ». Après trois mois d'une traversée épuisante, il parvient à Guam, puis aux Philippines où il trouve la mort en s'immiscant dans une guerre entre autochtones (avril 1521). Un seul navire reviendra en Espagne, *La Victoria*, conduite par El Caño, riche d'une cargaison d'épices.

Deux relations ont été conservées : *De Moluccis Insulis* (1523), œuvre de Massimiliano Transilvano, secrétaire impérial, et surtout le journal de Pigafetta, *Primo viaggio attorno al mondo*, traduction française conservée par trois ms. et *Le Voyage et navigation fait par les Espagnolz es Isles de Mollucques [...]*, Paris, Simon de Colines, 1536 ; éd. moderne par Léonce Peillard, *Premier Voyage autour du monde*, Paris, Taillandier, 1983. Éditions italiennes des deux relations à Venise (1536), insérées dans Ramusio, *Navigazioni et viaggi*, Venise, 1550 (éd. M. Milanese, Torino, Einaudi, 1978, t. II). Éditions modernes du *Journal* de Pigafetta : Mario Pozzi, *Il primo viaggio intorno al mondo*, Vicence, N. Pozza, 1994 ; Xavier de Castro, Jocelyne Hamon et Luis Filipe Thomaz, *Le Voyage de Magellan (1519-1522)*. *La Relation d'Antonio Pigafetta & autres témoignages*, Paris, Chandeigne, 2007, 2 vol.

726

La vie d'Antonio Pigafetta, patricien de Venise (né entre 1480 et 1491) est très mal connue ; on perd sa trace en 1525. Il participe à l'expédition de Magellan comme domestique et parle toujours de lui avec affection. Au retour à Séville avec El Caño (septembre 1522), il présente sa relation à Philippe de Villiers, grand maître de l'ordre de Rhodes, dont Pigafetta était chevalier.

Maupertuis, Pierre-Louis Moreau de (Saint-Malo, 1698- Bâle, 1759)

Mathématicien, l'Académie des Sciences lui confie une expédition en Laponie, destinée à mesurer la longueur d'un arc de méridien terrestre d'un degré : son rapport (1737) conclut à l'aplatissement de la Terre auprès du pôle. En 1746, il se rend à l'invitation de Frédéric II qui le fera directeur de la Bibliothèque royale de Prusse. Voltaire l'avait favorisé, avant de se brouiller avec lui et de le brocarder dans *Micromégas* et la *Diatrise du docteur Akakia*. Malade, Maupertuis rentre en France et 1756 et meurt à Bâle chez son ami Bernouilli.

Œuvres de Maupertuis, Lyon, J.-M. Bruyset, 1768, 4 vol., réimpr. Hildesheim, Georg Olms, 1965 ; t. III, p. 177-206, *Relation d'un voyage au fond de la Laponie pour trouver un ancien monument*.

Mendes Pinto, Fernão (vers 1510 -1583)

Une existence tumultueuse et la carrière atypique de son livre, *Peregrinação*, n'ont pas encore livré tous leurs mystères. Au cours de ses vingt-et-une années de voyages en Asie (1537-1558), il est tour à tour soldat, pirate, marchand,

esclave (vendu seize ou dix-sept fois), docteur, ambassadeur et missionnaire, tour à tour riche et ruiné. Il fut un des premiers Occidentaux à fouler le sol du Japon, où il aida François-Xavier à bâtir sa première église. En 1554, alors qu'il se dispose à rentrer au Portugal pour y fonder une famille, une crise mystique le jette dans la Compagnie de Jésus, qu'il quitte en 1556. À son retour, il se marie, attend vainement des subsides royaux qui ne lui parviendront qu'à la veille de sa mort. Dans l'intervalle, le Portugal a été absorbé par l'Espagne. Son livre paraît à Lisbonne en 1614 : grand succès, mais on en dénonce les mensonges, la chronologie incertaine. Cette lenteur à paraître peut s'expliquer : la *Peregrinação* contient d'incisives critiques contre les institutions du Portugal et les pratiques de ses sujets. Dès la fin du XVII^e siècle, on accorde davantage de crédit à l'ouvrage, très vite traduit en espagnol (1620), français (1628), néerlandais (1652), anglais (1653), allemand (1671).

Peregrinacão de Fernam Mendez Pinto, Lisboa, Pedro Crasbeeck, 1614 (édition moderne de 1961-1962 en 2 vol.) ; trad. fr. Bernard Figuiet, *Les Voyages aventureux de Fernand Mendez Pinto*, Paris, Mathurin Hénault, 1628. Éditions modernes et traductions par Rebecca D. Catz, *The Travels of Mendes Pinto*, Chicago, The University of Chicago Press, 1989, et Robert Viale, *Pérégrination*, Paris, Éditions de la Différence, 1991.

Mendoza, Juan Gonzalez de (Logrono, 1545- Popayan, 1614)

À dix-sept ans, il s'embarque pour le Mexique, puis entre dans l'ordre des Augustins et y poursuit pendant neuf ans ses études de théologie. Cet ordre est engagé dans l'évangélisation des Philippines, afin de pourvoir aussi Philippe II d'informations fiables sur la Chine. Divers contretemps (exposés à la fin de son livre III) empêcheront Mendoza d'accomplir le voyage et c'est sans avoir mis le pied sur le sol chinois qu'il publiera en 1585 à Rome son *Historia de las cosas mas notables, ritos y costumbres del gran reino de la China*. Mais il s'inspire très fidèlement des relations laissées par les missionnaires augustins qui s'y rendirent en 1577, 1579 et 1581.

Édition moderne : *Historia del gran reino de la China*, Madrid, Miraguano Ediciones, 1990 ; traduction française (1588) par Luc de la Porte, *Histoire du grand royaume de la Chine [...]. Plus trois voyages faits vers iceluy en l'an 1577, 1579 et 1581*. Nouvelle édition : Lyon, François Arnoullet, 1608.

Mésenge, Pierre

Prêtre-chanoine de Rouen, il quitte la ville le 8 avril 1507, en compagnie de prêtres et de marchands, pour se rendre en Terre sainte. En Dauphiné, ils redoutent les gens de guerre et aventuriers qui suivent l'armée du roi Charles VIII (expédition de Gênes). Inachevée et restée inédite, la relation de P. Mésenge est

conservée par deux manuscrits de la Bibliothèque municipale d'Amiens : voir M.-Ch. Gomez-Géraud, *Le Crépuscule du Grand Voyage. Les récits des pèlerins à Jérusalem (1458-1612)*, Paris, Champion, 1999, p. 928. Notre texte : *Livre et exhortation pour esmouvoir les crestiens de aller visiter le saint sepulchre de nostre seigneur en Jherusalem et les autres saints lieux en la terre sainte* (Bibliothèque municipale d'Amiens, ms. Les 98c).

Methwold, William (?-1653)

Neveu du Chancelier de l'Échiquier, il fait son apprentissage de marchand à Middleborough, s'embarque en 1615 pour Surate, au service de l'East Indian Company, visite en 1622 les mines de diamant de Golconde. Nouvelle mission à Surate et en Perse (1633-1636). En 1650, il est fait gouverneur de l'East Indian Company.

728

Relations of the Kingdome of Golchonda and other neighbouring Nations within the Gulfe of Bengala, 1626, dans *Purchas Pilgrims*, t. V ; *Relations of Golconda in the early Seventeenth century*, éd. W. H. Moreland, The Hakluyt Society, 2^e sér., 66 (réimpr. Kraus, 1967).

Middleton, Henry (?- 1613) : voir Scott, Edmund.

Misson, Maximilien (vers 1650-1722)

Protestant français que la révocation de l'Édit de Nantes, en lui faisant perdre sa charge de conseiller au Parlement de Paris, condamne à l'exil en Angleterre. Au terme d'un Grand Tour accompli en 1687-1688 (Hollande, Allemagne et Italie) comme tuteur de Charles Butler, futur comte d'Arran, il publie son *Nouveau Voyage d'Italie, avec un Mémoire contenant des avis utiles à ceux qui voudront faire le même voyage*, La Haye, H. Van Bulderen, 1691, 2 vol. ; de nombreuses rééditions (avec des *remarques* par Addison, Utrecht, 1722) en feront pour le siècle suivant un guide très apprécié du public, en dépit de sa sévérité pour l'Église de Rome ; il y montre plus d'esprit critique que dans son *Théâtre sacré des Cévennes* (1707). On lui doit aussi des *Observations faites par un voyageur en Angleterre*, La Haye, Van Bulderen, 1698, et l'édition des *Voyages et aventures de François Leguat* (1708).

Mocquet, Jean (1575 - après 1617)

Né en Île-de-France, « apothicaire ordinaire du roi », familier d'Henri IV qui s'intéressait à ses expéditions et à ses récits, il entreprit six grands voyages et devint garde du « Cabinet des Singularités du Roi » constitué à partir des collections d'objets (artefacts, animaux, minéraux) qu'il en avait rapportés. Très discret sur ses sympathies religieuses.

Voyages en Afrique, Asie, Indes orientales et occidentales faits par Jean Mocquet, Garde du Cabinet des singularitez du Roy, aux Tuilleries, divisez en six livres et enrichiz de Figures [...], Paris, Jean de Heuqueville, 1617, dédicace à Louis XIII (livre IV dans l'éd. Xavier de Castro et D. Couto), *Voyage à Mozambique et Goa*, Paris, Chandaigne, 1996. Rééditions Rouen (1645 et 1665), traductions hollandaise (1656), allemande (1668), anglaise (1696).

Montagu, Lady Mary Wortley (1689-1762)

Fille du premier duc de Kingston, elle accompagne fin juillet 1716 son mari Edward Wortley Montagu, nommé ambassadeur en Turquie. Après leur retour en octobre 1718, elle mène une vie de femme de lettres et accomplit de longs séjours en Italie. Ses *Lettres* ne paraîtront qu'en 1763. Ainsi que le souligne la préface de Mary Astell (écrite en 1724 pour une édition de *Letters from the East* qui ne vit pas le jour), elles ont le mérite de présenter sur la Turquie musulmane un point de vue féminin qui renouvelle le sujet. Lady Montagu s'employa avec succès à diffuser en Angleterre la vaccination anti-variolique, qu'elle avait observée en Turquie.

Letters [...] during her travels in Europe, Asia and Africa, London, 1763, 3 vol. Éditions modernes : Robert Halsband, Oxford, 1966-1967, 3 vol ; Jack Malcolm, London, W. Pickering, 1993. Trad. fr. *Lettres de M. de Wortley Montagu, écrites pendant ses voyages en Europe, en Asie et en Afrique, etc. Traduites de l'anglais sur la seconde édition* (qui est un choix de lettres), Amsterdam, J. F. Boite, 1763.

Montaigne, Michel de (1533-1592)

Montaigne venait de publier les deux premiers livres de ses *Essais* quand il entreprit un voyage en Suisse, Allemagne et Italie (juin 1580-novembre 1581). Non destiné, semble-t-il, à la publication, le journal qu'il rédigea (avec le concours d'un secrétaire) ne paraîtra qu'en 1774 (éd. Meunier de Querlon). L'original est perdu, mais une copie (copie Leydet), découverte par François Moureau, a permis de lui apporter quelques compléments. Riches annotations dans l'éd. Alessandro d'Ancona, 1889. Éditions modernes : Fausta Garavini (Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1983) ; François Rigolot (Paris, PUF, 1992).

Montesquieu, Charles Secondat, baron de (1689-1755)

Rendu célèbre par ses *Lettres persanes* (1721), élu à l'Académie française (1728), il voyage en Allemagne, Autriche, Italie, Suisse, Hollande et Angleterre de 1728 à 1732. L'ensemble des notes qu'il laissa ne sera publié qu'en 1894, à Bordeaux dans *Voyages de Montesquieu*, chez G. Gounouilhou en 2 volumes.

Édition moderne par Roger Caillois et Marion Lièvre, dans Montesquieu, *Œuvres*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1949, t. I.

Morrison, James (1760-1807)

Il entre dans la marine royale en 1779, participe à l'expédition de Bligh à Tahiti ; entraîné dans la révolte de la *Bounty*, il est condamné à mort par la cour martiale (1792), mais obtient le pardon du roi. Le journal qu'il tenait échappa au naufrage de la *Pandora* qui ramenait les mutins en Angleterre. Morrison servira de nouveau dans la Navy et trouvera la mort en 1807, dans une tempête, au large de Madagascar. *Journal of James Morrison [...]*, éd. Owen Rutter, London, Golden Cockerell Press, 1935. Les Éditions Ouest-France ont publié en 2002 la partie proprement narrative du *Journal*.

Moryson, Fynes (Lincolnshire, 1566-1630)

730

Bachelier de Cambridge en 1584, maître ès arts en 1587, il interrompt ses études en 1589 pour séjourner à Londres et voyager en Europe de mai 1591 à mai 1595. À la fin de 1591 il est à Prague ; en janvier 1593, il s'inscrit à l'Université de Leyde, se rend ensuite à Vienne par le Danemark et la Pologne. Il est en Italie en octobre 1593, visite Naples, puis Rome et l'Italie du nord (avril 1594-début 1595) ; il rencontre Th. de Bèze à Genève au début du printemps. En France, il est dépouillé par des soudards, entre Metz et Châlons, et entrevoit Henri IV à Fontainebleau. Il repart (décembre 1595) avec son frère cadet Henry, traverse l'Allemagne et s'embarque à Venise (avril 1596) pour Jaffa, Tripoli, Antioche, où meurt Henry en juillet 1596. Il est à Constantinople l'hôte de l'ambassadeur Edward Barton (1600) et retrouve Londres en juillet 1597. Novembre 1600 : il part pour l'Irlande afin d'y exercer des fonctions administratives et devient secrétaire du lord-deputy Charles Blount qui s'emploie à mater la rébellion de Tyrone ; il le suit lors de son retour en Angleterre (mai 1603) et le servira jusqu'à sa mort (1606). Il entreprend alors la rédaction de son *Itinerary* ; l'ouvrage paraît, inachevé, en 1617 (notes manuscrites jusqu'en 1619-1620, partiellement publiées en 1903 par Ch. Hugues) En 1626, Moryson avait obtenu une permission pour faire imprimer son manuscrit. Le gros in-folio de 1617 constitue un témoignage capital sur l'Europe de la fin du xvi^e siècle, en dépit de certaines redites et des limites de l'observation (à quatre jours de visite des monuments de Rome correspondent cinquante pages de texte, mais rien sur l'édification de la nouvelle basilique de Saint-Pierre).

An Itinerary, London, John Beale, 1617. Réédition 1907, Glasgow et réimpr. anast. de 1617, New York/Amsterdam, Da Capo Press et Theatrum Orbis Terrarum, 1971. Après le récit détaillé de ses voyages vient une deuxième partie presque indépendante, consacrée à la rébellion irlandaise, suivie d'une

troisième (« *Of Travelling in general* ») riche d'observations concrètes sur la pratique quotidienne du voyage, l'économie et les mœurs des principales nations européennes.

Shakespeare's Europe. A Survey of the Condition of Europe at the end of the 16th Century. Being unpublished chapters of F. M.'s Itinerary, éd. Charles Hugues, London, s. n., 1903 ; réimpr. New York, Benjamin Blom, 1967 avec les extraits du ms. de Moryson, Oxford, Corpus Christi College.

Mundy, Peter (vers 1596-1667 ?)

Sa vie est très mal connue. En 1611, il quitte sa Cornouaille natale et s'embarque pour apprendre le commerce. Des voyages en France, Espagne et Portugal précèdent de plus lointaines expéditions : Turquie, Inde, Japon, Chine, Russie, etc. Son retour en Angleterre en 1656 lui permet de consigner l'expérience d'une quarantaine d'années de pérégrinations dans un manuscrit achevé en 1667, mais qui ne sera publié qu'au xx^e siècle : *The Travels [...] in Europ and Asia*, éd. Richard Carnac Temple, London, The Hakluyt Society, 2^e série, 1907-1919, t. II, XVII, XXXV, XLV - XLVI, LV, LXXXVIII ; réimpr. New York, Kraus reprints, 1967-1972.

Nicolay, Nicolas de (Dauphiné, 1517-Paris, 1581)

Diverses missions secrètes l'amènent à voyager dans les Îles britanniques et en Méditerranée. Au retour d'un voyage accompli sur la côte africaine et à Constantinople, il est nommé géographe du roi (1552), puis premier cosmographe royal en 1570. Ses *Quatre Premiers Livres des navigations et pérégrinations orientales* (Lyon, G. Rouillé, 1568) sont des études de mœurs qui ne dévoilent rien de ce qu'ont été les activités diplomatico-militaires de leur auteur. Réédition G. Sylvius, Anvers, 1576. Édition moderne : *Dans l'empire de Soliman le Magnifique*, éd. Marie-Christine Gomez-Géraud et Stéphane Yerasimos, Paris, CNRS Éditions, 1989.

Oviedo (Gonzalo Fernandez de Oviedo y Valdes), 1478-1557

Né de vieille famille asturienne, il est en 1491 page du prince héritier don Juan. Il va en Italie (1497) comme page et soldat *di ventura*, voyage, se dote d'une culture humaniste et traduit (*El laberinto de amor*) une œuvre de Boccace restée manuscrite, *Il Corbaccio*. De retour en Espagne en 1502, il se met l'année suivante au service de Ferdinand d'Aragon, duc de Calabre. En 1514, il suit en Amérique Pedrarias Davila gouverneur de Tierra Firme, rentre en Espagne en 1515, y publie *Claribalte*, roman de chevalerie (Valence, 1519). 1520 : nouveau départ pour les Indes (receveur fiscal à Antigua). Dès 1515, il entre en conflit avec Davila, coupable d'exactions contre les Indiens) ; il regagne l'Espagne pour

protester devant le Conseil des Indes (1523) et publier un *Sumario de la natural y general historia de las Indias* (Tolède, 1526). Il occupera désormais des fonctions civiles et militaires (Panama, Saint-Domingue) coupées de séjours en Espagne.

1535 : il publie à Séville sa *Primera Parte de la Historia natural y general* (trad. française *Histoire naturelle*, 1556), 19 livres suivis d'un « *libro de los naufragios* », destiné à conclure l'ensemble de l'œuvre, envoie des notices sur le progrès des découvertes à Bembo, Fracastoro et surtout Ramusio, qui traduit le texte de 1535 dans le livre III de ses *Navigazioni* (1556, traduction fidèle, qui élague quelque peu le texte espagnol). 1546-1549 : il est en Espagne et réédite (1547) l'ouvrage précédent, y ajoutant une *Historia del Peru*. 1556 voit son retour définitif en Espagne où il publie, l'année de sa mort, une édition revue de l'ouvrage de 1535. L'édition complète (49 livres), établie par José Amador de Los Rios ne paraîtra qu'en 1851-1855 à Madrid. Édition J. Natalicio Gonzales, Ascension, Editorial Guarania, 1944-45, 14 vol. ; éd. Juan Perez de Tudela Bueso, *Historia natural y general de las Indias*, Madrid, Atlas, 1959, BAE, 117-121.

732

Paré, Ambroise (début du XVI^e siècle- 1590)

Créateur de la chirurgie française, il eut à affronter les médecins jaloux de ses succès et les persécutions que lui valurent ses convictions réformées. La protection de Charles IX, qui appréciait ses compétences, lui permit d'échapper à la Saint-Barthélemy. Le voyage en Bretagne ne représente qu'un mince épisode au début de sa longue carrière. On en trouve le récit au vingt-neuvième livre de ses œuvres : « Une Apologie, avec les voyages faicts par l'Autheur », dans *Œuvres complètes*, Paris, Buon, 1598, p. 1200 sq.

Pigafetta, Antonio : voir Magellan

Pigafetta, Filippo (1533-1604)

De la famille du précédent, né et mort à Vicenze, il choisit d'abord le métier des armes, combat avec Condé au siège de Paris, participe à la bataille de Lépante. En 1586, il voyage : Alep, Jérusalem, Tripoli et recueille à Rome (mai 1589), auprès d'un religieux portugais, Duarte Lopes, les informations qui deviendront *la Relazione del Reame del Congo e delle circonvicini contrade tratta dalli scritti et ragionamenti di Odoardo Lopes Portoghese* (Rome, 1591).

Première traduction française par Léon Cahun, *Le Congo* (sur l'éd. latine des frères de Bry, 1598), Bruxelles, J.-J. Gay, 1883. Édition moderne : *Le Royaume de Congo et les contrées environnantes. La description de Filippo Pigafetta et Duarte Lopes présentée, traduite et annotée par Willy Bal*, Paris, Chandeigne/Éditions Unesco, 2002.

Platter, Thomas le jeune (1574-1628)

Demi-frère de Félix Platter, il quitte Bâle (1595) comme l'avait fait celui-ci une trentaine d'années plus tôt, pour étudier la médecine à Montpellier. Il séjourne ensuite en Catalogne, à Paris, Rouen, en Angleterre, aux Pays-Bas ; il est de retour en Suisse en 1600.

Beschreibung der Reisen durch Frankreich, Spanien, England und die Niederlande, 1595-1600, éd. Rut Keiser, 2 vol., Basel/Stuttgart, Schwabe Verlag, 1968. *The Journal of two Travellers in Elizabethan and Early Stuart England. Thomas Platter and Horatio Busino*, éd. P. Razzell, Caliban Books, 1995. Sur la famille des Platter, Emmanuel Leroy-Ladurie et Francine Lichtenhan, *Le Siècle des Platter*, Paris, Fayard, 1995-2006, 3 vol.

Racine, Jean (1639-1699)

Sur le conseil de son oncle Vitart, le jeune Racine, qui envisage une carrière ecclésiastique, quitte Paris en octobre 1661 pour Uzès, en quête d'un bénéfice : il regagne la capitale au printemps 1663 sans l'avoir obtenu. Les lettres qui subsistent de ce séjour en Languedoc révèlent un intérêt très mitigé pour cette province où il se sent étranger, bien loin surtout de ce Paris où il rêve de faire une carrière littéraire. Voir Alain Viala, « Racine, les Lettres d'Uzès : Topique d'un Parisien ? », dans *Découverte de la France au XVII^e siècle*, Marseille, CNRS Éditions, 1980, p. 87-93.

Regnard, Jean-François (1655- 1709)

Fils d'un marchand de salines des Halles de Paris ; après un premier voyage à Constantinople (1671-1673), il séjourne en Italie (1678-1679), mais au retour, le navire est attaqué par des corsaires algérois entre Gênes et Marseille et il faut l'intervention du consul de France pour le libérer de l'esclavage, avec son ami Fercourt. Deux ans plus tard, tous deux, accompagnés du juriste Corberon, sont en Suède pour un voyage en Laponie (Stockholm, 23 juillet 1681 et retour le 27 septembre 1681). Si la rédaction du récit suit immédiatement le voyage, sa publication a pu se trouver retardée par la traduction française que le père Augustin Lubin venait de publier (*Histoire de Laponie* [...], 1678) de l'ouvrage latin de Johann G. Scheffer (*Lapponia, id est religionis Lapponum et gentis nova et verissima descriptio*, Francfort, 1673), un ouvrage auquel la relation de Regnard doit beaucoup.

Œuvres, éd. Édouard Fournier, Paris, Garnier, 1874. t. II : voyages de Flandre et de Hollande (p. 175), de Danemark (p. 193), de Suède (p. 199), de Laponie (p. 220), de Pologne (p. 320), d'Allemagne (p. 358), de Normandie (p. 416), de Chaumont (p. 424). *Voyage en Laponie*, précédé de *La Provençale*, éd. Jean-

Clarence Lambert, Paris, 10/18, 1997 ; *Voyage en Laponie*. 1681, préface de Philippe Geslin, Boulogne, Éditions du Griot, 1992.

Roe, sir Thomas (1580 ou 1581-1644)

Il quitte une carrière de courtisan pour explorer la Guyane (1610), puis se met au service de l'East Indian Company qui lui confie une ambassade auprès du Grand Mogol, s'embarque en février 1615, arrive en Inde en décembre et le 10 janvier suivant, peut se présenter à Jahangir, le fils du grand Akbar. Il rentre sans avoir pu obtenir la signature du traité espéré, mais en ayant bien servi son pays, qui lui confiera d'autres missions diplomatiques. Ses *Mémoires* sont connus de Melchisédech Thevenot, qui les traduit et insère dans sa *Relation de divers voyages curieux* (1663). *The Embassy of[...] to the court of the Great Mogul, 1615-1619*, London, The Hakluyt Society, 1899 ; réimpr. Kraus, 1967.

Michael Strachan, *Sir Thomas Roe, 1581-1644. A life*, Salisbury, Wiltshire, M. Russel, 1989.

734

Rozmital, Leo de (1426-1480)

Leo de Rozmital, beau-frère du roi de Bohême, entreprend un long voyage en Occident pour suggérer aux princes chrétiens d'intercéder auprès de Rome afin de réconcilier son prince, un ardent hussite, avec la Papauté (la mission ne semble guère avoir été fructueuse). Il quitte Prague le 26 novembre 1465 ; dans la suite princière, deux scribes, le chevalier Schaseck, qu'intéressent les reliques et les plantes, et Gabriel Tetzl, marchand de Nuremberg, plus ouvert aux contacts humains. La relation en tchèque du premier nous est conservée par une traduction latine (Olmütz, 1577 ; nouvelle édition, Prague, 1951), celle de Tetzl, en allemand, étant restée inédite (ms. à la Staatsbibliothek de Munich, Cod. Germ. 1279) jusqu'à l'édition allemande et latine des deux relations (Stuttgart, 1843). Ils visitent la péninsule ibérique au cours de l'été 1466 : celle-ci intéresse peu les voyageurs des xv^e-xvi^e siècles, et c'est pourquoi nous avons retenu ces textes qui débordent notre cadre chronologique.

The Travels of Leo of Rozmital through Germany, Flanders, England, France, Spain, Portugal and Italy, 1465-1467 (éd. Malcolm Letts, Cambridge, Cambridge University Press, coll. « Hakluyt Society », 1957. Extraits des deux relations du voyage de Rozmital dans E. Bonnaffé, *Voyages et voyageurs de la Renaissance*, 1895, p. 21-60 et 144-146. Françoise Michaud-Fréjaville, « Le voyage du seigneur Léon de Rozmital en Occident, un apprentissage ? », dans *Voyages et voyageurs au Moyen Âge*, éd. Noël Coulet, Paris, Publications de la Sorbonne, 1996, p. 31-52.

Sandys, George (1577, York-1644)

7^e fils de l'archevêque d'York, il devient avocat après des études à Oxford, se marie en 1598, se sépare en 1606, entre au Foreign Office en 1608, et voyage. Mai 1610 : Paris, puis Constantinople, qu'il quitte fin janvier 1611 pour l'Égypte. Il visite ensuite la Palestine, la Sicile et l'Italie, est de retour à Londres en mars 1612. La relation de son voyage (Londres, 1615) est une de celles qui montrent le mieux la mutation du pèlerinage aux Lieux saints en Grand Tour d'Orient. Sandys effectue ensuite un séjour en Virginie (1621) puis exerce des fonctions administratives avant de consacrer ses dernières années à la paraphrase des *Psaumes* et la traduction des *Métamorphoses* d'Ovide.

A Relation of a Journey begun An. Dom. 1610. Four bookes containing a description of the Turkish Empire, Aegypt and the Holy Land. 2^e éd., London, 1615 ; éd. moderne Jonathan Haynes *George Sandys's Relation of a Journey begun An. Dom. 1610* (London, Associated University Press, 1986) ; *id.*, *The Humanist as Traveler: Georges Sandys's Relation of a Journey begun An. Dom. 1610*, Rutherford, New Jersey, Fairleigh University Press, 1986 ; *Voyages en Égypte des années 1611 et 1612* (Sandys et Lithgow), éd. Oleg V. Volkoff, Le Caire, IFAO, 1973.

Scott, Edmund

Agent de l'East Indian Company aux Moluques depuis le 31 mai 1603, il y accueille l'année suivante Henry Middleton, marchand et capitaine qui, après un premier voyage dans les Indes orientales comme facteur de la compagnie, commande une flotte de quatre vaisseaux, avec une riche cargaison d'épices. Middleton trouve la mort à Bantam, lors de l'incendie de son bâtiment par les Javanais. Scott repart avec les autres navires, rejoint les Dunes le 6 mai 1606 et sera le narrateur de cette expédition.

The Voyages of Sir Henry Middleton to Bantam and the Maluco Islands, 1606 ; rééd. Bolton Corney, The Hakluyt Society, 1855. *The Voyage of Sir Henry Middleton to the Moluccas, 1604-6*, The Hakluyt Society, 2^e s., 88, Kraus reprints. 1967 (inclut E. Scott, *An exact Discourse [...] of the subtilities [...]*, London, Walter Burre, 1606 ; réimpr. Amsterdam, Theatrum Orbis Terrarum, 1973.

Seignelay, Jean-Baptiste Colbert, marquis de (1651-1690)

Le ministre obtint de Louis XIV que son fils lui succédât en sa charge de secrétaire d'État à la marine, qu'il dirigea à partir de 1676. Il conduisit la flotte française qui humilia Gênes en bombardant la ville avant d'emmener le doge à Paris (1684) et consacra le reste de sa carrière à la marine de guerre plutôt qu'à l'expansion coloniale.

Relation d'un voyage du Marquis de Seignelay, éd. Pierre Clément, Paris, s. n., 1867 (sur ms. BnF Mélanges Colbert, vol. 84).

Silhouette, Étienne de (1709-1767)

Carrière administrative, couronnée par un emploi de contrôleur général (1757) qu'il ne sut pas garder longtemps. Son *Voyage de France, d'Espagne, de Portugal et d'Italie* (1770, 4 vol.) exploite des observations faites en 1729-1730.

Simond, Louis (1767-Genève, 1831)

Entre 1792 et 1814, il visite les États-Unis et la Grande-Bretagne. À son retour en France, il publie son *Voyage d'un Français en Angleterre, pendant les années 1810 et 1811, avec des observations sur l'état politique et moral, les arts et la littérature de ce pays, et sur les mœurs et les usages des habitants*, Paris, Treuttel et Würtz, 1816, 2 vol. Il en avait auparavant donné une édition anglaise (*Journal of a Tour [...]*, Édimbourg, 1815). De voyages ultérieurs naîtront *Voyage en Suisse fait dans les années 1817, 1818, 1819, suivi d'un Essai historique sur les mœurs et les coutumes de l'Helvétie ancienne et moderne*, Paris, 1822-1823, 2 vol, et *Voyage en Italie et en Sicile*, Paris, 1827, 2 vol.

736

Sorbière, Samuel (Uzès, 1710- Paris, 1670)

Protestant, il abandonne des études de théologie pour celles de médecine, exerce cet art en Hollande. Il rentre en France, se convertit en 1653 sans obtenir d'un voyage à Rome les avantages qu'il en escomptait. Il séjourne quelque peu à Paris avant d'entreprendre un voyage en Angleterre dont il publie à son retour une relation qui, contenant quelques traits qui provoquèrent la protestation du Danemark, lui valut un exil à Nantes. Historiographe du roi (1660), bien introduit dans les milieux littéraires, il s'y fit toutefois de nombreux ennemis, irrités par son arrivisme et la superficialité de ses ouvrages. Ses *Lettres et discours sur diverses matières curieuses* (1660) contiennent, sur le voyage, des réflexions passablement banales. Quoique reçu à la Royal Society lors de son séjour de trois mois en Angleterre, Sorbière s'était, dans sa *Relation d'un voyage en Angleterre* (1664), autorisé une liberté de plume qui lui avait valu une violente réplique de Thomas Sprat (1665) et les auteurs anglais (ainsi Defoe) ne lui pardonnèrent pas les fréquents traits satiriques de cette relation. La vivacité de la polémique a desservi un ouvrage, critique à l'occasion, mais bien informé. Sorbière fut aussi l'ami et traducteur de Hobbes.

Relation d'un voyage en Angleterre, où sont touchées plusieurs choses, qui regardent l'état des sciences et de la religion, et autres matières curieuses, Paris, 1664 ; réédition Louis Roux (1666), Saint-Étienne, Publications de l'université de Saint-Etienne, 1980.

Tasman, Abel Janszoon (1603 ?- 1659)

Marin au service de la V.O.C., il quitte Batavia le 18 février 1634 pour les postes de commerce d'Amboine, Céram, Banda et rentre en Hollande en août 1637. Un an plus tard, il est à nouveau à Batavia. Son expérience de navigateur lui vaut de se voir confier en 1642 un voyage d'exploration vers une terre inconnue que les Hollandais (Cartenszoon, van Diemen, etc.) ont déjà approchée : la Nouvelle-Hollande, qui deviendra au XIX^e siècle l'Australie. Il découvre aussi le 25 novembre, jetant l'ancre dans une baie du Sud-Ouest (aujourd'hui Storm Bay), la « terre de van Diemen » – elle s'appellera en 1853 la Tasmanie – et la côte ouest des deux grandes îles de la Nouvelle-Zélande. Il est de retour le 15 juin 1643, effectue un deuxième voyage en 1644 et réside jusqu'à sa mort à Batavia, au service de la Compagnie.

The Voyages of Abel Janszoon Tasman, éd. Andrew Sharp, Oxford, Clarendon Press, 1968. On lit, parmi les *Relations de divers voyages curieux [...] de Melchisédech Thévenot*, 4^e partie, 1672, un « Voyage d'Abel Tasman L'an MDCXLII » qui est un résumé de son expédition. Une relation anglaise se lit dans *An Account of Several Late Voyages to the South and North* (J. Narborough, A. Tasman, J. Wood, F. Marten), London, 1694.

Tasse, Le (Sorrente, 1544-Rome, 1595)

Torquato Tasso, fils du poète Bernardo Tasso, accompagne à Paris le cardinal Luigi d'Este (novembre 1570-mars 1571) ; à son retour à Ferrare, il se met au service du duc Alphonse II. Sa pastorale *L'Aminta* triomphe en 1573 ; il achève sa *Gerusalemme liberata* (1580), mais ses inquiétudes religieuses et le climat de la Contre-Réforme l'amènent à un remaniement malheureux (*Gerusalemme conquistata*, 1593). Sa crise de conscience débouche sur une existence visitée par la folie et le duc le fait enfermer à l'asile Sainte-Anne (Montaigne l'y rencontre lors de son voyage en Italie, rencontre mentionnée dans les *Essais*). Ses *Dialoghi* de 1586 montrent un auteur acquis aux principes de l'esthétique aristotélicienne. Lettres éditées dans *Prose*, t. I, Milan, Ricciardi, 1959.

Taylor, John (Gloucester, 1580-1653)

Marinier sur la Tamise, il est enrôlé de force dans la Navy (seize voyages), participe en 1596 au siège de Cadix. Frappé par le déclin de la batellerie, Convivial et indépendant, mais excessif dans la flatterie et les préjugés, Taylor trousse des vers de mirilton pour des célébrations imprimées de naissances, mariages et décès, entreprend des voyages sur prospectus (« *Taylor's bills* ») invitant à parier sur leur succès et en publie ensuite le récit sous un titre accrocheur : ainsi de ce *Pennyles Pilgrimage, or the Money-lesse Perambulation, of John Taylor, alias the Kings Maiesties Water-Poet. How he travailed on foot, from*

London to Tedenborough in Scotland, not carrying any Money to or fro, neither Begging, Borrowing, or Asking Meate, Drinke or Lodging. Par l'usage qu'il fait d'une prose entremêlée de vers, il peut être considéré comme un des premiers représentants du « voyage littéraire ».

All the Workes of John Taylor the Water Poet being 63 in number collected into one volum by the Author with sundry new Additions Corrected Revised and newly Imprinted. London, James Boler, 1630 ; réimpr. Menston (Yorkshire) et London, The Scolar Press, 1973.

Thévenot, Jean (1632-1667)

Neveu de Melchisédech Thévenot, auteur de nombreux recueils de voyages, il visite, à partir de 1652, l'Angleterre, la Hollande, l'Allemagne et l'Italie, avant que la rencontre de l'orientaliste d'Herbelot ne dirige sa curiosité vers l'Empire ottoman (1656). En 1663, il est de retour en France, mais repart l'année suivante pour l'Égypte et la Perse ; malade, il meurt à Tauris en 1667.

738

Il ne fit imprimer lui-même que la première relation de ses voyages (*Relation d'un voyage fait au Levant*, 1664) ; les autres, entreprises à l'initiative de ses amis, jusqu'au recueil des *Voyages de M. Thévenot, tant en Europe qu'en Asie et Afrique*, Paris, 1689, connurent un succès attesté par de nombreuses traductions. Anthologie moderne : *Voyage du Levant*, éd. Stéphane Yerasimos, Paris, Maspero/La Découverte, 1980.

Thevet, André (Angoulême, 1512- Paris, 1590)

Cordelier plus attiré par les larges horizons que par la vie monastique, il s'embarque pour l'Orient : il en naîtra sa *Cosmographie de Levant* (1554). Il participe ensuite (1555-1556) à l'expédition de Villegaignon dans la baie de Rio de Janeiro et en rapporte ses *Singularitez de la France antarctique* (1557 et 1558), relation écrite avec le concours de l'helléniste Mathurin Héret, qui leste son texte de références au monde antique. L'ouvrage connaît un grand succès. Mais trop soucieux d'asseoir son autorité scientifique, le « cosmographe du roi » s'attire de nombreuses inimitiés (Belleforest et Léry notamment) et fragilise le savoir qu'il déverse dans sa *Cosmographie universelle* (1575) et ses ouvrages demeurés manuscrits. Voir de Frank Lestringant, *Le Huguenot et le Sauvage* (Paris, Klincksieck, 1988), *André Thevet, cosmographe des rois de France* (Genève, Droz, 1991), *Sous la leçon des vents. Le monde d'André Thevet, cosmographe de la Renaissance* (Paris, PUPS, coll. « Imago Mundi », 2004) et éditions critiques de la *Cosmographie de Levant* (Genève, Droz, 1986), des *Singularitez [Le Brésil d'André Thevet]* (Paris, Chandeigne, 1996) et (en collaboration avec J.-Cl. Laborie), *Histoire [...] de deux voyages*, Genève, Droz, 2006.

Thicknesse, Philip (Farthinghoe, 1719- Boulogne, 1792)

Voyageur et soldat, excentrique et querelleur, occupa des postes de l'administration coloniale (Amérique du Nord, Antilles, Méditerranée). Gainsborough fut son ami et protecteur une vingtaine d'années (1754-1774), avant de se brouiller avec lui. D'un voyage d'agrément en France et en Espagne, il rapporte *A year's journey through France and part of Spain*, London, 1777.

Thou, Jacques-Auguste de (1553-1617)

Membre d'une illustre famille de magistrats, il fut président à mortier au Parlement de Paris, grand maître de la librairie du roi, ministre des finances de Catherine de Médicis et travailla au rapprochement d'Henri III et Henri IV. De très nombreux voyages sur le continent européen lui donneront une connaissance profonde des pays et des hommes. Au cours de l'un d'eux, il rencontre Montaigne à Bordeaux (1581) et Candolle lui raconte son ascension du pic du Midi d'Ossau. En 1589, une mission diplomatique le conduit en Italie ; le retour s'effectue par la Suisse et le canton des Grisons. La relation de ces voyages se lit dans les *Mémoires de la vie de Jacques-Auguste de Thou*, Amsterdam, F. L'Honoré, 1713.

Turberville, George (1540 ?-1610, selon le *Dictionary of National Biography*, mais 1544 ?-1597 selon l'éditeur moderne).

Appartenant à l'ancienne famille du Dorset, les d'Uberville, il quitte l'université d'Oxford sans diplôme et se partage entre la vie de cour et l'activité poétique. Il part pour Moscou en 1568, secrétaire de l'ambassadeur anglais lord Thomas Randolph (mission de 1568-1569, négociation de privilèges commerciaux). Sur la Russie, trois lettres en vers à ses amis (p. 424-444 de l'éd. R. Panofsky), reproduites par R. Hakluyt dès 1589, éd. 1600, t. III, p. 124-126, qui élimine toutefois dans la première l'évocation de l'homosexualité pratiquée par les Russes (p. 425). À son retour, il se marie et occupe de petits emplois. Sa fin est mal connue.

Epitaphes, epigrams, songs and sonets (1567) and Epitaphes and sonnettes (1576), fac-similé et introd. Richard J. Panovsky, Delmar/ New York, Scholar's Facsimiles and Reprints, 1977.

Twiss, Richard (1747-1821)

Fils d'un commerçant anglais, il peut consacrer sa vie au voyage. Au retour de son Grand Tour (1770), il est curieux de l'Espagne et du Portugal, sur lesquels les bonnes relations sont rares. De là ses *Travels through Portugal and Spain in 1772 and 1773*, Dublin, 1775, qui lui valent un commentaire élogieux de S. Johnson et deux traductions (allemande et française) en 1776. On lui doit aussi un *Tour in Ireland in 1775* et *A trip to Paris in July and August 1792*, London, 1793. Bougrenet de La Tocnaye lui reprochera d'être « un Anglais

comme on en voit beaucoup, remplis de préjugés en faveur de leur pays et qui regardent tous les autres peuples de la terre comme des espèces très inférieures » (*Promenades d'un Français dans l'Irlande* », éd. 1801, p. 22).

Van Linschoten, Jan Huygen (Harlem, 1563-Enkuysen, 1633)

Il quitte la Hollande en 1579 pour Séville et Lisbonne, d'où il s'embarque pour Goa où il réside plusieurs années. Au retour, il participe aux expéditions de Barentz pour chercher au nord du continent eurasiatique un passage à la Chine (1594 et 1595). On lui doit, en hollandais, un *Itinéraire, voyage ou navigation aux Indes orientales du Portugal [...]*, avec une *Description de la côte de Guinée, Congo, Angola et autres pays maritimes d'Afrique*, une *Description des Indes orientales* et un *Grand Routier de mer*, Amsterdam, 1596, en latin une *Navigatio [...]*, quatre parties, 1599-1601 (traduction française en 1610, *Histoire de la navigation de Jean Hugues de Linscot hollandois et de son voyage aux Indes orientales*, Amsterdam, s.n.) et le journal de sa navigation arctique (1601), réimprimé par J.-F. Bernard dans le premier volume de son *Recueil des voyages au Nord*.

740

Van Meteren, Emmanuel (mort en 1612)

Marchand d'Anvers, il voyage en Angleterre et Irlande (1575) avec son cousin, le géographe Abraham Ortelius. De 1583 à sa mort, il est consul de Hollande pour l'Angleterre. Auteur d'une *Historien der Nederlanden en haar naburen oorlogen tot het jaar 1612*, 1599 et éd. suivantes ; extraits dans *England as seen by foreigners in the days of Elizabeth and James the First*, éd. W. Rye, London, R. J. Smith, 1865 ; éd. New York, Benjamin Blom, 1967. Éd. George Percy Badger, The Hakluyt Society, 1863 ; réimpr. New York, B. Franklin, 1963.

Van Neck, Jacob (1564-1638)

Il conduisit la deuxième flotte envoyée par les Hollandais aux îles des épices, en 1598. *Second livre, journal ou comptoir, contenant le vray discours et narration historique du voyage fait par les huit navires d'Amsterdam, au mois de Mars l'an 1598, Sous la conduite de l'Admiral Jacques Corneille Necq, et du Vice-Admiral Wibrant de Warwick [...]*, Amsterdam, Corneille Nicolas, 1601.

Varthema, Lodovico

On ignore tout de sa vie. Son *Itinerario* (qu'il publie à Rome, en 1510) nous apprend qu'il a quitté l'Italie, jeune encore, en 1500. Quand il la retrouve en 1508, Manuel de Portugal, qu'il a servi aux Indes, a fait de lui un chevalier. Il a voyagé en des lieux interdits jusque là aux Européens (il est, après Pedro

de Covilhao, 1492 sans doute) le premier à se rendre à La Mecque. L'ouvrage connaît un vif succès : plus de cinquante éditions (dont de nombreuses traductions) au XVI^e siècle. Il le doit au parfum d'aventures qui ne sauraient être en tout point véridiques ; mais l'évocation des lieux et des hommes est fidèle.

Itinerario di Lodovico Varthema, dans Ramusio, *Navigazioni e viaggi*, éd. M. Milanese, Torino, Einaudi, 1978-1988, t. I, p. 753-892. Traduction française par Balarin de Raconis *Les Voyages de Lodovico di Varthema ou le Viateur en la plus grande partie d'Orient*, dans *Recueil de voyages et de documents [...]*, éd. Ch. Schefer, Paris, Leroux, 1888, t. IX. Édition anglaise, *The Travels of Ludovico di Varthema [...]*, John Winther Jones, sur éd. italienne, Venise, 1510 (London, The Hakluyt Society, 1863 ; réimpr. New York, B. Franklin, 1963).

Veer, Gerrit de

De juin 1594 à novembre 1597, le Hollandais Willem Barents entreprend trois navigations à la recherche du passage du Nord-Est, sans pouvoir dépasser la Nouvelle-Zemble. La relation est l'œuvre de Gerrit de Veer, qui participa aux deux dernières. Cornelis Claesz la publie la même année (1598, Amsterdam) en hollandais (*Waerachtighe Beschryvinghe Van drie Seylagien*), en latin (*Diarium nauticum seu vera descriptio trium Navigationum [...]*), en allemand (Nuremberg) et en français (*Vraye description de trois voyages de mer très admirables [...]*). Deux éditions italiennes suivent (Venise, 1599), puis une traduction française (1604) et anglaise (que R. Hakluyt insère alors dans ses *Principal Navigations*), rééditée par Ch. T. Beke, *The Three Voyages of William Barents to the Arctic region [...]*, London, The Hakluyt Society, 1853 ; réimpr. 1876 et New York, 1972. Édition récente par Xavier de Castro, *Prisonniers des glaces. Les expéditions de Willem Barentsz (1594-1597)*, Paris, Chandeigne, 1995, qui retient la version hollandaise d'Isak Commelin, 1646, traduite dans *Recueil des voyages [...]*, Amsterdam, 1702, t. I.

Vital, Laurent

On sait très peu de choses sur l'auteur de la relation du voyage de Charles Quint en Espagne. Il remplissait à la cour l'office d'aide de chambre (« serviteur domestique ») ; auparavant, il avait sans doute servi Jean de Luxembourg. Son père avait été attaché à la maison de Charles le Téméraire. Certains traits de langue font penser qu'il était originaire de la Flandre française, avant d'entrer au service du roi.

Collection des voyages des souverains des Pays-Bas, publiés par Louis-Prospér Gachard et Piot, Bruxelles, F. Hayez, 1881, t. III.

Wallis, Samuel (1728-1795)

L'Amirauté britannique l'envoie (août 1766) à la recherche du continent austral et d'îles dont Byron, qui vient d'achever son tour du monde (1764-mai 1766), a suggéré qu'elles feraient de précieuses escales. Il découvre ainsi Tahiti (juin 1767) et regagne les Dunes en mai 1768.

Relation éditée par J. Hawkesworth, *An Account of the Voyages [...]*, London, Strahan, 1773, t. I ; trad. fr. 1774, t. I (voir J. Cook). Édition moderne (récit de George Robertson) : Hugh Carrington, *The Discovery of Tahiti. Journal of the Second Voyage of HMS Dolphin Round the World [...]*, London, The Hakluyt Society, 1948.

Withers, Robert

Texte dans S. Purchas, *His Pilgrimes*, éd. 1905, vol. IX, p. 327-329.

742

Secrétaire de sir Paul Pindar, ambassadeur anglais à Constantinople, R. Withers traduit d'un ms. italien une description du sérail faite par Ottaviano Bon, agent diplomatique vénitien à Constantinople ; elle fut publiée à Londres, 1650, *A description of the Grand Signor seraglio, or Turkish emperours court*. Voir *The Purchas Handbook*, éd. Loren Pennington, London, The Hakluyt Society, 1997, t. II, p. 416.

Young, Arthur (1741-1820)

Il abandonne très jeune la carrière de marchand à laquelle le destinait son père, un écuyer du Suffolk, pour se tourner vers la littérature, puis l'agriculture. Des expérimentations malheureuses lui causent des déboires financiers, mais son *Farmer's Tour through the East of England* (1771) lui vaut une réputation d'agronome. D'autres écrits lui permettent de rétablir sa fortune et l'amitié de la famille La Rochefoucault le conduit à visiter la France : trois voyages (le dernier abrégé par les événements de la Révolution), dont la relation (*Travels in France during the years 1787, 1788 and 1789*, Bury St Edmunds, 1792) connaît un vif succès. Elle est l'œuvre d'un observateur précis et pénétrant.

Traductions françaises : *Voyages en France pendant les années 1787-1788-1789 et 1790. Traduit de l'anglais par F. S. (Soulès)*, 2^e éd., Paris, Buisson, 1794-an II ; introd. Léonce de Lavergne, *Voyages en France*, Paris, Guillaumin, 1860.

Zinzerling, Justus (Thuringe, 1590-1618)

Après des études de droit à Bâle (1610), il visite la France, l'Angleterre et les Pays-Bas, avant de s'établir à Lyon comme correcteur d'imprimerie. Il voyage en France de 1612 à 1616 (n'omettant guère que la Bretagne) : description publiée en 1616 (Jodoci Sinceri, *Itinerarium Galliae [...]*, Lyon, J. Du Creux

alias Mollard, 1616 ; réimpr. Strasbourg, Genève, Amsterdam. Un *Voyage de France*, par « D. V., historiographe de France » [= Du Val], Paris, 1687) exploite très librement ce livre. Trad. Bernard Thalès, « Voyage dans la vieille France, Paris et Lyon » (*La France littéraire*, 1859) et *Voyage dans la vieille France, avec une excursion en Angleterre, en Belgique, en Hollande, en Suisse et en Savoie*, Paris, A. Dentu, 1859.

REMERCIEMENTS

Ils vont à François Moureau, qui a spontanément exprimé son intérêt pour le projet de cette anthologie et l'a accueillie aux Presses de l'université Paris-Sorbonne, à Charlotte Othman qui, le moment venu de faire accéder le livre à l'existence, lui a accordé tous ses soins pour la mise en pages et l'a fait bénéficier de sa diligente lecture du texte, à la Bibliothèque nationale de France qui a mis ses ressources iconographiques au service de l'illustration du volume.

Mais aussi, comment ne pas nous sentir tributaire de l'élan des voyageurs illustres ou anonymes qui, entre le temps de Christophe Colomb et celui de James Cook, se sont lancés sur les routes et sur les mers du globe, curieux de voir plus loin et de savoir davantage, même si d'autres motivations s'en mêlaient ? Quand leurs contemporains restés au pays célébraient les textes « qui nous rendent plus hommes », ils partaient, humanistes eux-mêmes, mais aussi soldats, marchands, religieux, désireux de voir plus loin que les tours de leurs clochers, de frotter leur cervelle à celle d'autrui, de parcourir le monde et nous en rapporter nouvelles. Ces pages (qui sont le plus souvent les leurs !) ne pouvaient que leur être dédiées.

TABLE DES MATIÈRES

Avant-propos	7
--------------------	---

PREMIER CHAPITRE. LE DISCOURS SUR LE VOYAGE

Partir.....	17
LE VOYAGE, <i>PRO ET CONTRA</i>	18
Francis Bacon, « Des Voyages ».....	18
Jean Mocquet (1617) : pourquoi voyager ?.....	20
Pierre Bergeron : le voyageur, citoyen du monde.....	21
Pierre Belon : un homme de science.....	23
Joseph Hall (1617) : censure des voyages.....	24
La Barbinais Le Gentil : de l'utilité des voyages.....	28
L'ART DE VOYAGER.....	30
Fynes Moryson et John Taylor : les commandements du voyageur.....	30
Robert Dallington : conseils au voyageur.....	31
Guglielmo Grataroli : routes et auberges.....	33
Jérôme Cardan : « la façon de faire voyage ».....	34
Fynes Moryson : prudence des Réformés en Italie.....	35
Jean-Jacques Bouchard : préparatifs de voyage.....	39
Bougrenet de la Tochnaye : l'équipement du voyageur en Irlande.....	40
Montaigne en voyage : manières et humeurs.....	41
Pierre Mésenge : contrat pour la traversée de Venise en Terre Sainte (1507).....	44
Abraham Göllnitz : le contrat avec le vetturino.....	49
LA MER.....	49
Nicolaas de Graaf : l'alimentation sur les vaisseaux de la Compagnie des Indes orientales.....	49
Laurent Vital : le voyage en mer de Charles Quint (1517).....	51
Jacques Cartier au Canada : le scorbut, compagnon du voyage océanique.....	54
Jean de Léry : le pot au noir.....	57
Robert Challe : le passage de la Ligne.....	58
Rapporter.....	63
OBSERVER.....	64
Diderot : « Des moyens de voyager utilement ».....	64
Jean Chapelain : conseils à un voyageur se rendant aux Indes.....	66
Abel Tasman : instructions de la V.O.C. à Tasman.....	68

Les instructions du président Jefferson à M. Lewis et W. Clark (1803)	71
Seignelay : des instructions à la relation	75
Bernardin de Saint-Pierre : sur les voyageurs et les voyages	76
ÉCRIRE.....	79
Contre la rhétorique : trois navigateurs	79
William Dampier	79
Louis-Antoine de Bougainville.....	79
James Cook	80
La Barbinais le Gentil : décrire une tempête	81
Samuel Johnson, sur les livres de voyage : limites du témoignage (1760)	84
Arthur Young. Écrire son voyage : journal ou essai ?.....	87
Gmelin et son traducteur : faut-il tout dire ?	89
Fynes Moryson : traits nationaux, préjugés et proverbes	90
Le président de Brosses en Italie : contre les idées reçues et les clichés	94
Joseph Hall : le voyage parodique.....	95

772

DEUXIÈME CHAPITRE. L'ITALIE

Introduction	101
L'Italie, jardin de l'Europe.....	103
Maximilien Misson : un guide pour l'Italie (1691)	103
Fynes Moryson : les Italiens à table	105
Thomas Coryat découvre la fourchette	111
L'ARRIVÉE EN ITALIE.....	111
Thomas Gray franchit le col du Mont Cenis (1739)	111
Goethe, entre le col du Brenner et Trente (1786)	113
Religion : héritage et schisme.....	115
Montaigne : l'audience pontificale	115
Fynes Moryson : un réformé à Lorette	117
Rome, <i>patria comunis</i>	121
Goethe : Rome, 1 ^{er} novembre 1786.....	121
John Evelyn et les catacombes	122
Montaigne : la circoncision des Juifs	123
Capitales régionales	127
Anonyme : Florence, Les jardins des Médicis à Pratolino	127
Fynes Moryson : fêtes vénitiennes.....	130
Thomas Coryat : courtisanes de Venise.....	132
Goethe : Naples et le Vésuve	137
Charles de Brosses : Agnano et la grotte du chien	139

TROISIÈME CHAPITRE. LA FRANCE

Introduction	145
Vademecum pour la France	147
Justus Zinzerling, <i>Itinerarium Galliae</i> , Lyon, 1612	147
Le Tasse : trois tares des Français (1572)	149
Les Français vus par l'ambassadeur vénitien Jérôme Lippomanno (1577)	151
Fynes Moryson et Robert Dallington : les Français à table	154
Robert Dallington	156
Arthur Young et James Boswell : auberges françaises et anglaises	157
Thomas Platter le jeune : le repas d'Henri IV	159
Philipp Thickness : mœurs françaises	160
Paris	163
Thomas Coryat à Paris	163
John Locke à Versailles	168
Thomas Gray : Paris et ses spectacles	171
Denis Fonvizine : le triomphe de Voltaire	173
La province	177
Ambroise Paré : fêtes bretonnes	177
Un Parisien découvre la France d'oc : lettre de Racine à La Fontaine	178
Jacques-Auguste de Thou : M. de Candale dans les Pyrénées	181
John Locke : un nouveau docteur à Montpellier	182
James Boswell en Corse	183

QUATRIÈME CHAPITRE. LA GRANDE-BRETAGNE

Introduction	189
L'Angleterre	191
L'Angleterre et les Anglais vus par Paul Hentzner	191
Les Anglais vus par Emmanuel Van Meteren	193
Paul Hentzner : Elizabeth I ^{re}	196
Thomas Platter le jeune chez le Lord Maire	198
Samuel de Sorbière : spectacles londoniens (1666)	200
Celia Fiennes : les bains de Bath	201
Daniel Defoe : Leeds, l'Angleterre industrielle	204
Louis Simond : usages londoniens	206
L'Écosse	209
James Boswell : Édimbourg de nuit	209
Samuel Johnson : un cottage dans les Highlands	210
Samuel Johnson : le sanctuaire d'Iona	213

L'Irlande	217
Fynes Moryson : « <i>Wild Irish</i> »	217
John Derricke : un banquet irlandais (1582)	220
John Dunton : hospitalité irlandaise (1698)	221
Bougrenet de la Tocnaye : la Chaussée des Géants	224

CINQUIÈME CHAPITRE. LA PÉNINSULE IBÉRIQUE

Introduction	229
L'Espagne.....	231
L'Espagne au milieu du XVII ^e siècle : le panorama de Lady Ann Fanshawe	231
Frederico Badoero : Philippe II en 1557	235
Corridas d'autrefois : les voyages de Leo de Rozmital et de Charles Quint	237
Les secrétaires de Rozmital (1466) : la « chasse aux taureaux sauvages »	238
Laurent Vital : corrida pour le roi d'Espagne (1517)	239
Étienne de Silhouette : les auberges espagnoles	240
Thomas Platter le jeune : l'Inquisition à Barcelone.....	242
Barthélemy Joly : Monserrat	244
Philip Thicknesse : les routes d'Espagne au XVIII ^e siècle	247
Le Portugal	249
Leo de Rozmital entre au Portugal (1466)	249
Les Portugais vus par Étienne de Silhouette (voyages de 1729-1730)	252
Jean Mocquet et Giuseppe Baretta : les Portugais et les taureaux	254
Richard Twiss : Lisbonne en 1772.....	259

SIXIÈME CHAPITRE. L'EUROPE CENTRALE, TERRE D'EMPIRE

Introduction	263
Les Pays-Bas	265
Federico Badoero : les Hollandais.....	265
Fynes Moryson : les Hollandais à table	269
John Evelyn à Leyde	271
Antonio de Beatis : la Belgique	272
L'Allemagne	279
LA NATION ALLEMANDE	279
Fynes Moryson et James Boswell : l'hôtellerie	279
Fynes Moryson et John Taylor : les Allemands à table.....	282
Fynes Morisson : les mariages	286
Fynes Morisson : les divertissements.....	289
James Boswell : Grand Tour et mondanités.....	291

L'ALLEMAGNE SAVANTE	294
Fynes Moryson : disputes académiques à Wittenberg	294
James Boswell : l'université de Leipzig	296
James Boswell : la bibliothèque de Wolffenbüttel	297
James Boswell : Wittenberg et le pèlerinage luthérien	298
LIEUX	299
Montaigne à Augsburg	299
Thomas Coryat : sur le Rhin, de Bingen à Bacharach	302
John Taylor : Prague	304
Fynes Moryson : les Juifs de Prague	305
John Taylor : Hambourg	310
Michaël Kelly à Vienne	313
Montesquieu dans le Tyrol et en Bavière	317
La Suisse	319
Montaigne : l'hôtellerie suisse	319
Jacques-Auguste de Thou dans les Grisons	321
John Evelyn franchit le Simplon (mai 1646)	323
James Boswell chez Jean-Jacques Rousseau : « <i>The great interview</i> »	327
 SEPTIÈME CHAPITRE. AUX MARGES ORIENTALES ET NORDIQUES 	
Introduction	335
La Pologne	337
Fynes Moryson : les Polonais à table	337
Peter Mundy : Dantzïg (1640)	340
Jean-François Regnard : Cracovie	341
La Russie	347
George Turberville : les Russes (1568)	347
Giles Fletcher : des mœurs privées du peuple russe, et de ses particularités (1588)	350
Peter Mundy : la dévotion russe	353
Chappe d'Auteroche : usages de Pâques en Russie	354
Chappe d'Auteroche : mariages russes	357
Edward-Daniel Clarke : Odessa	359
Peter Mundy : Samoyèdes (1641)	361
La Scandinavie	363
Jean-François Regnard : les Lapons	363
Pierre-Louis Moreau de Maupertuis : rennes et Lapons	364

HUITIÈME CHAPITRE. LA TURQUIE ET L'EMPIRE OTTOMAN

Introduction	371
La Turquie.....	373
Jean Thévenot : « Sommaire de l'humeur des Turcs »	373
Fynes Moryson : les Turcs à table.....	376
Pietro della Valle : le café	379
Lady Wortley Montagu : mon vêtement turc.....	382
Pietro Della Valle : balançoires de Constantinople	385
Thomas Dallam voit le harem (1599)	387
Robert Withers : les appartements du Grand Seigneur	390
Les Balkans sous le joug ottoman.....	393
William Lithgow en Grèce (1614)	393
Ogier de Busbecq et Peter Mundy : les Bulgares (xvi ^e -xvii ^e siècles).....	395
Louis Des Hayes : un caravansérail.....	397
Lady Wortley Montagu : les bains de Sofia (1717)	398
Les Lieux saints	401
Pierre Belon à Jérusalem	401
L'Afrique du Nord	405
George Sandys en Égypte (1611)	405
Jean Thévenot : les momies de Saqqara.....	410
Nicolas de Nicolay : Alger.....	414
Léon l'Africain : Fez	418

NEUVIÈME CHAPITRE. AFRIQUE : LE CONTINENT NOIR

Introduction	425
Afrique : le continent noir.....	427
Pieter de Marees : Noirs de Guinée.....	427
Filippo Pigafetta : guerriers congolais.....	429
Filippo Pigafetta : le zèbre en Angola	430
Thomas Herbert : les Angolais	431
Vasco de Gama : rencontre avec des Noirs au cap de Bonne-Espérance.....	434
Thomas Herbert : les Hottentots.....	437
Guillaume Chenu de Laujardière : humanité des Cafres.....	441
Bernardin de Saint-Pierre : l'esclavage des noirs.....	443
Peter Mundy : Madagascar	446
Jacob Van Neck et Thomas Herbert : l'île Maurice et le dodo	447
Francisco Alvares et les Portugais rencontrent Prêtre Jean	449

DIXIÈME CHAPITRE. LE MOYEN-ORIENT

Le Moyen-Orient	459
Geoffrey Ducket : mœurs persanes ; la Caspienne.	459
Jean Chardin : Ispahan.....	463
Lodovico di Varthema et ses amours royales en Arabie (début ^{xvi} siècle).....	466

ONZIÈME CHAPITRE. L'INDE

L'Inde	473
Sir Thomas Roe en Inde : l'ambassade (1616)	473
Peter Mundy : un <i>sâti</i> à Surate (1630).....	475
Thomas Herbert : la côte des Malabars.....	477
Peter Mundy : combats d'éléphants (1632)	478
Thomas Herbert : les Banians (marchands indiens)	479
William Methwold en Inde (1622-1636).....	483
Thomas Herbert : Ceylan et le Paradis terrestre	486

DOUZIÈME CHAPITRE. LA SIBÉRIE

La Sibérie	491
Chappe d'Auteroche : Tobolsk.....	491
La Sibérie de John Bell : les Toungouzes et le lac Baïkal.....	495
Evert Ysbrand Ides : les Bouriates.....	500

TREIZIÈME CHAPITRE. L'EXTRÊME-ORIENT

Introduction	507
La Chine.....	509
Evert Ysbrand Ides : la Grande muraille de Chine et l'arrivée à Galchan.....	509
John Bell : audience impériale en Chine	511
John Bell : fêtes de cour à Pékin	516
Jean-Baptiste Du Halde : le Dieu vivant des Mongols	519
Juan-Gonzalez de Mendoza : femmes chinoises	523
Peter Mundy : les habits des Chinois (1637)	526
Fernão Mendes Pinto : pêcheurs de perles de Quemoy	529
Juan-Gonzalez de Mendoza : élever des canards	532
Jean-Baptiste Du Halde : le thé en Chine	534
John Bell : la rhubarbe et le lichee.....	538
Le Japon	541
Le Japon vu par un voyageur anglais du ^{xvi} siècle	541
Jan Huygen Van Linschoten : le Japon en 1610	542
Engelbert Kaempfer : le poisson-poison	545

Le Siam	547
Abbé François-Timoléon de Choisy : le Siam, un panorama	547
Abbé de Choisy : éléphants du Siam	554
Engelbert Kaempfer : funérailles au Siam	560

QUATORZIÈME CHAPITRE. L'ARCTIQUE

L'Arctique	565
Martin Frobisher et les Esquimaux : des contacts conflictuels	565
John Davis : des Esquimaux familiers (1585)	568
Gerrit de Veer : l'ours meutrier	570

QUINZIÈME CHAPITRE. AMÉRIQUE DU NORD FRANCO-ANGLAISE

Amérique du Nord franco-anglaise	575
Jacques Cartier rencontre les Micmacs à la baie des Chaleurs	575
Jacques Cartier et les Iroquoiens d'Hochelaga	578
René Goulaine de Laudonnière : les Floridiens	581
Francis Drake et les Indiens de Californie	584
Samuel de Champlain rencontre les Algonquins (1603)	587
Marc Lescarbot : la chasse à l'orignal	590
Joseph-François Lafitau : le sirop d'érable	592
Pehr Kalm : les Canadiens-Français	594
Pehr Kalm : mariages américains	598
William Bartram : alligators en Floride	599

SEIZIÈME CHAPITRE. LES ANTILLES

Les Antilles	605
Christophe Colomb rencontre les Indiens : 12 octobre 1492	605
Jean Mocquet : Madame Chrysanthème au Nouveau Monde	607
Jean-Baptiste Labat : un religieux gourmet aux Antilles	608

DIX-SEPTIÈME CHAPITRE. L'AMÉRIQUE IBÉRIQUE

L'Amérique ibérique	617
Pedro de Castañeda découvre le bison	617
Hermán Cortés : le Popocatepetl	619
Thomas Gage : danses indiennes du Guatemala	620
Pêro Vaz de Caminha rencontre les Brésiliens (1500)	622
André Thevet : le cannibalisme des Brésiliens	624
Pero de Gandavo : les Brésiliens (1576)	627
Gonzalo Fernandez de Oviedo y Valdes : le maïs	629
Ferdinand de Magellan : les Patagons	632
Louis-Antoine de Bougainville rencontre les Fuégiens	635

DIX-HUITIÈME CHAPITRE. L'OCÉANIE

Introduction	641
Magellan : l'immensité du Pacifique.....	641
Thomas Forrest : le sagou	643
« Pour la négociation » des épices aux Moluques.....	647
Jacob Van Neck : les îles aux épices (1601).....	647
Edmund Scott : un pageant aux Moluques (1605)	649
Jacob Van Neck : Ternate, théâtre de la rivalité luso-batave	653
Bougainville : Batavia.....	655
L'aventure tahitienne.....	659
Samuel Wallis découvre Tahiti.....	659
Bougainville : l'éden tahitien.....	662
James Morrison : l'éden tahitien revisité.....	667
L'Australasie	669
Abel Tasman : première rencontre avec les Néo-Zélandais (1642)	669
Willam Dampier rencontre les Aborigènes d'Australie	672
Joseph Banks : « la bête dont il a été tant parlé » (le kangourou)	677
James Cook découvre les Maoris (mars 1770)	679
Vers le continent antarctique	685
James Cook, 71°10' latitude sud (janvier 1774).....	685
Table des illustrations.....	687
Bibliographie	691
Notices bio-bibliographiques	695
Remerciements.....	745
Index nominum.....	747
Index locorum.....	761
Table des matières	771

